

Typo

www.typomag.net

Extra Muros

- Village des pêcheurs, gratte-ciel, bidonvilles ● Ganesh, dieu des temples et des rues ● Vestiges britanniques
- Cricket ● Taxis à l'anglaise, trains bondés ● Thé, bétel, vache aux œufs d'or ● Planète Bollywood ● Babel des langues ● Explosion économique ● Casser les castes
- Mariages dérangés ● Attentats ● Communautarismes
- Mittal-Arcelor : version indienne

Bombay



Couleurs, contrastes Le possible à portée de rêve



Bourgogne
Conseil régional



le journal
de Saône-et-Loire

LE BIEN PUBLIC
les dépêches

Centre France
LE JOURNAL
DU CENTRE

france telecom



académie
Dijon
É
éducation
nationale
académie
diplôme
national
diplôme
national
diplôme
national

Typo Extra Muros Bombay

Directeur de publication : Dominique Gaye (coordonnateur du CleMI Dijon - rectorat)

Coordonnateur général : Eddy Spann

Coordonnatrice Typo Bombay :
Elodie Raitière

Rédacteur en chef du magazine :
Alexandre Mathis

Conseiller journalistique et correcteur :
Arnaud Bouvier, journaliste professionnel.

Rédaction Typo France :

Eddy Spann*, Élodie Raitière*, Alexandre Mathis, Mathieu Brelière, Kevin Afonso, Emmanuelle Alfeef, Marion Avarguès.

Rédaction Typo Inde :** Prerna Mahadik (rédactrice en chef), Harjeet Jhans, Revati Kulkarni, Sangeeta Khemani, Pankti Shah, Bharati Mishra, Ujjval Nandgaonkar, Shwetabha Sinha, Menka Dave, Tanay Pinglay

Photos : Mathieu Brelière et Harjeet Jhans

Dessins : Thibault Roy

La mission a été encadrée par D. Gaye

* Post-Bac, typistes de génération antérieure.

** Élèves de l'Alliance française de Bombay et pour certains de l'Université de Bombay

Mission à Mumbai du 8 au 25 août 2006 : Deux micro-missions ont eu lieu à Nasik et Pune pendant le séjour. Les réunions de la rédaction franco-indienne se tenaient à l'Alliance française de Mumbai.

Mise en pages : Eddy Spann, Élodie Raitière et Dominique Gaye, après discussions collectives. La Une et la Der ont été réalisées avec l'aide amicale de Patrick Perrot (Journal de Saône-et-Loire).

Les photos sont de Typo, sauf mention contraire.

Magazine tiré à 2000 exemplaires (imprimerie Mordacq). Diffusion dans les établissements de l'académie de Dijon, dans une centaine de lycées français et dans les rédactions francophones de Typo.

Typo, Lycée Niepce, 141 avenue Boucicaud, F-71100 Chalon-sur-Saône

Tel : (+33) (0) 3.85.43.40.40

(+33) (0) 6.21.04.83.36

Fax : (+33) (0) 3.85.43.34.34

Mail : redaction@typomag.net

Web : www.typomag.net

Ce magazine a été financé, dans son intégralité, par le **Conseil Régional de Bourgogne**. Typo est aussi financé par le rectorat de l'Académie de Dijon et France Télécom.

Remerciements : Patrick Deyvant, directeur de l'Alliance française de Bombay jusqu'en août 2006, Services du Consulat Général de France à Bombay et Vidya Vencatesan, professeur de français à l'Université de Bombay. ♦

Un certain regard

Ce voyage en Inde, c'est avant tout des rencontres. D'une part avec un pays qui fascine l'Occident, qui interroge. L'Inde ne fut jamais conquise sur la longue durée : les Britanniques, mais aussi Alexandre le Grand s'y sont cassé les dents. Un pays aux multiples paradoxes : marqué par une explosion économique qui effraie et émerveille, et en même temps par une pauvreté encore très présente. Bombay - ou Mumbai comme les Indiens la nomment désormais - « abrite » le plus grand bidonville d'Asie ! Mais aussi paradoxe des religions qui cohabitent, des traditions et de la modernité côte à côte.

Mais la rencontre la plus merveilleuse eut lieu avec les Indiens, généreux et joyeux. Les membres de l'équipe Typo Bombay ont plus qu'aidé à la concrétisation de la mission, ils y ont pleinement participé. Merci à eux. Merci de nous avoir évité les plats trop épicés, de nous avoir guidés dans le trafic incessant de la mégalopole, de nous avoir fait découvrir la multitude des religions, de l'hindouisme majoritaire en passant par les Parsis, les Sikhs, les Bouddhistes, les Musulmans, Sai Baba... de nous avoir trouvé les bonnes adresses et les bonnes personnes pour essayer de mieux comprendre, si ce n'est l'Inde, du moins Bombay, d'avoir eu les bons réflexes de journalistes.

La vie à Bombay ne s'arrête jamais. Encore six mois après, j'entends encore au fond de mes tympans le concert incessant des klaxons. Je revois cette foule, descendant des trains à peine arrêtés, pour s'engouffrer dans le cœur de la ville. Je reprends le

taxi noir et jaune, au compteur datant de l'époque coloniale, extérieur au véhicule et enclenché à la main par le chauffeur. Il m'emmène sur Marine Drive, sur le front de mer balayé par le vent, l'une des artères les plus importantes de Mumbai, aux bâtiments art déco, et qui abrite la plus grande plage de l'île que constitue Bombay. C'est là que la plupart des habitants du sud de l'agglomération viennent respirer l'air frais de la mer. Amoureux blottis sur la jetée, famille en train de se restaurer, enfants jouant comme sur toutes les plages... Je me replonge dans les fêtes données en l'honneur de Ganesh, le Dieu éléphant, ou de Krishna. Rires, cris, jeux, couleurs (souvent criardes) et partages, bon enfant. Bombay est toujours en fête, car les Indiens sont ainsi gais et voulant tout partager.

Je me pose encore la question : qu'ai-je découvert, compris, aimé : Bombay, la coloniale ou Mumbai, l'indienne ? Peut-être n'y a-t-il en somme qu'une seule ville, celle que l'Histoire et les mélanges ont façonnée... une mégalopole qui se veut du siècle présent.

Si je ne devais garder qu'une image de l'Inde, j'en serais incapable : tout y est trop grand, trop vivant, trop complexe. Mais en faisant un effort, je garderais volontiers le visage d'inconnu qui, au coin d'un café, vous sourient. Celui des pauvres, à la fois exploités et sincères. Ces multiples frimousses d'enfants qui ne me disent qu'une chose : bienvenue mon ami, et reste manger avec nous si tu le souhaites ! ♦

Alexandre Mathis

Typo, multimédia lycéen francophone d'information

Typo, c'est au départ une action de presse lycéenne à l'initiative du CLEMI (Centre de Liaison de l'Enseignement et des Moyens d'Information) de l'Académie de Dijon, la structure de l'Éducation nationale chargée de coordonner l'éducation aux médias à l'école.

Depuis le 5 janvier 1999, cette expérience donne aux lycéens bourguignons un espace d'expression libre et responsable. Ainsi, ils conçoivent des articles, des dessins de presse, des séquences télévisuelles visibles sur le site www.typomag.net et une page mensuelle ou un espace hebdomadaire dans les quatre titres de la presse quotidienne départementale - Le Journal de Saône-et-Loire (Saône-et-Loire), le Bien Public (Côte d'Or), le Journal du Centre (Nièvre), et l'Yonne Républicaine (Yonne) - partenaire à part entière de cette initiative unique en France.

En soutenant fortement cette action, l'école joue pleinement son rôle d'écoute, d'initiatrice, d'accompagnatrice. Soutenue par les collectivités locales ou régionale, elle participe activement à la formation des jeunes citoyens.

Grâce à ce partenariat avec les professionnels de la presse quotidienne départementale, les écrits journalistiques de ces jeunes sortent de l'anonymat du journal de lycée. Lus potentiellement par 500 000 personnes, jeunes ou moins jeunes, leurs mots, photos ou illustrations trouvent là un lectorat, un sens, un poids et une reconnaissance. De par cette large audience, l'acte d'écrire n'est plus anodin : les jeunes sont vite amenés à comprendre qu'ils doivent être responsables de leurs écrits.

En 2001, Typo décide d'aller à la rencontre d'autres jeunes francophones pour ouvrir ses horizons et ses champs de découvertes, de compréhension. Premier pays de destination : la Roumanie et le lycée Jean Louis Calderon de Timisoara. Cette « expédition » journalistique débouche sur le premier Typo Extra Muros et la création de Typo Roumanie. 2002 c'est le Vietnam, 2003 le Québec, 2004 le Mali et le Festival de Hué (Vietnam). En octobre 2004, Typo Québec débarque en Bourgogne étudier les cousins français et réaliser le 6^e Extra Muros.

2005 voit les typistes sortir de l'espace francophone de l'OIF (Organisation Internationale de la Francophonie) pour se rendre à Auschwitz et réaliser ainsi le 7^e Typo Extra Muros, « Déportation : histoires de ne pas oublier ». Ce 8^e numéro est, lui aussi, un peu particulier : tout d'abord, Typo Bombay existait, à l'initiative d'Élodie Raitière, avant notre arrivée et d'autre part, pour la première fois, ce magazine est à deux écritures, l'une française, l'autre indienne, retravaillée avec le concours d'Arnaud Bouvier. Élodie a su convaincre Typo France de venir travailler avec Typo Bombay, un vrai travail de collaboration journalistique, en toute francophonie.

Mais au-delà de cette aventure journalistique et humaine, de ces moments de travail commun, de découverte, d'amitié, d'écriture, de reportage écrit ou visuel, de vie, la vocation de Typo est de former nos jeunes à être les hommes et femmes de demain. D'un demain où Liberté, Égalité, Fraternité auront enfin trouvé toute leur place et tout leur sens, partout et pour tous, en Francophonie et ailleurs. ♦



UNION INDIENNE

- **Devise nationale:** « Seule la vérité triomphe »
- **Hymne national:** Jana-gana-mana, composée par le poète Rabindra nath Tagore. L'hymne controversé est-il un éloge aux dieux, ou au roi George V ? Il a été chanté pour la première fois en 1911, accueillant le roi George V, lors de la session du Parti du Congrès à Kolkata (Calcutta). Le poète est resté silencieux sur ce point.
- **Capitale:** New Delhi
- **Principales villes:** Mumbai (la plus grande), Kolkata, Chennai, Bangalore. Mumbai, la capitale de l'État de Maharashtra, est le centre commercial et financier de l'Inde
- **Découpage administratif:** 28 Etats et 7 territoires
- **Gouvernement:** République fédérale (depuis le 26 janvier 1950), démocratie parlementaire (Indépendance de l'Inde: le 15 août 1947), depuis le 22 mai 2004.
 - **Président** (un rôle symbolique): A.P.J. Abdul Kalam
 - **Premier Ministre** (le pouvoir exécutif): Manmohan Singh
- **Parti politique au pouvoir:** Parti du Congrès, au niveau national comme dans le Maharashtra
- **Superficie:** 3 287 263 km² (Etat du Maharashtra: 307 713 km² Mumbai: 437,31 km²)
- **Populations:** 1,103 milliard (estimation 2005). Taux de croissance 2 % (1991-2001). Maharashtra: 96 millions dont 13 millions habitent à Mumbai
- **Densité:** 329 habitants/km²; Maharashtra: 314 habitants/km²; Mumbai: 29 000 habitants/km²
- **Langues:** Langues principales: l'anglais et le hindi. La Constitution reconnaît 22 langues de l'Inde. Il existe également 844 dialectes. Les langues parlées à Mumbai sont l'anglais, le hindi, le gujrati et le marathi (la langue officielle et régionale de l'État du Maharashtra)
- **Religion:** Etat laïc. Hindouisme (80 %), islam (14 %), christianisme (2,4 %), sikhisme 2 %, bouddhisme (0,5 %), jaïnisme (0,5 %), autres (0,6 %)
- **Monnaie:** Roupie indienne (INR). 1 euro = 57 INR (taux au 5 janvier 2007)
- **PIB:** 719,8 milliards de dollars US, 10^e puissance économique mondiale.
- **PIB calculé à parité de pouvoir d'achat (PPA, méthode tenant compte des taux de change entre devises):** 3,633 milliards de dollars US, ce qui fait de l'Inde, selon ce critère, la 4^e puissance économique mondial.
- **Taux de croissance:** 8 % (en 2005)
- **Ressources principales (PIB):** Agriculture (22 %): riz, blé, millet, thé, coton, épices, canne à sucre. Industrie (22 %): textiles, produits chimiques et pharmaceutiques, acier, véhicules, ciment, minier, machinerie, agro-alimentaire, pétrole. Services (56 %): centre d'appels, informatique
- **Revenu moyen par mois et par habitant:** 800 roupies (environ 15 €)
- **Population vivant en dessous de seuil de pauvreté:** 25 % (en 2001)
- **Taux de chômage:** 9,1 %
- **Espérance de vie moyenne:** 64 ans (en 2005)
- **Taux d'alphabétisme:** 64,84 % (75,26 % pour les hommes; 53,67 % pour les femmes) (en 2001); Mumbai: 86 %
- **Médias:** 62 000 titres. ♦

Mumbai, des vies

- ▶ **Village des pêcheurs.** Un sourire, la mer et tout revit p.4
- ▶ **Quartier des affaires.** Mumbai, le New York indien ? p.6
- ▶ **Train.** La maison sur rails - Course contre le temps p.7
- ▶ **Taxi.** Le blues des « taxi-wallahs » p.8
- ▶ **Humeur de Mumbaïkar.** Les incontournables de Mumbai p.9
- ▶ **Profession Dabbawalla.** Mon déjeuner au bureau, midi sans faute p.10
- ▶ **Bidonville.** Slum Tours, un business qui marche p.11
- ▶ **Bidonville.** Plus belle la vie à Dharavi p.12
- ▶ **Fondation Akanksha.** Des classes pour apprendre et devenir p.14
- ▶ **Urbanisme.** Plus on est de fous... plus on planifie ! p.15

God save... Gandhi

- ▶ **Lutte pour l'Indépendance.** Souvenirs de vétérans p.16
- ▶ **Indépendance.** Une cérémonie pour les combats d'hier et d'aujourd'hui p.18
- ▶ **Les Anglo-indiens.** Choisir son sang p.18
- ▶ **Gandhi.** « Grand Âme » p.19
- ▶ **Histoire de Bombay.** Une ville de commerçants et de migrants p.20
- ▶ **Asiatic society.** Une mémoire survivante ? p.21

Démocratie sous tension

- ▶ **Amnesty International.** L'Inde est une démocratie, même si... p.22
- ▶ **Attentats.** 18h24, terreur sur Mumbai p.23
- ▶ **Presse.** Libre, diversifiée... heureuse ! p.24
- ▶ **Politique.** « Les disciples de Gandhi » Vs « L'armée de Shiva » p.26
- ▶ **Polémique.** Bombay ou Mumbai p.26
- ▶ **Cachemire.** Srinagar, une jeunesse partagée - Un paradis sur terre p.28

À l'épreuve du Monde

- ▶ **Crise du coton.** Des vies qui ne tiennent qu'à un fil p.30
- ▶ **Agriculture.** Terre nourricière, terre de labeur p.32
- ▶ **Economie.** Bientôt le boom ? p.33
- ▶ **Luxe.** Louis Vuitton et viennoiseries p.33
- ▶ **Rencontre.** Pour Nadir Godrej, le monde ne suffit pas ! p.34
- ▶ **Arcelor-Mittal.** La mondialisation à l'envers ? p.35

Séance Bollywood

- ▶ **Cinéma.** Bollywood impose sa loi - Ne jamais dire au revoir p.36
- ▶ **Rencontre.** Shreyas Talpade, star montante p.38
- ▶ **Star system.** J'ai été figurant à Bollywood p.39
- ▶ **Bollywood et la mondialisation.** Nouveaux héros bollywoodiens p.39
- ▶ **Au-delà de Bollywood.** Un autre cinéma existe ! p.40
- ▶ **Rencontre.** Rashid Irani, cafetier et critique ciné p.41

Clichés choisis

- ▶ **Identité.** Indien jusqu'à l'os. p.42
- ▶ **Mode.** La tradition résiste p.42
- ▶ **Musique.** De Brahma à Bollywood p.43
- ▶ **Langues.** Le sanscrit et le pali, deux langues pétrifiées p.44
- ▶ **Langues.** Entre traduction et modernité - De Babel il fait son miel p.44
- ▶ **Palais indien.** Au délice des épices - A cup of tea ? - Au délice du Bétel. p.46
- ▶ **Cricket.** Un sport décolonisé p.48

Société en débat

- ▶ **Quotas, castes et polémiques** - Casser les castes - Bhimaro Ambedkar p.50
- ▶ **Statut de la femme.** Couple, mariage arrangé, contraception... p.52
- ▶ **Sida:** informer pour faire tomber les tabous - La loi sur l'avortement p.56
- ▶ **Prostitution.** Corps à vendre, vies brisées. **Gaytitude.** C'est mieux caché p.57

Prières...

- ▶ **Ganpati.** Des éléphants dans les rues p.58
- ▶ **Ganpati.** La naissance d'un dieu éléphant - La préparation des statues p.59
- ▶ **Hindouisme.** Être Hindou, la quête du bon karma - La vache sacrée p.60
- ▶ **Hindouisme.** Prière électroniques - Si Ganesh m'était compté p.60
- ▶ **Cohabitation religieuse.** sikhs, musulmans, parsis p.62

Extra Mumbai

- ▶ **Shingapur.** Le village sans portes p.64
- ▶ **Nasik.** Ville sacrée p.65
- ▶ **Nasik.** Capitale du vin indien p.66
- ▶ **Mousson.** Respirez p.67

20 millions. C'est le nombre d'habitants que compte cette ville et son agglomération. **Mumbai**, car c'est comme cela qu'il faut l'appeler depuis 1995 est la ville (intra muros) la plus peuplée au monde et accueille **200 nouveaux habitants par jour**. Pour mieux comprendre ce gigantisme, les rédacteurs français et indiens se sont baladés dans les différents quartiers, ont flairé les odeurs et livré leurs impressions. **Du quartier des pêcheurs à la bourse** en passant par le bidonville, ils ont suivi le mouvement frénétique des trains et des taxis, à la rencontre des Mumbaikars.

Village des pêcheurs

Un sourire, la mer, et tout revit...

Sur les rives de Mumbai s'est implanté un petit village de pêcheurs. Trois mille personnes vivent ici dans une atmosphère en rupture totale avec le bruit, la vitesse et le dynamisme de la ville.

Dehors, une vingtaine d'enfants jouent au ballon, pieds nus. Leurs jambes sont rachitiques, mais leurs visages rayonnent. Un enfant court. Le corps squelettique et le ventre protubérant, il rit, encore et encore. Sous un abri en toit de tôle, des adolescents et des hommes confectionnent des filets. Il en existe une infinité de types et certains peuvent atteindre huit mètres de long.

Dans les environs, des femmes profitent de l'accalmie pour mettre du linge à sécher. D'autres, aux vêtements multicolores, assises devant des gamelles vides, discutent en attendant l'arrivage d'eau.

Si on pénètre plus profondément dans le village, on se retrouve très vite dans un labyrinthe de ruelles étriquées. Pour accéder aux étages, des échelles sont adossées, ici et là, aux parois. Dans ces taudis, le paradoxe est omniprésent. Les habitations sont minuscules et les toilettes, en communs. En ce lieu, la proximité règne en maître. Alors certes, ce village ressemble de près à un bidonville, mais, au-delà de la joie de vivre, il s'en distingue par une chose essentielle : ici, tout le monde a un travail.

Sur la porte de l'une des cahutes, une icône étincelle. À l'intérieur, Dattatrey, pêcheur à la peau tannée, la quarantaine et le visage marqué par l'effort, vit ici avec sa femme et son fils. Il habite dans ce village depuis son enfance, car son père, comme beaucoup, a été attiré par les baies de Mumbai.

Trop de pêcheurs

Hélas, la vie se complique de jour en jour pour Dattatrey, et la survie s'avère ardue. A cause de la croissance démographique dans le village (la population a décuplé en une génération), les pêcheurs sont trop nombreux, de plus le coût du matériel augmente.

▼ Pêcheur du village raccommodant un filet (M. B)





▲ Les bateaux des pêcheurs face aux gratte-ciel, en plein centre-ville, au sud de la ville (M. B)

Quant à son travail, il diffère quelque peu du statut de pêcheur : « En vérité, avoue-t-il, je suis vendeur de poissons. Ici, 90 % de la communauté possède son propre bateau, mais je fais partie de la minorité qui doit passer par un intermédiaire. »

Le pêcheur a deux enfants qui ont suivi des études : « C'est le seul moyen de s'en sortir », insiste-t-il. Son aîné, comptable, a une fiancée. Sa cadette, Vaishali, mariée et déjà mère de deux enfants, est une jeune femme fine et gracile, aux traits doux et au visage éblouissant. Elle a dû arrêter ses études en 9^e (l'équivalent de la 1^{re} en France).

« Je me réveille à 4 heures pour faire le ménage, la lessive et préparer le petit-déjeuner. Ensuite, je m'occupe des enfants. Puis, je me rends au marché pour vendre du poisson », explique-t-elle. « Le plus souvent, je rentre dans le courant de l'après-midi, vers 16 heures. J'aide alors mes enfants à faire leurs

Le pêcheur a deux enfants qui suivent des études, c'est le seul moyen de s'en sortir

devoirs tout en préparant le dîner. Je me couche aux alentours de 22 heures. »

Dattatrey avait un troisième fils, mais à 21 ans, celui-ci s'est suicidé après avoir échoué à un examen.

Quoi qu'il en soit, malgré les épreuves subies, le pêcheur n'a pas perdu la foi. Il est hindou, mais reconnaît la divinité de Dieux d'autres religions. Comme chez bon nombre de ses congénères, un petit temple est accroché à l'entrée. Et puis, il s'investit énormément dans le bénévolat. Entre autres, il soutient une école de sa communauté. « J'aime bien travailler pour les autres. Si quelqu'un a un problème, je suis toujours disponible. C'est dans mon sang. »

En face de chez Dattatrey, Kashar, la quarantaine, habite avec toute sa famille. Aidé par sa femme, il tisse un filet en nylon, sous le regard curieux de son petit garçon.

À son sujet, Kashar est plein d'espoir : « Grâce à l'école, il pourra trouver du travail. » Et s'il ne peut pas, il pourra toujours suivre la voie de son père... et devenir pêcheur. ♦

Marion Avarguès

Sans oublier sur le

Web

www.typomag.net

◆ Reportages photos

- ▶ Un autre regard sur le bidonville de Dharavi (M. B et D. G)
- ▶ La laverie de Mumbai : 10.000 employés (M. B et D. G)

◆ L'éducation

- ▶ Repères sur le système éducatif (E.S.)
- ▶ Jadis, les Gourukuls (S.K.)
- ▶ Éducation, une clé pour la carrière, une clé pour la survie (P.S.)
- ▶ Cinq choses qui font un étudiant à Mumbai (S. S)
- ▶ Saathi : lutte contre le travail des enfants (K.A.)

◆ Et aussi

- ▶ Thibaut : un Français à Bombay (B.M.)
- ▶ Andheri, le nouveau pôle des affaires de Mumbai? (K.A.)
- ▶ Contrastes entre le bidonville et le quartier des affaires (K.A.)



▲ Tour du World Trade Center (K. A)

Quartier des affaires

Mumbai, le New York indien ?

Lorsque l'on parle de Mumbai, on pense tout de suite au poids démographique considérable avec l'arrivée de 200 familles chaque jour. On imagine les bidonvilles, ces taudis dans lesquels s'entassent des dizaines de milliers de personnes dans la précarité la plus totale. On constate aussi l'insalubrité de certains quartiers, des rues, des immeubles abandonnés. Or, par sa modernité, Bombay réserve bien des surprises pour le visiteur occidental.

Avec ses 18 millions d'habitants, la capitale économique de la plus grande démocratie du monde veut ressembler à New York, voire même Shanghai selon certains Mumbaikars. Tant par l'architecture, ultra moderne, que dans le domaine économique, les autorités municipales envisagent de concurrencer Shanghai, selon un conseiller financier de la Bourse de Mumbai. Depuis Narimane Point, au sud-ouest de la ville, on peut contempler les nouveaux immeubles résidentiels qui ressemblent étrangement à ceux que l'on peut trouver en Chine, le concurrent direct de l'Inde. Ces tours contrastent avec les maisonnettes en pierre du village des pêcheurs, qui serait le point de départ de cette cité tentaculaire.

World Trade Center

Le World Trade Center (WTC) est situé à deux pas de ce même quartier, preuve que l'Inde est ouverte au monde. WTC est agencé un peu de la même façon qu'à New York, c'est-à-dire tout près de la pointe sud de Mumbai. Les gratte-ciel ne ressemblent nullement aux Twin Towers, mais la modernité est évidente. A quelques blocs au sud de WTC se trouve Fort : le quartier historique et économique. C'est là que siège la Bombay Stock Exchange (BSE), dans une tour moderne, preuve de l'innovation architecturale, mais aussi technologique. Ici, tout est géré par informatique. Mais on sent l'effervescence des hommes d'affaires, l'ambiance new-yorkaise façon Mumbai.

Mumbai, c'est New York au début du XX^e siècle

Depuis la cage d'escalier du BSE, la vue est imprenable sur une mégapole aux airs de Mexico. Des forêts de buildings poussent comme des champignons au-dessus des bidonvilles. Grande différence sociale dans un même quartier. Une ville à deux vitesses ? Certains pensent que cela ne risque pas de s'améliorer. D'autres, constatant la bonne santé de l'économie, sont plus optimistes, même si la crise du logement est visible.

Après tout, New York elle-même a subi d'importantes restructurations, et s'est défaite de ses quartiers de taudis, qui côtoyaient ses richesses en plein Manhattan. À Mumbai également, les projets architecturaux fourmillent, les logements en construction pullulent, et la ville se dote d'une ligne de métro (dont elle a bien besoin !)

Mumbai, c'est New York au début du XX^e siècle. Le plan en damier dans certaines parties de la ville, le port, un Manhattan en miniature, les taxis jaunes et noirs, la foule, les gares : tout peut être comparé à la métropole américaine. Il ne manque que la Statue de la Liberté...

New York a eu son heure. A présent c'est le tour de Bombay, mais le tout est de ne pas rater le train !

Kevin Afonso



▲ Quartier des affaires (M. B)

Train

Course contre le temps

Sans réseau ferroviaire, Mumbai n'existerait pas. Car, sans train, le mouvement, le dynamisme disparaîtrait. Sans train, c'est au cœur que la cité serait touchée, et avec lui, son essence même.

Dans la gare de Churchgate, il est tout juste 8 heures, mais déjà, ils sont des centaines à affluer sous terre. La plupart, comme assoiffés, se hâtent. Sans ménagement, ils piétinent la boue qui jonche le sol. La foule vrombit et bourdonne, bouillonnante. On dirait une colonie de fourmis partie en guerre. Le vacarme est assourdissant, presque insupportable. Et pourtant, c'est ici que Mumbai devient vivante.

La masse se presse, se compresse

Sur le quai, la concentration s'intensifie de minute en minute. La masse se presse et se compresse, impatiente et presque avide. L'horloge, tout en haut, ne fait que rythmer cette frénésie. Pire, car ce qu'elle hurle, seconde après seconde, c'est le temps qui fuit. Et, plus ses aiguilles progressent sur le cadran, plus la foule s'agite.

Enfin, le train émerge de la brume, encore lointain. Mais déjà, ceux qui attendent se mettent à courir en tout sens, déments. Le train se rapproche... ça y est, il est tout proche. Son ralentissement s'enclenche à peine que les hommes bondissent à toute volée. Ce qu'ils veulent? Avoir une place, coûte que coûte. C'est la ruée générale, et ceux qui sont trop lents doivent rester debout, compactés les uns aux autres, accrochés aux poignées.

Le train s'arrête, puis repart. Cahotant de-ci, de-là, il ballote ses passagers.

Assis, on tressaute, debout, on trébuche. Dans certains wagons, quelques habitués se regroupent. Les petits-déjeuners sont distribués entre amis, et même au-delà. Les langues se dénouent et le babillage explose. Le sourire prend vie. On est loin, très loin, du métro parisien.

Le train, ici, c'est vital. Toujours bondé, il est le fil conducteur de Mumbai. Sans lui, ce serait le chaos. ♦

Revati Kulkarni

Marion Avarguès



▲ Le quotidien des trains à Bombay (E. S)

La maison sur rails

À Mumbai, contrairement à d'autres villes de la région, tous les habitants sont réglés sur les horaires des trains, qui font partie intégrante de leur vie. Si les trains s'arrêtent, la ville ne marche plus. Chaque jour, les wagons sont le théâtre de solidarité et d'échanges.

Les trains à Mumbai comportent neuf à douze compartiments, parmi lesquels quatre sont réservés aux femmes (deux en première et deux en deuxième classe). Matin et soir, les citadines vont et reviennent du travail par le train. Certains groupes s'assoient toujours aux mêmes places. Aux heures de pointe, il faut sauter et se battre pour pouvoir s'asseoir, tout le monde se bouscule.

À bord, certains dorment, d'autres chantent, brodent, bavardent. Quelques étudiants ont le nez dans leurs bouquins, certains sont toujours au portable, d'autres font leurs emplettes: des marchands ambulants vendent des bindis (ces bijoux que les femmes portent sur leurs fronts), des boucles d'oreilles, des casse-croûte, des mouchoirs ou des porte-monnaie. C'est un véritable marché ambulant qui fait vivre des hommes, des femmes et même des enfants, venus à Mumbai pour gagner leur vie. Certains étudiants y voient aussi le moyen de financer leurs études.

Un train est réservé aux femmes. Dans un de ses wagons, une professeur donne gratuitement des cours de musique classique indienne.

Les Mumbaikars aiment ce moyen de transport peu cher et rapide. Classes et castes différentes voyagent ensemble, partagent leur petit-déjeuner, leurs sentiments, leurs cultures, leurs opinions. Souvent, les femmes partagent leurs problèmes avec les autres et essaient de les résoudre.

Il y a une vraie solidarité. Ainsi, un jour, c'est en discutant dans un train qu'une femme a trouvé une donneuse de sang pour son mari malade, et dont le groupe sanguin était rare. C'est également dans un train qu'une jeune fille de 18 ans, que ses parents voulaient marier de force, la contraignant à interrompre ses études, a obtenu d'un groupe d'amies qui voyageaient avec elles d'intercéder en sa faveur auprès de ses parents. L'intéressée continue aujourd'hui ses études.

Pendant les fêtes, on décore les trains avec les guirlandes de fleurs. Pendant Navratri, (la fête de déesse Durga) tous les neuf jours, les femmes portent les vêtements de la même couleur, préparent des petits plats qu'elles partagent dans le train. Si une femme est enceinte, ses amies préparent ses plats préférés. Elles lui offrent des bijoux en fleurs et chantent des chansons sur la naissance du bébé. Même dans les trains bondés, la bonne humeur est de mise. ♦

Classes et castes différentes voyagent ensemble, partagent leur petit-déjeuner

Taxi

Le blues des « taxi-wallahs »

Près de 55 000 taxis sillonnent jour et nuit la mégapole de Mumbai, qui n'a jamais sommeil. Pourtant les chauffeurs, dits « taxi-wallahs », ont à peine de quoi vivre.

À Mumbai, quatre fois plus peuplée que Paris et où le travail est roi, il faut faire de longs trajets pour se rendre sur nos lieux de travail. Ici, comme dans d'autres grandes villes, on prend le train régional, l'autobus, la voiture mais aussi le rickshaw (un chariot à moteur à trois pneus) et le taxi. Avec ce dernier, la course vers le bureau coûte au moins 13 roupies (0,22 euros). À Mumbai, la quasi-totalité des taxis sont équipés d'un compteur, ce qui est rare en Inde, sauf à Calcutta. Ailleurs, le plus courant est de négocier le prix de la course, même dans les grandes villes comme Delhi ou Madras. Selon le Conseil régional des transports, il y a en permanence au moins cinq millions de personnes en trajet dans les transports en commun.

Il serait faux d'imaginer que les chauffeurs gagnent bien leur vie. Seuls 27 % d'entre eux sont des indépendants, propriétaires de leur propre voiture. Les autres travaillent pour de riches propriétaires, et leur cèdent une grosse partie de leur revenu. Les chauffeurs salariés, qui font souvent objet d'une exploitation financière de leurs « patrons », gagnent environ 35 000 roupies par an (environ 600 euros), une somme dérisoire pour bien vivre à Bombay où le coût de la vie est très élevé.

Certains remercient le ciel...

« On a choisi un métier difficile. Après avoir travaillé dur en plein soleil tout au long de la journée, je gagne juste assez pour nourrir ma famille. J'ai quatre enfants, dont trois filles qui n'iront jamais à l'école, faute d'argent » déplore Suresh, taxi depuis quinze ans. Chauffeur n'était pas vraiment une vocation pour lui. À l'âge de 11 ans, on l'a forcé à travailler dans une usine de feux d'artifices. « C'était un métier très dangereux. À chaque fois que j'allais travailler, je risquais ma vie. Beaucoup de mes amis sont morts avant même d'atteindre l'âge légal pour travailler. Un après-midi, je me suis sauvé en cachette, quittant mon village natal



▲ « Je reprends le taxi noir et jaune, au compteur datant de l'époque coloniale, extérieur au véhicule et enclenché à la main par le chauffeur ». - Alexandre Mathis - (M. B) et (D. G)

de l'Uttar Pradesh, et je suis arrivé à Mumbai où je suis devenu chauffeur, grâce à mes amis chauffeurs qui m'ont aidé à me procurer une voiture ! ».

Malgré tous leurs problèmes, les taxi-wallahs de Bombay s'estiment plus chanceux que d'autres conducteurs de bus ou de rickshaw.

Iqbal, chauffeur depuis qu'il a quitté son village natal du Gujerat il y a 23 ans, se contente de son métier. Il est vrai qu'il fait partie des 15 000 taxis indépendants. « C'est vrai que ça n'est pas forcément le métier dont on rêve quand on est petit, mais les circonstances font qu'on n'a pas toujours le choix. Grâce à des prêts bancaires, j'ai pu acheter ma propre voiture. Du coup, je gagne facilement dans les 600 roupies par jour (environ 10 euros), ce qui me permet à la fois d'acheter de l'essence et de nourrir ma famille. Et puis, comme je travaille près de l'aéroport, je reçois de temps en temps des pourboires, de clients étrangers mais aussi parfois

indiens » sourit-il.

Seuls 27 % d'entre eux sont des indépendants, propriétaires de leur propre voiture

Pas tous les bienvenus dans la « taxi family »

Depuis quelques années, ce métier connaît une sorte de saturation, due à l'immigration croissante des régions du Nord de l'Inde, plus particulièrement du Bihar. Les migrants viennent en grand nombre à Mumbai, pleins d'espoirs de réussite, mais ils finissent souvent par se contenter de conduire un taxi. De fortes tensions opposent les chauffeurs « pure souche » et les Biharis. « Il n'est plus possible de croiser trois chauffeurs sans qu'il n'y ait au moins un Bihari parmi eux. C'est à cause d'eux que notre métier est devenu précaire », témoigne un chauffeur qui lui-même avait quitté sa ville natale en Andhra Pradesh, attiré par les rêves d'eldorado de Mumbai. ♦

Humeur de Mumbaïkar

Les incontournables de Mumbai

Bombay, alias Mumbai, est une ville à la fois attachante et agaçante. Chaque Mumbaïkar a sa propre définition de cette ville de rêve. Pourtant il y a quelques images auxquelles il identifie tout de suite sa chère ville.

L'agent de la circulation : Les Mumbaïkars ont très peur de ces rois des rues, des agents vêtus de blanc, au gros ventre et équipés de lunettes de soleil. Surnommés affectueusement *les Pandus* dans les films de Bollywood, ils y ont acquis une image plus populaire : ils s'y livrent à une sorte de chasse humaine, surveillant leurs proies puis les attrapant. Dans ce jeu, une règle immuable : le chasseur tutoie le chassé, qu'il considère toujours comme coupable. « C'est toi qui as osé entrer sur ces terres privées ? », s'exclame l'agent, qui réclame un pot-de-vin de 500 roupies (9 €) pour passer l'éponge. « C'est beaucoup trop », répond la proie. Il faut négocier, marchander le pot-de-vin à la baisse. Il faut quand-même compatir avec les *pandus* : il n'est pas facile de régler la circulation à Mumbai !

Chhatrapati Shivaji : Ce grand personnage historique, incontournable si vous vous intéressez à Mumbai, a lutté contre les Moghols au XVII^e siècle. Mais de nos jours, il a une autre fonction : semer la pagaille dans la ville ! Par exemple, c'est de sa faute si votre chauffeur de taxi vous dépose à l'aéroport domestique, alors que vous vouliez vous rendre à l'aéroport international : les deux aéroports portent tous les deux le nom de Chhatrapati Shivaji. De même, tant pis si vous perdez votre temps en cherchant le Musée du Prince de Galles recommandé par votre guide touristique : il y a un an, le musée a été renommé *Chhatrapati Shivaji Maharaj Vastu Sangrahalaya*. Et les Mumbaïkars prennent leurs trains à la gare *Chhatrapati Shivaji Terminus*.

Monsieur Shivaji, pourriez-vous épargner quelques lieux historiques de notre ville pour les passionnés ?

Les trains locaux : Darwin était un homme visionnaire. Sa théorie de la sélection naturelle est aussi valable en biologie qu'en matière de



▲ Le collier de la reine, le long de la mer d'Oman... un véritable festin pour les yeux (M. B)

transports urbains. Les espèces qui pratiquent la politesse - celles qui attendent que les autres descendent avant de monter à leur tour - sont en train de disparaître. Le survivant doit affronter la jungle du voyage en train. Dès qu'il arrive à la gare, il bondit dans les wagons. Si le train est bondé (ce qui est fréquent), il faut régulièrement donner des coups de coude à ses voisins pour qu'ils restent dans leur territoire. Et quand votre gare s'approche, soyez prêt à pousser de toutes vos forces celui qui se trouve avant vous. La connaissance du marathi est un bon point pour s'imposer dans les bagarres.

Colaba Causeway : Un vrai paradis pour les maniaques du shopping. Situé en centre-ville, ce quartier touristique est une série de petits magasins installés côte à côte. Les marchands vous attirent souvent grâce à leur maîtrise des langues étrangères. Les touristes français auront de la peine quand ils entendront les commerçants dire dans leur mauvais accent : « *Bonnejour maidam... tou veux dé zéléphants en boua ?* » Pourtant cela fait

chaud au cœur, d'entendre la langue de la patrie et puis ces petits trucs sont assez jolis. « Et le prix est donné, imaginez : les six bibelots pour 100 roupies ! » (moins de deux euros) Pourtant, Mesdames et Messieurs les touristes, ne vous faites pas avoir, c'est du vol !

Le collier de la reine : il est à Mumbai ce que les Champs-Élysées sont à Paris. Il s'agit d'une route de 3,5 km le long de la mer d'Oman, de Nariman point (quartier des

affaires) jusqu'à Malabar Hills (zone résidentielle chic). Dès que la nuit tombe, la route respire. Les lampadaires s'allument, de même que les grands panneaux publicitaires, et les voitures qui slaloment... Un véritable festin pour les yeux.

Malgré les policiers corrompus, les trains nauséabonds, les marchands redoutables, je suis fière d'être Mumbaïkar ! ♦

Purna MAHADIK

Profession Dabbawalla

Mon déjeuner au bureau,

En 1890 à Mumbai, un jeune entrepreneur, constatant l'absence de « fast food » en ville, a l'idée de mettre en place un service spécial : la livraison de repas de midi au bureau. Aujourd'hui, la ville compte quelque 4 000 de ces livreurs d'origine modeste. Devenus célèbres grâce à la reconnaissance de leurs méthodes de travail par le Prince Charles lui-même, ils livrent 100 000 repas par jour. Entrez dans l'univers unique des dabbawallas.

La démarche est semblable au système de courrier, et permet aux hommes d'affaires, aux cadres ou aux salariés aisés de se faire livrer sur leur lieu de travail le repas (ou « dabba ») qu'un membre de leur famille ou leur domestique leur a préparé à leur domicile.

Pourquoi ne l'emportent-ils pas eux-mêmes le matin en partant au travail? « Parce que les trains sont bondés, qu'ils doivent partir tôt, que les restaurants ne sont pas à leur goût ou trop chers, et parce que les dabbawallas sont bon marché! » précise Vinod, lui-même livreur de repas. « De plus, en raison de la diversité et de la rigidité des traditions culinaires, certains Mumbaikars

ou certains Marwadis pointilleux (les hommes d'affaires venu de la région de Marwad, N.D.L.R.) préfèrent s'offrir un repas savoureux et cuisiné chez eux », ajoute-t-il.

Les gamelles peuvent contenir des pains indiens, un plat de lentilles et de légumes, du riz, du yaourt... D'autres travailleurs se contentent d'un ou deux mets qu'ils apportent eux-mêmes et mangent sans les réchauffer, faute de cuisine au bureau.

Livré à l'heure du déjeuner

« Le dabba est ramassé chez le client le matin et est livré à son bureau à l'heure du déjeuner. Puis la

gamelle vide est retournée chez le client pendant l'après-midi », détaille Sanjay, un dabbawalla. En fait, la méthode de livraison, perfectionnée pendant plus d'un siècle, est assez compliquée : les dabbawallas sont organisés en un gigantesque réseau, dépourvu de patron. L'association, qui ne dispose que d'un petit bureau géré par un petit nombre de responsables, assure cohésion et visibilité aux livreurs, et les protège en cas de problème.

Le dabba est codé en fonction de sa provenance

Sanjay commence son parcours dans une gare de banlieue, à 60 kilomètres du centre-ville. A partir de cette gare, il se rend à vélo chez les clients pour recueillir les dabbas. Les sacs contenant les gamelles sont marqués d'un code alphanumérique en couleurs. « Le dabba est codé en fonction de sa provenance, de sa destination et du numéro unique du porteur. Tout le monde comprend ce système simple, même des livreurs avec peu d'éducation » explique Sanjay, souriant. Puis, il retrouve d'autres dabbawallas près de la gare voisine où les dabbas sont triés à l'aide des codes, rangés dans des paniers spéciaux rectangulaires, et finalement chargés à bord d'un train, dans un compartiment spécialement réservé aux commerçants. La même opération a lieu



Le dabba, le repas, est ramassé chez le client le matin et est livré à son bureau à l'heure du déjeuner. Les différents dabbas récoltés sont triés à l'aide des codes, rangés dans des paniers spéciaux rectangulaires, et finalement chargés à bord d'un train. Ils arrivent vers 11 heures dans les gares du centre ville.

midi sans faute

dans plusieurs gares. On embarque et débarque, charge et décharge les paniers en fonction de leur destination finale. Sans le réseau ferroviaire, ce service n'existerait pas !

Vers 11 heures, le chargement arrive dans les gares du centre-ville, où il est de nouveau pris en charge par les livreurs. Les dabbawallas, vêtus de leur habit simple mais emblématique - pantalon indien, chemise et casquette blanches - trient leur cargaison, puis s'engouffrent dans la circulation, avec des moyens de transport simples, efficaces et bon marché : à pied avec les sacs sur le dos, à vélo ou en poussant les paniers sur une sorte de brouette plate.

À pied ou à vélo

À pied ou à vélo, les dabbawallas se jouent des encombrements, et livrent toujours à l'heure, sans aucune erreur, même pendant la mousson ou l'été brûlant. Leur fiabilité, leur esprit d'équipe et leur discipline, mais surtout leurs prix modiques, raflent tous les suffrages : « Il suffit de 300 roupies par mois (moins de 6 €) pour recevoir son repas favori préparé chez soi » dit Rama. Avec une trentaine de clients, on

estime qu'il pourrait ainsi gagner 175 € par mois, soit le salaire d'un employé dans un centre d'appel téléphonique. « Le problème, c'est que nous sommes onze dans mon équipe, et nous partageons l'argent. Ainsi, je gagne 4000 roupies (69 €), le salaire moyen d'un dabbawalla » précise-t-il. Même si les revenus restent modestes, la corporation est animée d'un esprit de charité à l'américaine : chaque livreur cotise 15 roupies (0,26 €)

par mois et par client pour fournir des repas gratuits à un groupe religieux hindou, le « warakari » dans quelques villages. Cela aide aussi leur association. Le reste leur appartient.

un monde fermé

Le petit monde des dabbawallas n'est pas ouvert à tous : seuls

les marathis (le peuple originaire de l'État du Maharashtra) peuvent être cooptés. Originaires de modestes villages, les livreurs sont devenus des emblèmes de Mumbai, un thème que la presse locale a largement exploré. A l'origine de cet engouement médiatique, le prince Charles d'Angleterre, qui

s'est intéressé à ces travailleurs indépendants au début des années 1990, et s'est même passionné pour eux et leur manière de faire des affaires.

Invité au mariage du Prince Charles

Récemment, des dabbawallas ont joué au football avec une équipe brésilienne, d'autres ont participé au marathon de Mumbai, et l'un d'eux a été invité à tenir un discours dans une université de Bangalore ! Le Prince Charles a même invité quelques-uns d'entre eux à son second mariage, en avril 2005.

Le système de livraison pourrait être étendu à d'autres domaines. Mais les dabbawallas ne veulent pas diversifier leur activité. Leur devise : « rendre un service aux banlieusards en leur fournissant un besoin humain : la nourriture ». ♦

Harjeet Jhans

Reportage photos complet sur notre site.

P: H. J et D. G



De là, les dabbas sont emmenés à un « centre de répartition », non loin de la gare. Là ils sont, de nouveau, attribués selon les quartiers des clients. Les dabbawallas partent alors à pied, en vélo... effectuer, toujours à l'heure leur livraison. Ils récupèrent ensuite les gamelles vides, retournent au centre de répartition...



▲ Dharavi, plus grand bidonville d'Asie - vue d'un immeuble de logements sociaux construit au cœur du quartier-ville (M. B)

Visite guidée dans le plus grand bidonville d'Asie

Slum* tours, un business qui marche

À Mumbai, environ un million d'habitants vivent et travaillent sur 1,7 km² à Dharavi, le plus grand bidonville d'Asie. Le tour opérateurs *Reality Tours and Travel* y organise des visites touristiques, pour briser l'image traditionnelle du bidonville dangereux et insalubre, coincé entre violence et désœuvrement. En quelques heures, on y découvre une société à la fois modeste et gigantesque qui tourne, et vite.

Nous voici arrivés. Tout le monde descend du 4x4 climatisé. Partis de Colaba, quartier touristique à l'extrême sud de Mumbai, le véhicule tout terrain chargé de sept touristes a remonté les voies congestionnées de la mégalopole. De ce côté de la route, la vue s'étend sur de vastes marécages où serpentent d'énormes tuyaux d'égouts. La visite commence de l'autre côté du bitume, où des plaques de fer et du béton forment des murs, des toits, des maisons.

Nous pénétrons dans le « 13^e compartiment », le quartier des recycleurs. Des airs de Bollywood s'échappent des étages des maisons de fortune. Au rez-de-chaussée, des travailleurs trient les vieux objets selon le type de plastique, d'autres les broient dans de grosses machines, certains les font fondre, et les derniers en sortent des spaghettis de plastiques qu'ils coupent tous les deux millimètres. « C'est le seul centre de recyclage à Mumbai » explique fièrement Krisna Poojari, guide touristique à

l'origine du projet. Carton, métal, papier, tout y passe.

Mais on cuisine aussi des pâtisseries, on découpe le cuir, on colore le tissu, on fabrique des savons de récupération... Les Kumbharwadars sont une communauté d'artisans originaires du

« C'est bien que les habitants de Dharavi nous laissent venir ici, c'était pas gagné d'avance »

Sunir Adhikara, guide touristique

Gujarat** réputés pour la fabrication d'objets en terre. Le salaire moyen des travailleurs du bidonville est de 5 000 roupies par mois (environ 82 euros). Un prix qui encourage de grandes sociétés à sous-traiter ici une partie de leur production. Le guide nous taira les noms des maisons mères - image de marque oblige - en affirmant d'un œil complice que ce ne sont pas les plus à plaindre. Mais les citadins lambda méconnaissent et redoutent ce quartier de la ville.

« Avant, j'avais peur de venir ici, tout le monde me disait que c'était dangereux... Maintenant,

c'est ma deuxième maison! » explique Krisna en bondissant pour éviter une flaque épaisse et noire. Harjeet, qui habite Mumbai, pénètre pour la première fois dans ce bidonville. Déambulant au milieu des ruelles aux allures moyenâgeuses, elle est captivée par la visite : « J'ai l'impression d'être dans un autre pays. C'est incroyable, je ne pensais pas qu'un tel endroit existait à Mumbai ». La grande majorité des touristes sont étrangers. Mumbai n'est pas un point incontournable des circuits touristiques indiens, mais de nombreux visiteurs transitent par son aéroport international. Il faut donc trouver de quoi s'occuper entre le décollage et l'atterrissage, avant ou après le voyage à l'intérieur des terres. Alors pourquoi ne pas visiter un bidonville ?

Question d'éthique

« Les habitants de Dharavi s'habituent à notre présence. C'est bien qu'il nous laissent venir ici, ça n'était pas gagné d'avance » précise le guide Sunir Adhikara. À l'initiative du projet, deux amis. Chris Way, ex-enseignant britannique avait fait une visite guidée dans un bidonville brésilien. En janvier 2006, il commence à exploiter l'idée dans le gigantesque bidonville mumbaïkar. Krisna Poojari s'est associé à sa démarche en y apportant ses connaissances locales.

Le projet suscite naturellement beaucoup de critiques. Faire de l'argent sur le dos d'un bidonville, c'est gênant. Où partent les 600 roupies (10 euros) que coûtent au visiteur sa visite de quatre heures ? L'agence nous rassure : 80 % des revenus sont redistribués à des ONG locales (principalement l'association MESCO, qui gère une école au sein du bidonville), et le reste sert à faire tourner l'entreprise. *Reality Tours and Travels* se veut respectueux des



Rencontre avec des habitants du Nord de la mégapole

Plus belle la vie à Dharavi

55 % de la population de Mumbai vit à Dharavi. Des hommes et des femmes d'autres états continuent d'affluer dans le quartier nord de la mégapole, à la recherche de meilleurs salaires.

habitants. Les visites se font en petits groupes, et les photos sont interdites. En principe du moins, car nous avons constaté qu'en trois mois, les règles s'étaient assouplies. Les touristes peuvent désormais tranquillement sortir leur appareil numérique au milieu des habitants. Les chaînes télévisées *BBC*, *Sky News*, les journaux indiens *Hindustan*, *DNA*... et d'autres médias nationaux et internationaux ont déjà fréquenté les lieux, ou pris rendez-vous. Chris et Krisna ne risquent-ils pas d'être victimes de leur succès? *Reality Tours and Travel* n'est pas de cet avis. « On va voir, on a commencé il y a peu de temps, c'est la première fois que nous allons connaître la haute saison touristique » répond le guide. « S'il y a d'avantage de touristes, nous ferons plus de petits groupes, et nous emprunterons des itinéraires différents pour éviter de gêner les habitants ». À suivre... ♦

Elodie Raitière

* Bidonville

**L'Etat du Gujarat se situe au Nord du Maharashtra (dont la capitale est Mumbai). Les Kumbharwadas sont la première communauté à s'être installée à Dharavi, dans les années 1930.

www.realitytoursandtravel.com

▼ *Harinam recycle les bidons (M. B)*



Harinam recycle, sans protection spécifique, des bidons. Sa famille vit dans l'Uttar Pradesh (Etat du Nord-Est de l'Inde), mais lui préfère travailler à Dharavi. Dans ce poumon noir de la capitale économique du pays, il gagne un bien meilleur salaire que chez lui. Avant de ressusciter son cylindre à grands coups de marteau, il explique que ses revenus lui permettent de vivre et d'envoyer de l'argent à sa famille.

Du tabouret d'Harinam à l'atelier d'Irfan, le visiteur marche sur un tapis d'objets agonisants, qui permettent aux habitants de Dharavi de subsister. C'est d'ailleurs sur une déchetterie que le quartier s'est construit. Autrefois poubelle géante de la ville, cette zone marécageuse a été progressivement comblée et elle est désormais habitable. D'une rue à l'autre, des enfants traversent en habit d'écolier et des femmes aux longues chevelures noires se peignent à la fenêtre pendant que les épiciers vendent savon, riz et tabac à mâcher.

Recycler le plastique et tant d'autres choses

L'atelier d'Irfan est beaucoup plus vaste. Dans sa pièce, il est équipé de machines à recycler le plastique. « It's a good business! » sourit-t-il en invitant son visiteur à boire un *chai* (thé local). Ce barbu en chemise occidentale rapporte une série d'objets en plastique de toutes les couleurs : des boîtes, des sacs, une poignée de parapluie... C'est lui qui est à l'origine de tout ça, et il en est fier. ♦

Elodie Raitière

▼ *Rester belle à Dharavi, toujours belle... (M. B)*





▲ Seema, fille de bidonville, devenue bénévole à Akanksha (E. S)

Fondation Akanksha

Des classes pour apprendre et devenir

« Les enfants des bidonvilles affrontent des problèmes qui ne sont pas de leur âge. Ils passent à côté de l'enfance! » Née de ce triste constat, la fondation Akanksha mise sur l'éducation pour donner une chance aux enfants défavorisés. Seema, 20 ans, présente aujourd'hui la fondation à de potentiels bénévoles. Une vraie passion l'anime et on sent sa proximité avec les enfants dont elle parle. Pour cause, elle aussi vient de la rue, et habite toujours à Worli, le bidonville du sud de Mumbai où elle a grandi.

La présentation commence. « En prenant en charge la scolarisation des enfants des bidonvilles, nous cherchons à révéler le potentiel des enfants et à leur donner confiance en eux-mêmes », explique dans une vidéo d'introduction, Shaheen Mistri, fondatrice d'Akanksha en 1990. Une volontaire résume l'idée au cœur du projet : « Nous cherchons à leur donner le sentiment d'avoir accompli des choses pour que se développe en eux la dignité. C'est de cette manière qu'ils pourront se bâtir eux-mêmes un futur. » Les enfants réalisent à Akanksha des œuvres d'art qui sont mises en vente. L'argent ainsi récolté est déposé dans les comptes bancaires mis à leur disposition. La caméra montre ensuite un petit garçon qui lance dans un grand sourire : « Si j'apprends, je peux devenir ce que je souhaite! »

Petits débuts, grand résultat

Seema accompagne du bout des lèvres les enfants qui chantent pour conclure la vidéo. Venue étudier dans un centre Akanksha à l'âge de 12 ans, Seema répond aujourd'hui, dans un anglais impeccable, aux questions de l'auditoire. « Il y a beaucoup d'interaction avec les élèves, mais ce n'est pas toujours facile d'attirer leur attention. On apprend beaucoup au travers de chansons », explique-t-elle. Rushi, membre de l'équipe de la fondation, a connu Seema à son arrivée au centre et se rappelle qu'elle y a suivi les cours brillamment. « C'était facile », assure fièrement Seema qui a poursuivi avec des études de gestion et qui ambitionne maintenant d'obtenir un MBA, le prestigieux diplôme.

Akanksha qui a débuté avec 15 enfants, en soutient aujourd'hui quelque 2600, répartis dans 51 centres. Plus de 250 volontaires, des étudiants, des femmes au foyer, des professeurs ou encore des travailleurs sociaux, y collaborent. Pour arriver à ce résultat, il a fallu batailler ferme durant ces quinze

années. Il fallait convaincre les écoles de mettre à disposition des espaces pour les cours et, plus dur encore, persuader les parents d'autoriser leurs enfants à y assister.

Viser l'indépendance, au rythme de l'enfance

En plus de la lecture et de l'écriture, la classe comprend maths, géographie, musique, danse, théâtre, sport... En fonction de ses aptitudes, l'enfant peut suivre des classes « professionnelles » où l'apprentissage de la couture ou du jardinage lui permettra de devenir indépendant. Des cours d'informatique faciliteront un premier emploi dans un bureau, etc. L'objectif d'Akanksha est d'intégrer les enfants dans une scolarité normale en remboursant par exemple les frais d'inscription aux familles en difficultés. Ces mesures visent particulièrement les filles qui représentent 60 % des effectifs.

Mais si Rushi est persuadée qu'« une bonne éducation à un jeune âge est le meilleur moyen d'aider les enfants à s'aider eux-mêmes », le projet a été conçu avant tout pour que ces derniers puissent passer un moment agréable. Le centre d'accueil, très coloré, avec des murs recouverts de dessins, se veut une chambre d'hôte.

Seema est restée proche des professeurs qui allaient la chercher en bus dans les quartiers déshérités. Ses amis sont ici, « parmi les grands et

les petits ». « J'aime être avec eux », confie-t-elle. À son tour, elle va chercher les enfants pour les emmener à l'école. Elle est devenue un modèle : « C'est très touchant d'avoir des enfants qui veulent être comme moi. »

Pour boucler la boucle, les enfants devenus adolescents apprennent à réinvestir dans la société ce qu'ils ont découvert grâce à un programme « social ». Parmi d'autres, le projet « Pragati » permet aux enfants de s'investir dans une relation d'aide aux personnes âgées dans les hôpitaux. « En faire des enfants responsables pour qu'ils deviennent des citoyens responsables » est une des nombreuses devises de la fondation.

À la fin de l'intervention de Seema, un homme en costume, convaincu, se lève pour demander des informations pratiques. Analyste financier dans une banque d'affaires, Vikram Dadlani confie « éprouver le besoin de redonner à la société un peu de ce dont il a bénéficié. » Et, même si donner de l'argent est une option possible, « cela ne nourrit pas son âme ». Voilà pourquoi il souhaite apprendre à donner de son

« Une bonne éducation à un jeune âge est le meilleur moyen d'aider les enfants à s'aider eux-mêmes »



▲ Seema, à 12 ans (Akanksha)

temps à Akanksha. ♦

Eddy Spann avec Prerna Mahadik
<http://www.akanksha.org>

Urbanisme galopant et développement durable

Plus on est de fous... plus on planifie !

Comme toutes les très grandes villes, Mumbai connaît les problèmes d'une urbanisation galopante. Dans un contexte de crise du logement, et de spéculation intense sur les marchés immobiliers, la conférence « Planification urbaine et environnement » a marqué, le 12 août dernier, la naissance du Centre pour les études urbaines.

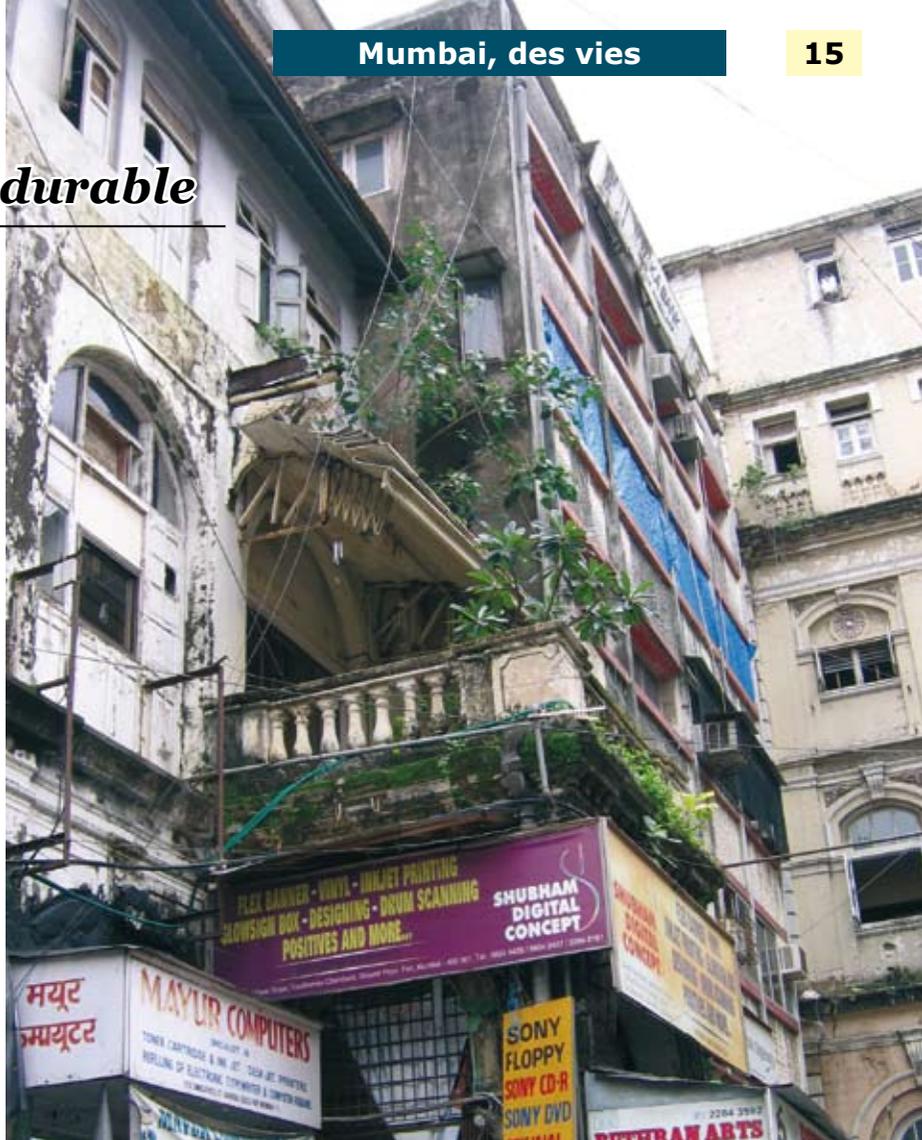
Comment faire en sorte que les mégalo-poles n'oublient pas les pauvres en cours de route et améliorent la qualité de la vie de tous leurs citoyens ? « À l'heure où des bidonvilles sont démolies au bulldozer, sans propositions de relogement, c'est la question-clé que devront résoudre les responsables indiens du secteur », souligne Neela Adarkar, du cabinet d'architecte Adarkar Associates.

« Concertation et coopération sont les conditions de la mise en place d'une réelle gouvernance pour une politique de développement réfléchi et maîtrisé », affirme-t-elle.

Ces 20 dernières années, la planification urbaine en Inde s'est surtout intéressée au contexte culturel et social ainsi qu'aux processus de changement des communautés, mais la prise en compte de l'environnement et le souci du développement durable n'ont fait leur apparition que tardivement. On observe actuellement un mouvement d'implication croissante de la société civile. Les politiques de développement sont discutées et évaluées par des citoyens qui veulent avoir leur mot à dire.

Neela et son mari, Arvind Adarkar, sont tous deux architectes, chercheurs et urbanistes. Professeur à l'Académie d'architecture de Mumbai, Arvind Adarkar coordonne le Mumbai Study Group, un groupe de travail pluridisciplinaire sur les projets urbains de Mumbai. Des ateliers regroupant avocats, journalistes, universitaires et architectes analysent, critiquent et proposent des alternatives aux instances politiques sur le plan de développement de la cité. Ils planchent actuellement sur la fermeture des usines du centre-ville, qui laisse sur le carreau tout une génération d'ouvriers, « ceux qui ont permis à la ville d'être ce qu'elle est aujourd'hui ». Dans ce cas précis, le Mumbai Study Group a décidé de « recueillir les témoignages de ces pionniers afin de valoriser leurs réalisations, pour qu'ils ne soient pas oubliés par les décideurs plus enclins à écouter les offres de promoteurs immobiliers. »

Forts du constat que « ceux qui décident ne sont malheureusement pas bien informés », ils ont souhaité créer un « Centre pour les études urbaines » afin de donner plus de poids à leurs recommandations. « Plusieurs groupes travaillent sur ces problématiques de la ville, mais individuellement. En rassemblant, le Centre donnera plus de force aux propositions



▲ En plein centre de Mumbai, des bâtiments qui attendent une réhabilitation (D. G)

faites aux décideurs ». Et comment ces décideurs répondent-ils ? Neela Adarkar avoue que pour l'instant, « il n'y a pas de collaboration officielle. Mais nous invitons systématiquement des fonctionnaires aux colloques pour les informer des problèmes et des solutions que nous proposons. »

De nombreux défis à relever

La préoccupation majeure concerne la répartition des terres. Sa rareté et le fait que l'État en contrôle une bonne partie favorisent la corruption. Shipla Sakapal, urbaniste au MMRDA*, l'organisme qui assure le suivi du développement de Mumbai, bûche sur un projet de métro qui va traverser la cité d'est en ouest. Encore une fois, « le casse-tête c'est l'acquisition de terres, qui complique le tracé », confie-t-elle.

« Le nouveau centre répond également au besoin de formation de la prochaine génération d'urbanistes », ajoute le professeur Pallavi Latkar, responsable du nouveau département d'études urbaines. La formation naissante a de nombreux défis à relever. D'après Sheela Patil, doctorante tout juste revenue des États-Unis, l'Inde manque de données. « Le contraste est saisissant. Alors qu'aux USA tout est numérisé, ici il faut partir de zéro », lâche-t-elle. « Il n'y a pas si longtemps, c'était illégal de numériser une carte de Mumbai », explique Pallavi Latkar. Les étudiants devront donc se rendre sur les sites, collecter et analyser l'information. Résoudre la crise des transports urbains, endiguer le développement des bidonvilles... Les sujets d'examen risquent d'être corsés ! ♦

Eddy Spann

* Mumbai Metropolitan Region Development Authority

Il y a **soixante ans**, l'Inde devenait **indépendante**.

Parce que l'**histoire** s'oublie vite, retour sur **plusieurs siècles** de **domination britannique**, et sur des combats pour l'indépendance à travers ces habitants de Mumbai qui portent les traces de l'histoire malgré eux, et ceux qui **cultivent le souvenir**.

Lutte pour l'Indépendance

Souvenirs de vétérans

Dans la nuit du 14 au 15 août 1947, au douzième coup de minuit, le drapeau tricolore vert-blanc-ocre est hissé. C'est la fin de deux siècles de domination Britannique, l'Inde accède à l'indépendance. Nava Kaal et son épouse, Nivedita Pinglay, se souviennent des événements qui ont jalonné la lutte pour l'indépendance, lutte à laquelle ils ont participé.

« En regardant en arrière, nous sommes fiers d'avoir pris part à la révolution et la jeune génération est fière de nous » raconte Nava Kaal, 83 ans. La fierté donc, est le sentiment partagé par ce couple de résistant. Nivedita Pinglay, modeste, ne parle pas beaucoup mais à la demande de son mari, elle montre le certificat du gouvernement indien qui reconnaît son engagement dans la lutte pour l'indépendance. À ce titre, elle reçoit une pension du gouvernement, environ 100 euros par mois.

Mariés en 1949, Nava Kaal et Nivedita Pinglay ont participé chacun de leur côté à la lutte contre les Britanniques. « Il s'agit d'un mariage arrangé qui a bien tourné, puisqu'il s'est avéré que nous avons les mêmes idées » glisse Nava Kaal.

politique, il décide de s'orienter vers le journalisme et écrira pendant 25 ans dans un journal marathi de Bombay.

La gifle marque en quelque sorte son entrée dans la lutte contre l'indépendance. Il faut dire que sa famille est déjà engagée : « Mon père et mon oncle combattaient pour la liberté et ont été en prison pour la défendre. » Son grand-père affichait ses convictions en se rendant au travail avec le chapeau de Gandhi sur la tête et « il était prêt à démissionner si le patron s'était avisé de le lui interdire » précise Nava Kaal.

De la résistance armée à la non-violence

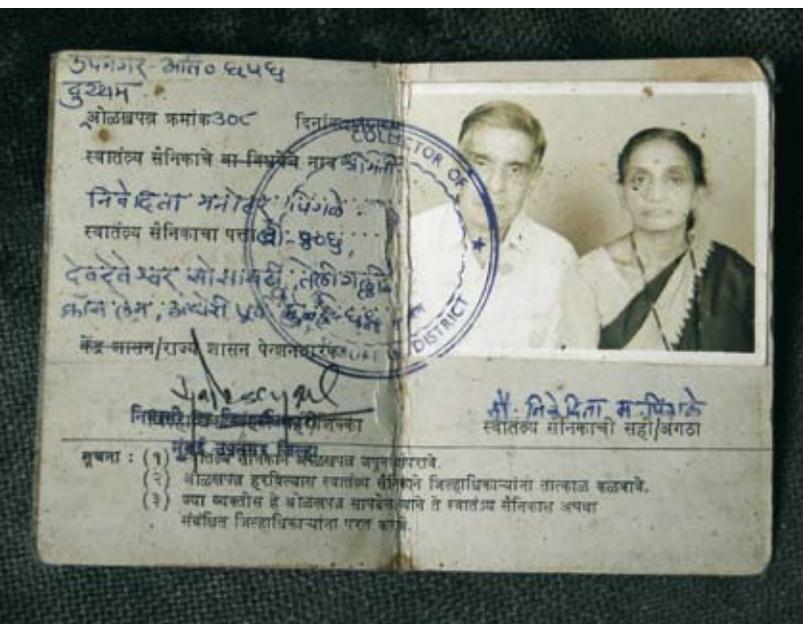
Un des objectifs fréquents des campagnes de désobéissance civile de Gandhi était de remplir les prisons.

Nava Kaal rentre au Wilson college en 1942. Son plus grand souvenir restera certainement la gifle administrée à un professeur Britannique pour « les mauvaises choses qu'il avait dites sur Gandhi. » Intéressé par la

Dans un premier temps, Nava Kaal se rallie à Subhash Chandra Bose, un leader de la lutte pour l'indépendance qui estimait que la tactique de non-violence de Gandhi serait insuffisante pour obtenir le résultat souhaité, et prônait la résistance armée. « J'étais jeune et j'ai cru à la libération par le moyen de la violence. » Il raconte comment, un jour, il a transporté une bombe dans son sac, puis, gêné par l'aveu, s'empresse d'ajouter qu'il ne connaissait pas alors le contenu du sac.

Après avoir rencontré un groupe de socialistes du Congrès, il rejoint les partisans du Mahatma Gandhi avec le changement de méthode que cela implique. Il fallait dorénavant faire face aux brimades des Britanniques en s'abstenant de toute réponse violente : « Durant des manifestations, j'ai simplement reçu des coups de bâton derrière la tête mais j'ai vu d'autres groupes de personnes tués par balles. »

Gandhi recommandait également la désobéissance civile : « Nos activités consistaient à distribuer des prospectus anti-britanniques alors



▲ Carte d'anciens combattants du couple (E. S)

« Un enfant de 14 ans est monté sur les barrages en proclamant : « Vous pouvez me tuer ! » Et ils l'ont tué, froidement ! »



▲ Nava Kaal (E.S.)

que la censure sévissait. Je filais également le coton moi-même. » Ces activités, risquées à l'époque, lui vaudront quinze jours de prison.

Il assiste régulièrement à des discours de Gandhi, dans sa maison à Bombay. Aujourd'hui transformée en musée, on peut la visiter. Une multitude de photos recouvrent les murs de l'escalier principal. Des scènes avec des figurines reconstituent les étapes clés de la vie de Gandhi. Sa chambre est restée en l'état et on peut y apercevoir le charkha, rouet artisanal utilisé par Gandhi pour filer le coton.

Nava Kaal se trouve également à proximité du Mahatma Gandhi lors de son appel « Quit India » du 8 août 1942. À la suite de cet appel pour une indépendance immédiate de l'Inde, le 9 août 1942, Gandhi et tout le comité dirigeant du Congrès sont arrêtés à Bombay par les Anglais.

En prison

Un des objectifs fréquents des campagnes de désobéissance civile de Gandhi était de remplir les prisons. Gandhi passera six ans de sa vie en prison. Nivedita Pinglay y passera un an et demi. Elle y a écrit des souvenirs : « Les femmes fabriquaient des vêtements pour les criminels. Puis un jour, nous avons refusé d'obéir car cela rendait service aux Britanniques. Ils nous battaient alors comme des bêtes. Il fallait du courage pour résister ! »

Toutes les anecdotes ne finissent pas bien. « Un enfant de 14 ans est monté sur les barrages en proclamant : « Vous pouvez me tuer ! » Et ils l'ont tué, froidement » raconte tristement Nava Kaal.

Finalement, grâce aux efforts tenaces du Mahatma Gandhi, l'Inde accède à son indépendance tout en subissant la partition qui devait donner naissance à un autre État pour les musulmans, le Pakistan. Une séparation lourde de conséquence et mal vécue par le couple : « Les Britanniques nous ont divisés alors que nous étions des frères ! » ♦

Eddy Spann

Repères historiques

► Le 3 mars 1707 (il y a 300 ans)

Aurengzeb, le dernier des Grands Moghols mourait. Il avait hissé l'Inde au sommet de sa puissance... Aurengzeb Alamgir était le troisième fils de l'empereur Chah Jahan, resté dans la postérité pour avoir fait construire le Taj Mahal en vue d'abriter la dépouille de son épouse.

► Le 23 juin 1757 (il y a 250 ans)

Les Anglais, sous le commandement de Robert Clive, assuraient leur domination sur les Indes grâce à leur victoire de Plassey sur le nabab du Bengale. De cette victoire date le début de la conquête des Indes par les Britanniques.

► Le 15 août 1947 (il y a 60 ans)

Les Indes britanniques laissaient la place à deux États - l'un à majorité hindoue, l'autre à majorité musulmane - indépendants et violemment hostiles l'un à l'autre, l'Inde et le Pakistan. Les nouvelles frontières n'ayant pu être formellement définies, une guerre éclatera entre les frères ennemis. Il s'en suivra des transferts massifs de populations, près de vingt millions de personnes. ♦

▼ Nava Kaal et Nivedita Pinglay qui tient le certificat du gouvernement indien reconnaissant son engagement dans la lutte pour l'indépendance (E. S.)



Indépendance

Une cérémonie pour des combats d'hier et d'aujourd'hui

Le 15 août 1947, l'Inde cessait d'appartenir à l'Angleterre. La date de l'indépendance est aussi celle de la fête nationale. Chaque année, plusieurs cérémonies sont organisées pour l'occasion, comme à l'école de St Xavier, à Mumbai, qui accueille des garçons de 7 à 15 ans.

Des élèves en uniforme marron attendent.

Dans la grande salle des fêtes, des rangées d'élèves en uniforme marron attendent le commencement de la cérémonie. Sur les bancs de devant, des parents et des anciens élèves. Un professeur annonce l'arrivée de la directrice de cette école de garçons. Tous se lèvent pendant qu'elle traverse la salle, vêtue d'un sari orange. Puis vient la levée du drapeau, accompagnée de l'hymne national pendant lequel l'assemblée reste silencieuse, au garde-à-vous. Un élève vient sur la scène réciter le serment patriotique que tous reprennent en chœur, comme tous les matins dans cette école. On ressent le climat de discipline entretenu dans l'établissement.

Quelques élèves ont préparé un spectacle avec leurs professeurs. Ils commencent par une danse traditionnelle qui met en scène quatre garçons, brandissant le drapeau indien à la fin de la chanson. Puis c'est un chœur d'élèves plus jeunes qui entonnent un morceau patriotique en Hindi. Deux manières d'exprimer la culture indienne.

Une mise en scène des attentats récents

Le moment du spectacle le plus surprenant est une mise en scène des attentats récents. Des enfants miment les voyageurs du train, imitant même les secousses. Des coups se font entendre dans les coulisses pour figurer les explosions. Les acteurs feignent la panique, les blessés, les morts. Mais il ne s'agit pas de choquer l'auditoire. La représentation a un but précis: relier les luttes d'aujourd'hui avec celles d'hier. La scène suivante fait en effet intervenir des personnages du passé, tels que Pandit Nehru (premier ministre à l'indépendance de l'Inde), M. Ambedkar (célèbre pour sa lutte en faveur des intouchables et rédacteur de la constitution indienne) et Mahatma Gandhi. Devant l'assemblée d'acteurs, dont un pleure sur un cadavre, ces personnages rappellent les événements du passé, en signalant qu'aujourd'hui, la nouvelle bataille est contre le terrorisme.

Il peut paraître étrange de présenter une telle mise en scène devant des jeunes élèves et leurs parents, mais cela montre la capacité de ce peuple à se relever après des événements difficiles. ♦

Emmanuelle Alfeef

Choisir son sang

Le règne colonial britannique, du début du XVIII^e au milieu du XX^e siècle, a abouti à un métissage racial important en Inde. Mais la « caste » issue de ce métissage, celle des « Anglo-indiens » nés de père anglais et de mère indienne, a souvent été reléguée au bas de l'échelle socio-économique.

Pendant une grande partie du XIX^e siècle, les enfants métis, issus de relations jugées honteuses, étaient rejetés aussi bien par les Anglais que par les Indiens. Les « Anglo-indiens » ne pouvaient donc que se marier entre eux, ce qui a conduit à l'apparition d'une nouvelle communauté.

On pourrait s'étonner que les colonisateurs de l'époque n'aient pas accepté les métis, avec lesquels ils partageaient des liens de sang, de religion et de culture. C'est que les Britanniques, qui ne craignaient pas la remise en cause de leur pouvoir par les Indiens (qu'ils considéraient comme une multitude impuissante, incompetente, superstitieuse et surtout corrompue, incapable d'une résistance organisée), craignaient en revanche les Anglo-indiens. Le moindre métissage risquait, selon les Anglais, de créer une nouvelle caste, celle des « super-indigènes » (« Supernatives » en anglais), capables de remettre en cause l'hégémonie britannique sur le continent de façon fondamentale.

En 1803, le gouverneur britannique George Valentia écrivait: « Le mal qui se répand le plus rapidement au Bengale, c'est l'augmentation du nombre des enfants 'demi-caste' ». Les colonisateurs étaient persuadés que, face à des Hindous considérés comme paresseux, les Anglo-indiens risquaient à terme de s'imposer comme la classe dirigeante de l'Inde, et de devenir incontrôlables par la Couronne, ce qui conduirait à la ruine de la colonie.

De ce fait les Anglo-indiens n'étaient pas autorisés à travailler dans l'administration, l'armée ou la marine britannique. Ils étaient également exclus des fonctions administratives réservées uniquement aux Indiens, tels que les « Munsiff » ou les « Sudder Ameens », qui collectaient les impôts.

Mais au début du XIX^e siècle, le métis John William Ricketts, membre du Comité Est indien, association qui regroupait les Anglo-indiens de haut rang, fait signer une pétition remise au Parlement britannique pour demander de meilleures conditions de vie pour sa communauté. En 1834, le Gouvernement est contraint d'ouvrir aux Anglo-Indiens les fonctions autrefois réservées aux Anglais. Plus tard, lorsque la communauté métis soutient les Anglais lors de la première guerre indienne d'indépendance en 1857, les Anglo-indiens obtiennent la suppression des dernières contraintes légales à leur encontre.

Avec l'émergence des chemins de fer en Inde dans les années 1850, qui favorise le développement de l'industrie, les Anglo-indiens trouvent des emplois qualifiés, notamment grâce à leur bonne maîtrise de l'anglais. Ce phénomène s'étend plus tard aux services postaux et à la télégraphie, ainsi qu'à

l'instruction publique.

Au XX^e siècle, pendant la lutte pour l'Indépendance, les Anglo-indiens se rangent du côté britannique, ce qui leur vaut la méfiance puis l'hostilité des nationalistes indiens, qui, après la déclaration de l'indépendance, investissent les fonctions publiques importantes.

Les métis, qui se sentent proches de l'Angleterre - alors que pour la plupart ils ne l'ont jamais vue - pensent pouvoir être acceptés par cette société, et émigrent alors massivement. Durant les années 1950 et 1960, beaucoup quittent l'Inde dans l'espoir de vivre un autre rêve en Angleterre, en Australie ou au Canada.

Certains ont toutefois choisi de rester fidèle à leur patrie et de s'adapter aux circonstances tant bien que mal. Ils tentent de continuer à vivre « à l'anglaise », même s'ils n'ont souvent qu'un revenu... indien ! Ils tiennent à préserver les symboles manifestes de leur appartenance communautaire, tels que les vêtements occidentaux, les domestiques, les loisirs, l'ameublement de la maison etc, et se privent pour ce faire d'articles d'usage courant ou d'économiser pour l'avenir.

Selon Arthur Fisk, un Anglo-Indien de Mumbai, cette communauté a appris à s'adapter et donc à se sentir chez elle en Inde. La preuve: il s'est marié à une Indienne.

Les Anglo-Indiens ont dû faire face à une crise existentielle quand certaines régions du pays se sont mobilisées pour combattre l'importance de la langue anglaise. Ce qui a fait craindre à certains métis que leurs enfants ne puissent plus apprendre l'anglais, leur langue identitaire, à l'école. Leur hantise était de subir le même sort que la communauté Firengi de la région du Kerala en Inde du sud, qui revendique son origine portugaise, mais qui a complètement fusionné avec la communauté chrétienne indienne, allant jusqu'à adopter le dialecte local.

Après des vagues massives d'émigration vers les pays anglo-saxon, il ne reste plus aujourd'hui en Inde que 100 000 Anglo-Indiens (soit 0,01 % de la population), la plupart dans les grandes villes.

Mais certains signes sont encourageants: de moins en moins de métis émigrent, ce qui montre que les Indiens de « pure souche » les acceptent davantage qu'autrefois. Aujourd'hui, beaucoup d'Anglo-indiens émigrés veulent retourner en Inde. ♦

Ujjval Nandgaonkar

(traduit de l'anglais par Shwetabh Sinha)



▲►▼ Gandhi est considéré comme le père fondateur de l'état indien.
Sa vie est retracée, en plein de cœur de Mumbai, au musée Gandhi. (A. M)

Gandhi

« Grande Âme »

Assassiné par un extrémiste hindou en 1948, Gandhi a été propulsé au Panthéon des grands de ce monde. Pas loin de soixante ans après, le principal acteur de l'indépendance de l'Inde a laissé une empreinte indélébile sur son peuple.

Il serait vain d'essayer de résumer en quelques lignes la vie du Mahatma (qui se traduit par "grande âme"). On peut seulement dire que sa démarche pacifique a permis de lutter contre les injustices de ce monde, à savoir les inégalités entre hommes et femmes et l'asservissement de son peuple face aux Britanniques. Il a donc contribué très fortement à l'indépendance indienne, gagnée en 1947. Son seul échec fut de ne pas empêcher la séparation entre l'Inde et le Pakistan. Cette lutte lui coûta d'ailleurs la vie. Mais finalement, le plus important est là : il est devenu éternel, en « transmettant un message de paix, de non-violence et de démocratie auprès de tous », explique Usha Thakkar, conservatrice du musée Mani Bhavan Sangrahalaya, consacré à Gandhi.

En 2005, l'Inde a fêté le 75^e anniversaire de la Marche du Sel, mouvement de résistance pacifique mené par Gandhi en 1930 contre la taxe sur le sel. Remis au goût du jour trois quarts de siècle plus tard, la nouvelle marche commémorative, bien dans l'esprit du sage, a prôné la paix dans le monde.

Le « musée Gandhi », au cœur de Mumbai, organise aujourd'hui des concours où les enfants doivent réciter divers écrits du grand homme, et notamment des poésies. Des étudiants viennent aussi y travailler sur leur thèse. Tout près du musée, se trouve le square où Gandhi tint son

célèbre discours le 8 août 1942, pour sommer les Britanniques de quitter l'Inde. Pourtant, aucune statue, aucun mémorial, pas même une pensée de la part des passants, visiblement indifférents face à cet endroit symbolique.

On pourrait donc douter que le personnage ait durablement marqué les esprits. « À l'école, on apprend des valeurs pacifistes que les jeunes ne retiennent pas ! », estime ainsi Nelam Mahajan, guide à la résidence où fut détenu le Mahatma à Pune. L'esprit de Gandhi disparaîtrait-il ?

« Personne ne remplacera notre Gandhi, mais nous espérons que quelqu'un de semblable verra le jour », estime Sandhya Menta, responsable du site web www.saltmarch.org.in, consacré à l'anniversaire de la Marche du Sel. L'esprit de Gandhi est toujours présent, observe-t-elle, et les Indiens aimeraient que le sage soit toujours parmi eux pour régler le conflit indo-pakistanaï.

La nostalgie pour le personnage laisse comme la trace d'un fantôme, celui d'un exemple, idolâtré, symbole d'une façon de vivre et d'une sérénité absolue. Appartenant au passé, il est éternel par son action. ♦

Alexandre Mathis
avec Revati Kulkarni



Histoire de Bombay

Une ville de commerçants et de migrants

Mumbai était un archipel de pêcheurs quand les colons portugais y ont jeté l'ancre. Cinq siècles plus tard, l'île est fière d'être la capitale économique de l'Inde. Bref retour sur une histoire façonné par le commerce maritime et les migrants.

Là où les taxis font la course, il y avait un mur d'enceinte. Là où des citadins se prélassent sur un banc, des négociants se disputaient le prix du coton. Au commencement, il y avait sept îles. Quand les Portugais arrivent en 1534, ils transforment le nom d'origine, *Mumba* -inspiré de la déesse locale Mumbadevi- en *Bom Bahia* qui signifie « Bonne baie ». Au milieu du XVII^e siècle, l'archipel devient britannique lorsque Charles II d'Angleterre épouse l'héritière portugaise Catherine de Bragança. A peine dix ans plus tard, la Compagnie des Indes britanniques loue la ville et y développe le commerce portuaire. En quinze ans, la population est multipliée par six. La ville est segmentée : trois portes, fermées la nuit, contrôlent l'accès à la « ville blanche » coloniale. La « ville noire » compte deux quartiers distincts : les hindous vivent à l'Ouest, les musulmans à l'Est. Au XIX^e siècle, les colons britanniques assèchent une partie des bras de mers qui séparent les îles. La première ligne de chemin de fer relie Mumbai à Thana* en 1953 pour le transport du coton.

De l'opium et du coton, pour commencer

Le port de Bombay concurrence Calcutta, la capitale de l'Empire britannique des Indes, dans le domaine du commerce. Mumbai prospère grâce à l'opium et sa localisation géographique en fait un mouillage idéal pour le trafic maritime avec l'Europe.

La Guerre Civile Américaine (1861-1865) accélère sa croissance. Bombay récupère le marché du commerce de coton, délaissé par une Amérique du Sud en guerre. Produit au Maharashtra, le matériau est acheminé par train et quitte l'Inde par le port de Mumbai. C'est la grande époque des « rois du coton » qui spéculent et capitalisent en abondance.



▲ La gare Victoria, gare principale et centrale de Mumbai (M. B)

Lorsqu'un télégramme annonce la fin de la guerre, ils crient à la ruine.

Un crash se produit dans les années 1860 mais la ville poursuit son développement grâce la fortune accumulée lors de la guerre américaine. Les toutes premières université, usine de textile et banque voient le jour à cette période. Après la crise économique, les affaires reprennent. Les travailleurs du coton s'organisent en syndicats puissants. Leurs lourdes grèves dans les années 1980 n'empêcheront pas la fermeture des usines de textiles. Le dynamisme économique demeure, dans des domaines d'activités toujours plus nombreux.

Une ville de migrants

Mumbai s'est construite par vagues d'immigrations successives. Le boom migratoire amorcé dans les années soixante-dix est maintenant ressenti comme une menace par les mumbaikars. Manque de logement, développement des bidonvilles, trains bondés... les pouvoirs publics n'arrivent pas à gérer le bouleversement démographique. La construction de bidonvilles après 2000 a été interdite et l'État a démolit des quartiers à coup de pelleuse. Mais de nouveaux arrivants continuent

d'affluer quotidiennement de tout le pays. Des migrants ont bâti Mumbai, d'autres migrants accusent aujourd'hui son manque d'infrastructures. Symbole de l'émergence économique de son pays, son succès la pousse à chercher des solutions alors que la fourmière déborde. ♦

Elodie Raitière

* actuellement quartier de Mumbai

▼ Quartier de Colaba Causeway (D. G)





▲ L'Asiatic society : en 1841, elle accepte les membres indiens (D. G)

Asiatic society

Mémoire survivante ?

L'Asiatic Society of Mumbai est une mine de documents historiques et un centre de recherche vieux de plus de deux siècles.

Dans les sous-sols de l'Asiatic Society, un vieil homme ouvre un livre épais, jauni et parfumé par le temps. Dhram Singh fait partie des membres passionnés de la société. Ce vieux livre en italien est sa dernière trouvaille. « Avec Victor [jeune employé de la bibliothèque], nous partons régulièrement à la recherche de nouveaux livres dans les placards ». Lors de ses chasses aux trésors, il découvre des richesses oubliées au fond des étagères et s'y plonge pour quelques semaines. « Certes je ne parle pas italien et je n'ai pas de dictionnaire, mais à force de feuilleter des livres étrangers et en observant les gravures, je finis par les comprendre » affirme le bibliophile.

Une table plus loin, Vidya Vencatesan, professeur de français au prestigieux Elphinston College de Mumbai initie une élève à un livre sur Mumbai datant de 1811. Dans un parfait français, elle s'adonne à la lecture de cette antiquité dont elle tourne les pages avec précaution. Son doigt en l'air oriente l'étudiante attentive vers les remparts transformés en boulevards et les différentes îles qui composaient la ville. Petit cours d'étymologie sur les pages jaunies. « Les étudiants d'Elphinston ne se rendent pas compte qu'en entrant ici ils mettent un pied dans l'Histoire. »

Une réserve de savoir

La bibliothèque abrite plus de 100 000 livres, dont 15 000 classifiés livres de valeur. Ainsi, on peut y lire le sanscrit, d'autres langues indiennes et européennes (grec, latin, italien, allemand et français, anglais...) La société s'enorgueillit de posséder un manuscrit original italien de la *Divine Comédie* de Dante offert par Mountstuart Elphinstone, gouverneur de Mumbai (1819-1827). Mussolini a tenté de le récupérer pour un million de livres mais le document est toujours là.

Un symbole de la fascination de l'Occident pour les Indes

« Cette association a été créée à l'époque où toute l'Europe voulait avoir la main-mise sur le savoir indien » explique Mme Vencatesan. Ce projet faisait partie d'une vaste entreprise britannique visant à créer un réseau d'institutions capable de générer, expliquer et disséminer le savoir indien et oriental. La première société, l'Asiatic Society of Bengal a été créée en 1784 à Calcutta, la capitale de l'époque, par un juge de la cour suprême, Sir William Jones. Ce dernier était conscient que l'Inde avait beaucoup à offrir sur le plan scientifique et artistique et qu'il ne parviendrait jamais à découvrir seul toute cette richesse : « C'est l'Orient qui détient les secrets de l'histoire ancienne et de la civilisation humaine » disait-il, « et tant que l'Orient demeurera inconnu, l'histoire de l'Homme ne pourra être écrite ». Suivant ce principe, le juriste britannique Sir James Mackintosh ouvrit une « Société littéraire » à Mumbai, qui deviendra vingt ans plus tard « Société Asiatique ». En 1841, la Société accepte les membres indiens, dont la plupart sont des intellectuels et des personnalités influentes.

Pour devenir membres, les 2649 inscrits ont dû passer devant un comité de cooptation et payer une cotisation annuelle ou à vie. Il est aussi possible « d'adopter un livre », c'est à dire contribuer financièrement à la conservation d'un ouvrage de son choix. Depuis 1995, la bibliothèque possède un laboratoire où les antiquités sont choyées et microfilmées, dont une copie est envoyée au musée Indira Gandhi de Delhi. Cependant selon Aroon Tikekar, un écrivain qui travaille actuellement sur l'histoire de cette institution, « nous allons de plus en plus vers une société de consommation, et des associations sérieuses comme l'Asiatic Society perdent de l'importance par manque de moyens ». Afin de soutenir l'institution, certains membres ont décidé de l'ouvrir au public. « Nous avons organisé trois sortes de visites guidées : pour les chercheurs, les touristes et les enfants, avec un contenu et une présentation différente » raconte la professeur de français. Une manière d'éveiller de nouvelles vocations pour assurer la succession Dhram Singh. ♦

Elodie Raitière

<http://asiaticsociety.org>

Sans oublier sur le
Web

www.typomag.net

- ▶ Héritage britannique (A.M.)
- ▶ Rapport Inde-Angleterre (K.A.)
- ▶ Le défilé du jour d'Indépendance (P. S.)

Un club restreint

On dit de l'Inde qu'elle est la « **plus grande démocratie du monde** », compte tenu de sa population, plus d'un milliard d'habitants. **Héritière des institutions britanniques et de la tradition hindoue**, le pays doit cependant gérer des problèmes liés à une immense diversité démographique.

La République d'Inde combine **des archaïsmes, comme le système des castes**, et les marques du progrès, comme en attestent ses performances économiques ou scientifiques. C'est également un pays tiraillé entre ses tendances centralisatrices et séparatistes, entre la tolérance et les tensions communautaires et d'extraordinaires inégalités de revenus.

Repères

* Dans la nuit du 2 décembre 1984, 35 tonnes de gaz toxiques s'échappent d'une usine de pesticides à Bhopal, dans l'État du Madhya Pradesh. La catastrophe fait 7 000 morts dans les trois jours qui suivent, et un nombre bien supérieur de blessés. Plus de 20 ans plus tard, plus de 100 000 personnes souffrent toujours de pathologies chroniques et débilitantes. Amnesty insiste sur la responsabilité des entreprises et dans ce cas particulier, du groupe pétrochimique Dow Chemical (qui a racheté la société Union Carbide Corporation, responsable de l'usine à l'époque de l'accident).

** Hindutva ou hindouïté, doctrine politique nationaliste prônant « une nation, un peuple, une culture » ♦

Le point de vue d'Amnesty International

L'Inde est une démocratie, même si...

Pour Aurine Crémieu, journaliste, membre d'Amnesty International et grande connaisseuse de l'Inde, la démocratie indienne, quoique solidement installée, peut mieux faire : Amnesty se bat contre la peine de mort, l'exclusion des basses castes ou les violences interreligieuses.

Considérez-vous l'Inde comme la plus grande démocratie du monde ?

Oui, je crois profondément que c'est une démocratie. On y constate l'alternance politique, le multipartisme, la liberté d'expression... On y rencontre une vraie élite intellectuelle, les gens votent et c'est le pays où on trouve le plus d'associations et d'ONG au monde. Néanmoins, aucune démocratie n'est parfaite, et il faut considérer le pays sur une longue durée. Ce n'est pas parce que les dix dernières années ont été marquées par des conflits que l'on doit retirer à l'Inde son statut de démocratie... Sur le long terme, le pays a su accueillir beaucoup de communautés. Bien sûr, tout cela a été ponctué par de grands affrontements comme l'assaut contre la mosquée d'Ayodhya par des extrémistes hindous en décembre 1992, ou les pogroms musulmans au Gujarat en octobre 2002. Malgré cela, l'Inde a quand même traversé des millénaires. Évidemment si on zoome, il y a des convulsions car c'est un pays avec beaucoup de revendications identitaires et qu'elles peuvent s'exprimer par l'intolérance et la violence.



► Aurine Crémieu
(Crédit photo Brice Toul)

Au Cachemire, nous luttons contre le massacre des populations. Nous souhaitons en particulier que le statut des forces spéciales – qui, protégées par une loi, ont tout pouvoir – soit revu.

Les actions d'Amnesty concernent également la défense des populations tribales ou de basses castes qui n'ont pas accès à la terre, la lutte contre les morts en détention, ou encore contre le déplacement arbitraire et sans dédommagement de populations dans l'état d'Orissa.

Actuellement, Amnesty s'est engagé, au côté d'autres organisations, pour les victimes de la catastrophe écologique de Bhopal en 1984*. Nous avons lancé une campagne internationale destinée, d'une part, à faire pression sur les autorités indiennes pour que le site de l'usine, ainsi que les nappes phréatiques polluées par les résidus chimiques restés sur place après l'explosion, soient enfin décontaminés, et d'autre part, à ce que les victimes

obtiennent réparation, avec un accès facilité aux soins médicaux.

Comment analysez-vous la montée du nationalisme hindou ?

Le nationalisme hindou et les débordements liés à l'hindutva** sont temporaires. Les Hindous se sentent soutenus par la stigmatisation des musulmans au niveau mondial. En particulier depuis les attentats du 11 juillet 2006 à Mumbai. C'est, il me semble, de la « géopolitique ponctuelle ». Je pense que la montée des Hindous est liée au conflit au Cachemire avec le Pakistan. Selon moi, si le conflit trouve une issue pacifique, les tensions retomberont. ♦

Propos recueillis par Eddy Spann

Quelles sont les violations des droits de l'homme qui préoccupent Amnesty International en Inde ?

Nous nous concentrons sur quatre ou cinq grands thèmes. Notre antenne à New Delhi lutte contre la peine de mort. Elle n'a jamais été abolie, et de plus les récents attentats ont levé le moratoire qui était en vigueur depuis sept ans.

Nous soutenons des activistes indiens et des associations locales dont l'objectif est de promouvoir la laïcité et la tolérance intercommunautaire.

Attentats

18 h 24, terreur sur Mumbai

209 morts et plus de 700 blessés, c'est le terrible bilan des attentats terroristes perpétrés le 11 juillet 2006 dans les trains locaux de Mumbai.

En une décennie, Mumbai a subi trois grands attentats, mais à chaque fois, la ville s'en est remise, telle le Phénix qui renaît de ses cendres.

Mais ces nouveaux attentats annoncent peut-être le début de la fin de la tolérance de part de Mumbaikars...

La ville toujours en mouvement s'est figée dans l'immobilité à 18h24 précises, le 18 juillet. Tous les Mumbaikars, dans les gares, les bureaux, les cinémas ou même chez eux domicile leurs, ont observé deux minutes de silence, une semaine exactement après les attentats. Deux minutes pour tous ceux qui ont perdu la vie en onze minutes !

L'heure sonne : 18h24 !

« Notre correspondant Jency Jacob vient de nous informer que des attentats à la bombe ont eu lieu dans le train de banlieue de l'ouest à Matunga », hurle Rajdeep Sardesai, journaliste connu de CNN-IBN, une chaîne d'information en langue anglaise. Matunga était la sixième gare dans la série de sept attentats à l'explosif quasi simultanés qui ont eu lieu à l'heure de pointe dans les gares des quartiers de Khar Road-Santacruz, Bandra, Jogeshwari, Mahim Junction, Mira Road-Bhayandar, Matunga Road-Mahim junction, et Borivali. Toutes les explosions ont eu lieu dans un intervalle de 11 minutes, entre 18h24 et 18h35. Les explosifs ont surtout été placés dans les wagons pour hommes, en première classe.

18h25

Binny Sabharwal, journaliste au Wall Street Journal, voyageait dans le train dont le wagon de première a été touché. « Le train s'approchait de ma gare, Khar Road, quand soudain j'ai entendu un bruit assourdissant. Le train a brusquement freiné. J'ai tout de suite eu peur mais je n'ai pas pensé à un attentat à la bombe », avoue la jeune femme. « J'ai sauté de mon wagon et j'ai vu un wagon exploser. C'était le chaos partout » ajoute-t-elle.

Les premiers secours sont venus des banlieusards qui attendaient leurs trains et des pauvres qui habitent le long des voies ferrées dans les gares. Ces derniers ont arraché les couvertures en plastique qui leur servent de toits pour emmener les blessés dans les hôpitaux.

Vingt-quatre heures après...

Dès le lendemain de ces événements, les chaînes d'information ont diffusé des reportages et des interviews dans lesquelles les gens dénonçaient les défaillances de la police des chemins de fer pendant les opérations de secours. Des badauds seraient intervenus pour porter secours avant la police elle-même. Ces accusations sont « une injustice », se défend Pranay Prabhakar, l'officier de relation publique des chemins de fer. « Imaginez, le premier blessé était déjà à l'hôpital à 18h42. Nous reconnaissons l'efficacité des Mumbaikars, mais vous devez aussi reconnaître que nous ne sommes pas des magiciens », explique-t-il.

La vie s'est normalisée. Les banlieusards ont recommencé à prendre le train pour aller au bureau. La Bourse n'a montré aucun signe de panique. Au contraire, elle a gagné quelques points. Les étudiants sont retournés dans les universités. « C'est notre façon de dire aux lâches terroristes qu'ils ne nous font pas peur » dit Mansi Seth, un élève-ingénieur, qui a pris le train pour aller à fac à Matunga.

Les attentats de 1993 (plus de 300 morts), l'explosion de Ghatkopar en 2002, les inondations de 2005 et maintenant ces attentats en juillet. À chaque catastrophe, les Mumbaikars étaient prêts à donner un coup de main à leurs semblables. Les gouvernements régional et central ont chacun applaudi l'esprit infailible des habitants.

Pourtant, il semble que les gens ne se satisfassent plus de ces félicitations. « Le gouvernement dissimule ses défauts en chantant des louanges aux habitants », s'énervent Sharukh Vazildar, élève-ingénieur. « Les autorités doivent prendre enfin sérieusement leurs responsabilités », ajoute-t-il.

Depuis, la police croit avoir identifié une partie des coupables : 11 Pakistanais, dont deux sont morts, quatre Indiens, dont un a été tué pendant les attentats.

Subirons-nous toujours ce type d'attentats ? N'aurons-nous jamais la paix ? Évidemment, personne ne peut répondre. Néanmoins, on espère que la prochaine fois on sera mieux préparé à faire face au terrorisme... ♦

Perna Mahadik

Presse

Libre, diversifiée... heureuse !

« Mon entreprise ne connaît pas la crise » semble être le refrain préféré de la presse écrite en Inde. Selon les dernières statistiques officielles, le pays comptait au 31 mars 2006 un total de 62 483 journaux, dont 2 074 nouveaux titres créés en 2005-2006. Pendant cette même période, seuls quatre titres ont cessé de paraître.

Le pays, où le 16 novembre est le jour national de la presse, possède une solide tradition en la matière. Certes, le meilleur y côtoie le pire mais la croissance est là. « L'Inde est le seul pays où les lecteurs augmentent » déclare, très satisfaite Carol Andrade, responsable des nombreux suppléments du *Times of India*.

On distingue les titres nationalistes, les régionalistes et les capitalistes. Le *Times of India* fait partie des derniers. Fondé en 1838 à Bombay, il est à ce jour le premier quotidien en langue anglaise du monde (exception faite de la « presse de caniveau » britannique), avec une diffusion de 2,18 millions d'exemplaires en moyenne. Les deux journaux en Hindi, *Dainik Bhaskar* et *Dainik Jagran*, complètent le podium.

Le *Times* appartient à Bennett Coleman, le plus important groupe de presse du pays. Il fut d'abord appelé *The Bombay Times and Journal of Commerce* avant de changer de nom en 1861. « Nous faisons très bien avec peu de moyens, il y a beaucoup d'écoles de journalisme qui sont très

performantes... » Le discours de Carol Andrade se veut très positif, tout comme celui de Manisha Dhingra, une jeune journaliste : « Le journal emploie environ 7 000 personnes. Avec ses éditions en anglais, en hindi et en marathi (langue de la région de Bombay), il est représentatif de l'Inde. »

Mais tout le monde n'apprécie pas autant le *Times of India*. Prerna, étudiante, fustige ainsi « un journal frivole dans ses choix éditoriaux. »

Une offre pléthorique

La concurrence ne manque pas. Autoproclamé « seul quotidien national indien », l'*Indian Express* est le grand rival du *Times of India*. Il est connu pour son « journalisme du courage ». Les lecteurs aiment ses enquêtes sur des scandales politico-financiers. À Calcuta, le *Times of India* lutte avec le *Telegraph*, à New Delhi, avec le *Hindustan Times*. Dans le sud du pays, *The Hindu*, né en 1878 à Chennai (Madras), est connu pour sa ligne de centre-gauche ainsi que pour ses analyses indépendantes et ses prises de positions équilibrées.

Il faut compter aussi avec les hebdomadaires. *India Today* est l'hebdo de langue anglaise le plus lu, avec 3,5 millions de lecteurs. Plutôt conservateur, il est apprécié pour « son sérieux ». Créé en octobre 1995, *Outlook* suit de près *India Today* avec des positions « plus libérales » et se distingue par ses critiques contre la droite religieuse hindoue.

« Nous avons une presse très libre ! »

Selon Carol Andrade, « la presse n'a pas peur et peut être très irrévérencieuse. Cette liberté est parfois même trop grande selon certains d'entre nous. » Les journalistes de *Tehelka* ne partagent probablement pas cet avis. Journal en ligne en 2000, *Tehelka* est devenu une référence en révélant les scandales liés au trucage des matchs de cricket. Après avoir dénoncé un des plus gros scandales de corruption politique dans le pays en mars 2001, le magazine d'investigation a été poursuivi devant les tribunaux et le site a failli fermer. Tarun Tejpal, son rédacteur en chef, a cependant réussi à remettre à flots *Tehelka* sous la forme d'un bimensuel puis d'un hebdomadaire papier le 7 février 2004. Il a encore fait parler de lui en publiant une tribune réclamant plus de journalisme d'investigation. Mais souvent jugé trop polémique, le titre ne rencontre pas son public.

La presse n'a pas eu que des heures glorieuses. Pendant l'état d'urgence imposé par Indira Gandhi, les médias n'ont pas fait de vagues. De cette période reste la politique de sanction et de récompense mise en place par le gouvernement au travers des annonces gouvernementales. Publiées régulièrement, elles constituent une aide directe. Dans l'édition du *Times of India* du 15 août, jour de la fête nationale, les différents ministères indiens rivalisaient ainsi de pages publicitaires pour souhaiter à tous une « heureuse indépendance ».

Les compromis de la concentration

Le journalisme indien est né du combat pour l'indépendance. Mahatma Gandhi, Jawaharlal Nehru et d'autres se conduisaient en journalistes ou en patrons de presse, publiant leurs propres journaux. Parfois très pamphlétaires, ils traitaient néanmoins l'actualité sans compromis, mettant la puissance coloniale sur la défensive. Mais la concentration a imposé à la presse indienne un système de valeurs aux antipodes de son rôle traditionnel.

▼ Une presse quotidienne très riche et très diversifiée (D. G)





▲ Indira vend des babioles sur Colaba Causeway. Elle ne manque jamais de lire son quotidien (D. G)

Le département « Réponse » du *Times of India* assure la coordination entre les services de rédaction et ceux de la publicité. « Nous avons des suppléments pour tout ce que vous voulez », affirme fièrement Carol Andrade. On assiste de plus en plus à un empiètement des impératifs commerciaux dans la rédaction. En fonction de ses finances, on peut à l'extrême chanter ses louanges dans des espaces à vendre, non différenciés pour les lecteurs du reste du contenu éditorial.

Malgré ses insuffisances, la presse indienne reflète l'immense diversité du pays. Il existe des journaux dans les 22 langues régionales reconnues par la constitution indienne ainsi que dans plus de 100 autres langues ou dialectes. L'Inde compte bon nombre de journalistes talentueux qui dénoncent les dérives de la presse, la corruption, les pots-de-vin ou les grands sujets de société, de la politique des castes aux foeticides des filles, en passant par l'intégrisme hindou et musulman... ♦

Eddy Spann

► *The Times of India* :

<http://timesofindia.indiatimes.com>

► *The Indian Express* : <http://indianexpress.com>

► *The Hindu* : <http://www.hinduonnet.com>

► *Tehelka* : <http://www.tehelka.com>

► *India Today* : <http://www.indiatoday.com>

► *Outlook* : <http://www.outlookindia.com>

► Registrar of newspapers (Registre des journaux, RIN) : <https://rni.nic.in/>

Tehelka

Une sensation d'indépendance

Créé en 2000, le journal *Tehelka* (*Sensation*) est reconnu pour sa liberté de ton. D'abord journal en ligne, puis magazine, la publication s'est fait un nom sur une série de révélations chocs sur le gouvernement indien. Armés de caméras cachées, deux journalistes avaient notamment dévoilé la corruption qui sclérosait le ministère de la défense. Des vidéos montrant de hauts responsables dissimuler des pots-de-vin avaient provoqué la démission du ministre de la Défense et du président du parti nationaliste hindou en 2001.

Tehelka est ainsi devenu un modèle de courage en Inde mais il en a payé le prix. Son rédacteur en chef Tarun Tejpal a été poursuivi en justice et le journal a connu de sérieux problèmes financiers. Le « journal du peuple » s'en est sorti avec la contribution financière de lecteurs fortunés.

Devenu un magazine, *Tehelka* continue de revendiquer son indépendance. Pour Aroon Tikekar, ancien directeur du journal *Loksatta*, le journal '*sensation*' fait plutôt du sensationnalisme « *Tehelka* est un nouveau-né qui cherche à choquer les gens en utilisant un langage rentre-dedans. Pour avoir dirigé un journal pendant onze ans je peux vous dire que ça va fonctionner pour un temps, mais ça ne durera pas. Je crois en l'évolution plus qu'en la révolution. » Pourtant le magazine change et recrute de nouvelles plumes. Rahul Bhatia, jeune écrivain, est correspondant à Mumbai depuis trois mois. « *Tehelka* fait de la place au journalisme d'investigation en Inde, mais aussi aux jeunes auteurs. Le journal a évolué depuis 2000, parfois j'ai l'impression qu'on ne se rappelle que des caméras cachées ». ♦

Elodie Raitière

Sans oublier sur le Web

www.tyomag.net

◆ Tensions

- En juillet 2006, attentats à Mumbai (E.S.)
- Chronologie des attentats en Inde (E.S.)

◆ Frontières

- Une indienne au Pakistan (E.R.)

Politique

Parti du Congrès Nationaliste

Les disciples de Gandhi

Le Parti du Congrès Nationaliste se définit comme progressiste, promouvant « la démocratie, la laïcité, l'équité, la justice sociale et le fédéralisme » et se veut héritier des pères de la nation comme Gandhi ou Jawaharlal Nehru. Au pouvoir dans l'État du Maharashtra, il tente de reconquérir la mairie de Mumbai.

En désaccord avec la candidature de Sonia Gandhi à la tête du pays, en raison de ses origines italiennes, Sharad Pawar, P.A. Sangma et Tariq Anwar, sont exclus en 1999 du parti du Congrès (Indian National Congress ou Congress Party), la plus ancienne formation politique de l'Inde toujours active.

En mai 1999, les trois hommes fondent une nouvelle formation, le Parti du Congrès Nationaliste (NCP - National Congress Party). « De toute façon, ils questionnaient depuis un certain temps le style dynastique et autoritaire du fonctionnement du parti », raconte Prakash Binsale, cadre du NCP.

Le parti du congrès est fondé en 1885

Le parti du Congrès, dont est issu le NCP, est fondé en 1885 avec pour objectif de trouver une place dans le gouvernement de l'Inde pour des Indiens ayant reçu l'éducation nécessaire, sans remettre en cause la présence anglaise sur le sol indien. Plus tard, ses exigences deviendront plus radicales et le parti jouera un rôle majeur dans le mouvement pour l'indépendance. Mais contrairement au souhait de Gandhi, le parti survivra à la lutte pour l'indépendance et dominera une grande part de la vie politique d'après 1947. Pourtant, terni par de nombreuses affaires de corruption, le parti voit se détacher de nombreux groupes qui créent toute une galaxie de petites formations comportant « Congress » dans leur nom. « Il n'y a pas de différences idéologiques entre le NCP et le parti du Congrès. Mais dans le fonctionnement, nous sommes plus attachés à la démocratie interne », explique Prakash Binsale.



▲ Prakash Binsale (E. S)

« Le Shiv Sena a dirigé la ville pendant les 10 dernières années sans rien faire de significatif »

En 1998-2004, alors que le BJP (parti hindou) est au pouvoir en Inde, le Congrès, allié au NCP, est la principale force d'opposition au gouvernement central, tout en détenant le pouvoir dans une grande partie des États de l'union. Finalement, en mai 2004, les alliés remportent les élections. L'alliance Congrès-NCP passe également à la tête de l'état du Maharashtra. « Notre priorité est

de répondre aux attentes de la population, de faire de Mumbai une cité internationale selon des standards modernes, avec de bonnes infrastructures », énonce Prakash Binsale. La situation du pays? « L'Inde va bien. Malgré différents problèmes, notre économie fonctionne. » Concernant l'actuelle politique du parti du Congrès, « il y a toujours de la place pour l'amélioration », commente en fin diplomate le responsable.

Parmi les principes fondateurs du NCP, se trouve la lutte contre le fondamentalisme. L'adversaire est tout trouvé et personne ne doute de la victoire aux prochaines élections municipales: « Si aujourd'hui Mumbai est dirigé par la coalition Shiv Sena-BJP, c'est uniquement la faute à un non-regroupement de nos forces à l'époque », expliquent différents responsables. Le

NCP souhaite « maintenir l'unité et l'intégrité de l'Inde en renforçant le fédéralisme et la décentralisation des pouvoirs au niveau des villages. » À l'heure des tendances séparatistes, des tensions communautaires et des attentats, le NCP aura besoin de toutes les « grandes âmes » disponibles car la tâche s'annonce des plus difficiles. ♦

Eddy Spann



▲ Affiche politique du BJP (Bhartiya Janata Party) à Mumbai (H. J)

Repères

Institutions et partis

L'Inde est une République fédérale, composée de 28 États et 7 territoires. Elle a obtenu son indépendance du Royaume-Uni en 1947 et fête tous les 26 janvier la proclamation de la République (1950). Le pays est présidé par un chef de l'État élu pour cinq ans par le parlement, secondé par un vice-président qui est, de droit, président de la Rajya Sabha, la chambre haute du Parlement. Il est élu par un collège composé de membres des deux assemblées. Mais c'est le Premier ministre qui exerce véritablement le pouvoir. Il est choisi au sein du parti arrivé en tête aux élections législatives.

Les deux principaux partis sont le Bharatiya Janata Party (BJP, le Parti du peuple indien, nationaliste hindouiste) et le parti du Congrès national indien (ou parti du Congrès). Afin de former une majorité, des coalitions sont souvent nécessaires avec d'autres partis représentés au Parlement. Parmi les principaux, on compte deux grands partis communistes (dont l'un se présentant comme marxiste), de nombreux partis régionaux ou régionalistes, ainsi que des mouvements extrémistes hindouistes anti-musulmans, comme le Shiv Sena, le Conseil mondial hindou (VHP), le Corps national des volontaires (RSS).

À noter: Abdul Kalam, président de l'Inde élu le 26 juillet 2002, est musulman tandis que Manmohan Singh désigné premier ministre le 22 mai 2004 est sikh.



Shiv Sena L'armée de Shiva

Le parti hindou Shiv Sena, qui tire son nom d'un héros national du XVII^e siècle, veut lutter contre les influences extérieures, occidentales ou musulmanes, qui viseraient à affaiblir la nation indienne. Un temps au pouvoir dans l'État du Maharashtra, il est actuellement aux affaires à la mairie de Mumbai.

Shiv Sena, ou « armée de Shiva », fait référence à Chhatrapati Shivaji, un héros national qui après avoir arraché des terres à l'empire mongol, a fondé l'État marathe en 1674.

Allié au parti hindouiste national BJP (Bharatiya Janata Party), le Shiv Sena a mis à profit son bref passage au gouvernement du Maharashtra pour rebaptiser l'aéroport de Mumbai en « Chhatrapati Shivaji International Airport » ! Devenu le principal parti d'opposition, il bénéficie encore du soutien des petits quartiers et de nombre de syndicats.

Aider les travailleurs

« Au début, il ne s'agissait pas de fonder un parti mais d'aider les travailleurs », explique Anil Desai, secrétaire de la formation. « Puis, quand Mumbai a acquis le statut de capitale économique, la ville a attiré beaucoup d'immigrants. Le travail n'allait pas aux gens de Mumbai. »

C'est alors qu'un dessinateur de bandes dessinées, Bal Thackeray, se fait remarquer par sa rhétorique anti-migrant, et fonde en 1966 le Shiv Sena. La lutte contre l'immigration venue du Nord vers Mumbai constitue encore aujourd'hui un de ses leitmotivs. « Si les immigrants arrivent en masse à Mumbai, c'est parce que les politiques ne font pas bien leur travail dans les autres États », justifie Anil Desai. D'après lui « Bal Thackeray est devenu très populaire. Il est adoré comme un dieu par les Marathi ».

Mais l'engouement n'est pas unanime. Le Shiv Sena traîne beaucoup de casseroles : assassinats,

émeutes ou fonctionnement en mafia lui sont reprochés... Suketu Mehta, auteur de « Bombay, Maximum City », écrit ainsi : « Bal Thackeray est directement responsable d'avoir ruiné la ville dans laquelle j'ai grandi. »

Le Shiv Sena s'oriente rapidement vers un nationalisme dur et prône la doctrine de l'Hindoutva, qui définit le sous-continent indien comme l'Hindustan, la terre des Hindous. D'après Anil Desai, « on ne peut cohabiter avec les musulmans que s'ils vibrent pour l'Inde. » Le secrétaire illustre son propos avec le cricket : « Dans les matchs qui opposent l'Inde au Pakistan, les gens qui se considèrent comme des citoyens de l'Inde ne devraient pas se réjouir de sa défaite ! »



▲ Anil Desai (M. C)

« Le Congrès n'a pas les mêmes priorités. Il n'a jamais aidé les vrais gens. »

Le solide gaillard qui boit son thé dans l'antichambre du bureau se méfie de tous « ceux qui magouillent avec le Pakistan ». Chef de quartier, il a rejoint le parti par conviction religieuse. Il se considère comme un soldat et souhaite une Inde exclusivement hindoue.

Officieusement, les attentats de Bombay de l'été 2006 auraient été préparés au Pakistan. « Le plus grave, c'est que les autorités du Maharashtra avaient des informations dans ce sens et qu'ils n'ont rien fait ! » Bénéficiant d'un réseau organisé et discipliné, le Shiv Sena a immédiatement envoyé ses volontaires dans les rues pour porter secours aux blessés. En politique, comme au cricket, il faut marquer des points. ♦

Eddy Spann

Polémique

Bombay ou Mumbai

De plus en plus occidentalisée, envahie par les centres d'appel et les grandes entreprises informatiques étrangères, l'Inde est en même temps à la recherche de ses racines d'avant la colonisation. En témoigne une nouvelle tendance, alimentée par la politique locale, le régionalisme ou simplement une nouvelle mode, de rebaptiser les villes avec leurs noms traditionnels.

Mumbai le nom du village de jadis

La vague a d'abord déferlé sur le port de Mumbai, la capitale de l'État du Maharashtra. Le parti extrémiste Shiv Sena, parvenu au pouvoir au niveau régional en 1995 pour la première fois, a tenté de rendre au petit peuple local des Marathies, cette ville cosmopolite jusqu'alors dirigée par des riches (Parsis, Marwaris et Gujaratis). Il a ainsi rebaptisé la mégalopole Bombay en « Mumbai », le nom du village de jadis, dérivé de celui du temple de Mumbadevi, des pêcheurs kolis.

« Pourquoi changer ce beau nom de Bombay ? C'est une bêtise » estime ainsi Sima, une jeune femme cultivée native de la ville. Pour Manal, un adolescent, la cité ne peut s'appeler en revanche que Mumbai. Ratan, un Parsi, préfère le nom de Bombay, digne selon lui d'une ville cosmopolite et dynamique, alors que « Mumbai » rappelle à ses yeux la basse caste locale, celle des pêcheurs kolis. Des marathies, comme Vandana, diplômée, et Viswas, illettré, préfèrent « Mumbai » et sont fiers de leurs racines.

Harjeet Jhans

Le Cachemire : un conflit indo-pakistanaïse soixantenaire

Deux guerres ouvertes entre l'Inde et le Pakistan, plus de 37 000 morts depuis 1989 et 30 000 personnes déplacées dans leur propre pays.

Lourd bilan pour la région du Cachemire, alors que les rapports diplomatiques indo-pakistanaïse chancellent entre rapprochement et méfiance.

Depuis l'indépendance de l'Inde et du Pakistan en 1947, le statut ambigu du Cachemire est source de conflit. La Partition a divisé l'ancien territoire britannique en deux pays sur des critères religieux. Le Pakistan (occidental et oriental) est devenu une république islamique en 1956, l'Inde, un état laïque à majorité hindoue.

Après la première guerre indo-pakistanaïse (1947-1949) la région a été partagée entre les deux pays par la « Ligne de Contrôle » (LC), sans établir une frontière officielle. Le tracé de cette ligne de 767 km au beau milieu des paysages paradisiaques du Cachemire n'a pas mis fin aux tensions. En séparant des familles et en exacerbant les différences au sein d'une région autrefois unie, le trait a généré de nouvelles effusions de sang.

Depuis que les deux camps ont acquis l'arme nucléaire dans les années 1990, un nouveau conflit ouvert entre les deux pays pourrait être dévastateur. En 1999, quand des rebelles soutenus par le Pakistan se sont infiltrés dans la région de Kargil (Cachemire indien), l'armée indienne a répliqué : dix semaines de conflit et plus de mille morts. La communauté internationale exerce une pression diplomatique constante sur les adversaires pour démilitariser la frontière et un cessez-le-feu a été négocié le long de la LC en novembre 2003.

Depuis 2004, l'Inde et le Pakistan ont repris leur « dialogue global » en vue d'un accord de paix. Les deux pays ont échangé plus de 500 prisonniers civils à la frontière en signe de bonne volonté en septembre 2005. Mais pour l'Inde, le Cachemire est un problème de politique intérieure alors que pour le Pakistan, il est international. La majorité de la population cachemirienne étant musulmane, le gouvernement souhaiterait un référendum pour décider du sort du Cachemire indien. L'Inde pour sa part n'a aucun intérêt à accepter un vote populaire qui l'amputerait d'une partie de son territoire. Des actions terroristes contribuent à miner les relations de voisinage. Suite à la série d'attentats qui ont fait environ 200 morts à Bombay le 11 janvier 2006, le Premier ministre indien Manmohan Singh avait accusé les services de renseignement pakistanaïse.

Le dialogue s'intensifie, mais une solution durable pour le règlement du conflit reste à trouver. ♦

Elodie Raitière

Cachemire pomme de discorde indo-pakistanaïse

Mumbai - Srinagar, une jeunesse partagée

Sehar Rafiq, 20 ans, est une Cachemirienne de naissance et de cœur. Cette étudiante multiplie les allers-retours entre Mumbai et Srinagar où elle a pourtant vécu des événements difficiles.

Couverte d'un voile musulman coloré et coordonné avec sa tenue, Sehar est décontractée quand elle parle de ses confrontations avec le terrorisme.

Quelle a été ton expérience personnelle du terrorisme ?

En 1991 je n'avais que cinq ans. Toute la famille dînait à la maison quand on a entendu du bruit. Des hommes armés de vingt à trente ans sont entrés chez nous. Ils ne ressemblaient pas aux terroristes à la longue barbe qu'on voit à la télé, ils avaient l'air tout à fait normal. Ils ont kidnappé mon oncle et mon grand-père pour s'assurer qu'on leur fournisse un abri, de la nourriture et qu'on leur obéisse. Ils sont partis au bout de deux à trois jours en libérant les otages, ils ne nous ont fait aucun mal. Ils parlaient cachemirien mais on ne sait pas qui ils étaient, ni à quelle organisation ils appartenaient. Nous n'en avons pas trop parlé par la suite, et n'avons pas contacté les militaires car ils nous auraient accusés d'aider des terroristes.

La même année, mon frère est né prématurément. Suites aux premières contractions, nous sommes allés à l'hôpital -en ruine- mais il n'y avait aucun docteur et personne ne voulait se déplacer. Nous sommes allés chercher un docteur en voiture. Sur le chemin du retour, nous avons traversé un échange de coups de feu entre des séparatistes et des soldats. C'était très impressionnant, ça tirait des deux côtés de la voiture. Une fois à l'hôpital, ma mère a du accoucher devant les rebelles qui occupaient les lieux. En plus il y avait des coupures d'électricité sans arrêt et on entendait des coups de feu dans les autres salles ! J'étais là, j'avais cinq ans.

L'année suivante, j'ai pris l'avion de Delhi à Srinagar avec ma mère et mon petit frère. L'appareil

a été détourné par un pirate de l'air. Il est entré dans l'avion en se faisant passer pour un grand blessé : il se déplaçait en chaise roulante, avec un bras et une jambe dans le plâtre. La sécurité n'était pas aussi forte qu'aujourd'hui. Après le décollage, il s'est levé, à la grande surprise des passagers. Il a brandi son pistolet en demandant que l'avion atterrisse à Karachi et qu'on libère un séparatiste emprisonné. Par manque de carburant, nous avons dû atterrir en urgence à Amritsar. Nous sommes restés captifs pendant 26 heures. Il faisait très chaud et nous avons manqué d'oxygène. Mon petit frère a vomi et s'est évanoui car il était déshydraté. Le pirate de l'air était vraiment stupide et nous étions nombreux dans l'avion. On aurait sûrement pu le neutraliser facilement mais on avait peur. Pendant tout ce temps, il s'est tenu assis à côté de la seule porte ouverte et fumait. Un commando nous a libérés. Le pirate de l'air n'a pas obtenu ce qu'il voulait.

Comment parviens-tu à parler de tout cela avec le sourire ?

Nous avons appris à vivre avec. Chaque famille cachemirienne pourrait vous raconter une multitude d'histoires comme moi.

Moi, j'ai connu le terrorisme toute petite, mais maintenant je comprends mieux la situation et ça me met vraiment en colère contre le gouvernement. A chaque fois qu'il se passe quelque chose évidemment je suis triste, je pleure puis, je suis fatiguée, et la vie reprend, je ne peux rien faire de toute façon ! Mais si vous demandez à ma tante de vous raconter son histoire, elle finira en pleurs.

Comment est la vie à Srinagar actuellement ?

C'est beaucoup plus calme mais il y a encore des risques. Par exemple, la dernière fois que je suis allée à Srinagar, je conduisais le soir pour rentrer chez moi avec mes cousins après une soirée chez des amis quand trois voitures nous ont encerclés.





▲ Paysage du Jammu et Cachemire, côté indien (E. R)

C'était des militaires qui cherchaient un suspect en fuite. Il ne s'est rien passé de grave. Il faut éviter de sortir en voiture après 20h30, c'est tout.

Sinon l'immobilier a connu un boom pendant le terrorisme grâce à l'argent sale. Maintenant on peut voir à Srinagar des maisons immenses de chefs qui se sont enrichis puis reconvertis à une vie « normale ». Ils vivent dans le luxe avec leur famille.

Pourquoi restes-tu si attachée à ta région ?

Je suis née là bas. Je suis originaire d'une famille musulmane indienne. Et j'adore la population cachemirienne, elle est plus « développée » que celle de Bombay. Il y a plus d'éducation, de conscience de la mode, de voitures de grandes marques... En fait, je suis obsédée par le Cachemire et je refuse de partir ailleurs en vacances. Je veux y vivre plus tard et me marier avec un Cachemiri. Mon mariage sera arrangé dans ce sens de toute façon.

Quels sont actuellement les problèmes du Cachemire indien selon toi ?

Personne ne nous aide, ni le Pakistan, ni l'Inde. L'Inde nous fournit uniquement la force armée, mais ne nous aide pas économiquement. Si nous avons un bon système éducatif, c'est uniquement grâce au pouvoir local.

Le gouvernement indien a interdit la production des châles *chaatu**. Par cet acte, il a littéralement ruiné le Cachemire. C'était un revenu très important pour nous, chaque châle se vendait minimum 1700 euros! Beaucoup de gens ont été ruinés, surtout les vieilles femmes seules qui vivaient de cela. Il n'y a eu aucune compensation financière. Mon père en vendait. Il s'est concentré sur la vente d'autres produits artisanaux, mais c'est trois ans de prison si vous êtes pris en train d'en vendre! Il y a aussi un gros trafic de drogue. Nous sommes très loin de la paix.

Que ferais-tu si tu étais Premier ministre indien ?

J'améliorerais la situation économique. On ne peut pas relancer le commerce des *shahtoosh* car c'est devenu un interdit international pour la protection de l'espèce animale qui fournit la matière première, mais je créerais de l'emploi pour les jeunes qui sont l'avenir du Cachemire. ♦

Propos recueillis par Elodie Raitière

* « plaisir des rois » en perse, ces châles cachemiris étaient fabriqués à partir de la fourrure du *chiru*, sorte d'antilope qui vit à plus de 5000 mètres d'altitude dans les montagnes mongoles ou tibétaines.

« S'il y a un paradis sur la terre, c'est ici !... »

Sans le Cachemire, l'Inde serait comme un roi sans sa couronne. Cette région occupe une place irremplaçable dans le cœur des Indiens.

Situé à l'extrême nord de l'Inde, enclavé entre les états du Penjab et de l'Himachal Pradesh au sud et la chaîne de l'Himalaya au nord, le Cachemire est connu pour susciter les convoitises indo-pakistantaises.

On sait moins qu'il s'agit aussi d'une des plus belles régions du pays, un formidable centre touristique avant l'explosion des tensions. La capitale, Srinagar, s'étend au bord de la rivière Jhelum et du lac Dal, dont les eaux se couvrent au printemps de fleurs de lotus roses. Quant à Gulmarg, une des villes principales avec Leh et Kargil, son nom signifie « prairie des fleurs ».

Le Cachemire est connu pour la délicatesse de ses étoffes

Le Cachemire est connu pour la délicatesse de ses étoffes traditionnelles. Pour confectionner un châle *pashmeena*, il faut tondre trois moutons au lieu d'un seul pour une écharpe classique. Dans la haute société, on préfère le *chaatu*, un tissu si fin qu'il peut passer par le trou d'une bague. Le *kaanijama* est un coton spécial dont la fabrication, héritée des Moghols, prend plus de deux ans.

Côté cuisine, le raffinement est aussi au rendez-vous, sous l'influence des gastronomies iranienne et afghane. Le *waazwaan*, que l'on déguste à quatre

ou cinq, se compose de pas moins de sept plats. Les plats à base de viande sont particulièrement renommés, tandis que les produits naturels comme les fruits et les herbes aromatiques sont de très bonne qualité. Le *kahwa*, une infusion au parfum typique est à la fois bonne pour la santé et un symbole de raffinement.

Les Cachemiris sont réputés en Inde pour leur sens de l'hospitalité, leur gentillesse et leur optimisme indéfectible malgré les troubles politiques, émeutes intercommunautaires, couvre-feux pesants et menaces terroristes, qui peuvent bouleverser leur existence à tout moment. Ils sont aussi connus pour la beauté de leur visage, leur sourire éclatant, leurs yeux brillants habités d'un regard impénétrable.

Les belles rivières et les grands lacs calmes donnent une impression de sérénité exceptionnelle. Les montagnes enneigées font du Cachemire un décor unique en Inde, aux images largement exploitées par le cinéma de Bollywood. Difficile de faire plus romantique que la neige qui tombe sur les cèdres. En automne, tout est ambré comme aux premiers rayons du soleil. Au printemps, la nature se couvre d'un vert luxuriant. C'est la saison préférée des touristes, qui contemplent le paysage, assis dans un *shikara*, cette barque typiquement cachemirienne, en respirant l'air frais, et se laissent gagner par un sentiment de plénitude... C'est cela le Cachemire. ♦

Bharati Mishra 

L'Inde va vite, l'Inde investit. Il y a vingt ans, l'Inde évoquait Mère Teresa, la pauvreté, les accidents de bus ou les charmeurs de serpents. Aujourd'hui, on parle de logiciels, d'ingénieurs et de concurrence. Tout cela n'est pas dû au FMI ou à la banque mondiale, mais au dynamisme des entrepreneurs indiens et à leurs sociétés, Infosys, Tata... Dans le même temps, l'Inde connaît des tensions parce que les campagnes ne bénéficient pas de cette croissance.

C'est donc une Inde à deux, voire plusieurs, vitesses, avec une richesse incroyable et beaucoup de pauvres, qui doit relever le défi de la mondialisation.

Sans oublier sur le Web

www.tyomag.net

◆ Economie

▶ Mission économique (A. M)

▶ Téléphone portable (A. M)

▶ Revue de presse Mittal Arcelor:

L'Inde soutient son fils anglais (P. M)

▶ Hôpitaux indiens (A. M)

Crise du coton

Des vies qui ne tiennent qu'à un fil

« Jagdish Pundlik Dawale, le 22 octobre 2006 à Talegoan », ligne 1003 d'une funèbre liste. L'organisation Vidarbha Jan Andolan Samiti (VJAS) répertorie sur internet tous les suicides des producteurs de coton. Depuis juin 2005, plus d'un millier d'entre eux ont mis fin à leurs jours à Vidharbha, région orientale de l'état du Maharashtra.

Une mauvaise récolte, ou une chute des cours, empêche de rembourser l'emprunt contracté en début de saison et pousse à en contracter un deuxième auprès d'un usurier pratiquant des taux d'intérêt pouvant aller jusqu'à 20 %. Pris dans une spirale d'emprunts qu'ils ne peuvent rembourser, les cotonniers se donnent la mort, le plus souvent en ingurgitant des pesticides.

Anand Mohod, employé de la coopérative des producteurs de coton du Maharashtra (Maharashtra State Co-operative Cotton Growers) tente de minimiser la responsabilité des autorités: « Les producteurs de coton empruntent l'argent non seulement pour cultiver le coton mais aussi pour des raisons personnelles comme les mariages... Acculés, ils prétendent que le gouvernement est responsable de leur misère. » D'après Jaideep Hardikar, journaliste basé à Nagpur et qui couvre ce thème pour le India Together, « c'est oublier que l'agriculture, qui emploie les deux tiers de la population active, ne bénéficie que de 12 % des prêts bancaires du pays. »

Crise agraire

Au-delà du secteur cotonnier, c'est toute l'agriculture en Inde qui n'est plus rentable. La crise agraire s'explique par des coûts de production de plus en plus élevés, alors que les paysans sont toujours à la merci d'une mauvaise mousson, d'une invasion d'insectes ou d'une chute des cours sur le

marché international. « Au Maharashtra, cultiver un hectare de coton coûte ainsi 11 000 roupies en moyenne (soit 200 euros), contre 5 000 roupies il y a dix ans. Même dans le meilleur scénario, le prix de revient est 20 % plus élevé que le prix de vente », observe Kishore Tiwari, de l'ONG Vidarbha Jana Andolan Samiti.

Pour ne rien arranger, l'État du Maharashtra a annulé son programme régional par lequel il s'engageait à acheter l'intégralité de la production cotonnière à prix fixe. Le plan « Cotton Monopoly Scheme » apportait la garantie d'un prix fixe aux fermiers et d'un prix raisonnable aux consommateurs mais l'État du Maharashtra, revenu sur ses engagements, fixe dorénavant les prix en fonction du marché. Or le coton américain subventionné qui arrive en Inde est beaucoup moins cher que celui produit localement. Déjà fortement fragilisés, les paysans qui attendaient en 2006 une revalorisation du prix d'achat au quintal à 2 700 roupies ont du se contenter de 1 900 roupies par quintal.

Avec des bouts de ficelle...

Suite à la pression des médias, le gouvernement a commandité plusieurs études pour enquêter sur les causes de la crise. Dans le rapport « Suicides of Farmers in Maharashtra » remis en janvier 2006 au gouvernement, Srijit Mishra de l'Indira Gandhi Institute of Development Research (IGIDR), détaille la longue liste des problèmes: « La productivité est basse car la terre a été saturée d'engrais,



▲ Pour montrer leur dépouillement, plus de 5 000 paysans défilent sans kurta (habit traditionnel), le 17 novembre 2006 à Artha Anagna. (Photo : VJAS)

l'irrigation est insuffisante, le prix pour les engrais double... » Mais Kishore Tiwari tranche: « Tous les rapports sont bons uniquement à jeter à la poubelle. Le gouvernement ne traite pas la crise agraire sérieusement. Il n'agit qu'en fonction de l'organisation mondiale du commerce. »

Une crise rurale

Comme si le malheur n'était pas suffisant, un autre rapport établit qu' « en moyenne, un hôpital capable de traiter un cas d'empoisonnement se situe à plus de 20 kilomètres de distance. » La crise agraire s'est transformée en crise rurale (système de santé, éducation, chômage). Selon le chercheur Srijit Mishra, même les conséquences ne sont pas traitées de manière appropriée: « Les membres de la familles survivants, pour être éligibles à la compensation du gouvernement doivent remplir un très grand nombre de conditions... souvent sans succès. »

Une foule de rapports

Au moins 16 comités avec à leur tête des professeurs, des bureaucrates sont venus dans la région de Vidarbha et ont produit une foule de rapports. « Mais rien n'est encore sorti de tout cela », regrette le journaliste Jaideep Hardikar. Le rapport de la commission nationale pour les paysans (National Commission for Farmers) donne pourtant des pistes: « L'agriculture indienne aurait besoin d'une réforme en profondeur qui permettrait d'améliorer l'accès au crédit, de renforcer les

systèmes d'irrigation, d'épauler les agriculteurs dans le choix et la gestion de leurs cultures et les inciterait à diversifier leurs sources de revenus. »

... et des gourous!

Confronté à cet inquiétant phénomène de masse, le gouvernement a lancé un plan d'aide de 170 milliards de roupies (environ 3 milliards d'euros) pour l'annulation des intérêts ou le rééchelonnement des dettes contractées. « C'est insuffisant puisque les cotonniers ne pourront pas contracter de nouvel emprunt pour engager la nouvelle saison », dénonce Kishore Tiwari. Et de poursuivre: « La seule solution pour stopper ces suicides c'est d'effacer les dettes et de remonter le prix de vente à 2700 roupies. Au lieu de ça, le gouvernement a dépensé de l'argent pour faire venir des gourous qui ne comprennent rien à la crise agraire! ».

En effet, faute de mieux, les autorités ont mandaté des représentants de la fondation Art of living (art de vie) pour apprendre aux paysans des techniques de respiration et de méditation selon les enseignements du gourou Sri Sri Ravi Shankar. La réponse des paysans ne s'est pas fait attendre: « Nous avons faim. Donnez nous de la nourriture et pas des sermons! » Pendant ce temps, sur internet, la macabre liste continue d'égrener des noms. ♦

Repères

► L'Inde est le **troisième producteur de coton mondial**. L'état du Maharashtra arrive en deuxième position dans la production de coton en Inde. Plus de trois millions de paysans travaillent dans la production, en particulier dans les régions de Marathwada et Vidharbha.

► Si l'économie indienne est **en pleine croissance** (entre 8 % et 8,5 % attendus en 2007), **le secteur agricole traverse, lui, une crise** qui sévit particulièrement dans la production du coton, cultivé en Inde depuis plus de 3 000 ans. ♦

Blog de l'organisation Vidarbha Jan Andolan Samiti (VJAS): <http://andolan.blogspot.com>

Etude de l'Indira Gandhi Institute of Development Research (IGIDR) (anglais): <http://www.igidr.ac.in/suicide/suicide.htm>



L'agriculture à la croisée des chemins

Terre nourricière, terre de labeur

Même si l'agriculture indienne se targue d'être une des premières au monde, le secteur a encore beaucoup à faire pour atteindre le niveau de productivité des pays occidentaux.

Impossible de ne pas être emporté par le parfum végétal, doux ou parfois piquant qui s'échappe des épicerie indiennes. Bien rangés sur les étalages, ou pêle-mêle, vous y trouverez tous les légumes et les épices nécessaires à la préparation de votre curry préféré ! Des tomates rouges et juteuses aux menthes vertes rafraîchissantes, venues tout droit des fermes lointaines, un épicier indien a de quoi faire rêver les gourmands !

L'Inde est depuis longtemps un pays agricole par excellence : avant la chute du règne colonial britannique, le secteur agricole employait environ 75 % de la population, et contribuait à la moitié du PIB du pays. Après le départ des Anglais, le nouveau gouvernement indien a mis l'accent sur le développement industriel et la construction d'infrastructures modernes, laissant l'agriculture au second plan, si bien que le secteur ne contribue plus aujourd'hui qu'à 22 % de la richesse nationale. Mais il est loin d'être dérisoire : selon le rapport 2006 de la Banque centrale, 64 % de la population totale indienne vit des activités associées à l'agriculture, de façon directe ou indirecte.

Un panier agricole varié

La production agricole du pays est aussi multiple que ses régions : blé dans les terres fertiles du Nord irriguées par le Gange, riz et coton dans l'Est et l'Ouest qui profitent de longues moussons régulières, café et noix de coco dans le Sud. Dans l'extrême Est, la culture principale est le thé, largement exporté.

La « Révolution Verte » des années 1960 a fait doubler la production de blé, qui représente aujourd'hui plus de 35 % de la production agricole.

L'agriculture ne connaît pas la forte croissance dont jouissent d'autres secteurs de l'économie indienne. Pendant plus de deux siècles, les colonisateurs britanniques ont appauvri les exploitations, qu'ils avaient orientées vers des

produits très demandés en Angleterre, produits qu'ils revendaient ensuite à un prix très élevé.

Aujourd'hui, les exploitants indiens sont confrontés à de nombreux problèmes : ils souffrent notamment du manque de crédits qui les empêchent de se moderniser et d'améliorer leur productivité. Certains sont obligés d'emprunter à de riches commerçants, à des taux d'intérêt exorbitants. Au cas où ils ne parviennent pas à rembourser leurs dettes, ils doivent céder leurs terres, ce qui met en péril leur avenir.

Ils peinent également à transporter leurs récoltes, dans des régions souvent pauvres en voies de communication. Dans les villages d'Uttar Pradesh, au nord du pays, le transport se fait par buffles, alors qu'au Rajasthan, on utilise des chameaux.

Les fermiers doivent souvent se débrouiller avec un minimum de moyens : la plupart ne disposent que de deux hectares de terre, ce qui rend impossible la modernisation de l'agriculture. Une des caractéristiques du secteur est également que, dans les régions rurales, une grande majorité de

diplômés, qui ne trouvent pas d'emploi dans leur domaine, sont obligés de dépendre de l'agriculture.

De nos jours, on met l'accent sur la culture des produits qui se vendent le mieux sur les marchés internationaux, tels que le thé ou le café, mais qui ne représentent qu'une part marginale de ce que consomment les Indiens. Cela oblige parfois à importer les produits de base, et conduit à une hausse des prix. En outre, la qualité se dégrade à force d'utiliser un excès d'engrais et des pesticides. Depuis les années 1960, à la suite de la Révolution Verte qui a fait comprendre aux cultivateurs que l'agriculture est d'abord une activité financière et non seulement un mode de vie, la concurrence s'est beaucoup durcie.

Le pays compte encore de nombreux villages aux maisons de terre, où l'eau est portée à dos d'âne, et où la sécheresse sévit pendant des semaines entières. Dans un tel contexte, les paysans ont de quoi être inquiets pour l'avenir, et ne sont pas sûrs que leurs enfants et petits enfants continueront dans leur voie. ♦

Shwetabh Sinha

▼ En pleine rue de Bombay, un petit marchand de fruits (D. G)



Humeur économique

Bientôt le boom ?

C'est LE phénomène économique majeur de ce début de siècle, avec le développement de la Chine. L'Inde devient un ogre qui attire les investissements et les entreprises délocalisées. Pourtant les progrès ne sont pas un fait acquis, dans un pays déjà durement concurrencé par ses voisins.

L'économie libérale en vigueur dans les pays développés a permis à des pays du Tiers-Monde de récupérer diverses activités. En Asie, l'Inde fait partie des plus gros profiteurs de cette situation avec le géant chinois. Avec un taux de croissance annuel de près de 8 % (contre 3 % environ en Europe), le pays s'enrichit, indéniablement, et est devenu aujourd'hui la 12^e économie du monde.

Les secteurs en hausse sont industriels, avec l'implantation de chaînes de montage délocalisées, mais également dans les services, grâce aux nombreux centres d'appels téléphoniques. L'informatique, portée par la qualité de la formation dans ce secteur, est aussi un domaine qui compte, si bien que le pays est devenu l'un des plus importants fabricants d'ordinateurs.

Dans d'autres secteurs, le groupe Jinald s'est imposé en moins de dix ans comme le numéro 1 de l'emballage plastique, Baratforge comme le deuxième exportateur mondial de pièces mécaniques (et ce, en rachetant certains de ses concurrents). Il y a aussi le géant sidérurgiste Mittal, qui a racheté le français Arcelor.

un droit du travail quasi inexistant

Les raisons d'un tel succès sont nombreuses : l'Inde présente de solides « avantages comparatifs », comme disent les économistes libéraux. En plus du niveau très bas du coût de la main-d'œuvre, l'Inde « offre » aux investisseurs un droit du travail quasi inexistant. Cela pose d'ailleurs un problème puisque le travail des enfants gangrène les entreprises. Pour faciliter l'implantation industrielle, le pays s'est donné les moyens de garder un système bancaire sain et une monnaie (la roupie) stable. Ironiquement, les investisseurs admettent que la principale raison du succès de secteurs comme l'informatique est due à la non-implication du gouvernement.

Néanmoins, il faut minimiser le succès économique. Tout d'abord, l'économie reste en majorité rurale, et des millions de paysans ne profitent guère de cet essor économique. Ensuite, l'investissement reste assez limité. Par exemple, dans le secteur pharmaceutique, les entreprises ont simplement profité de la loi sur les brevets pour récupérer des molécules existantes et les commercialiser, mais aucun de ces laboratoires n'a sorti une seule molécule nouvelle.

Surtout, les coûts commencent à augmenter, si bien que l'Inde pourrait être rapidement détrônée par des concurrents asiatiques encore plus attrayants et encore moins chers. L'enrichissement des

particuliers est aussi très marginal et seuls quelques grands groupes profitent finalement de cet essor. Les habitants dépendent à 60 % de l'agriculture, secteur trop peu développé. De plus, 25 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté. Le dénuement est tel qu'au sein du groupe bancaire Calyon (filiale du Crédit Agricole), on se refuse à prêter à des particuliers. « Pour s'ouvrir aux particuliers, il nous faut plus de garanties, mais pour l'instant, c'est encore la jungle ! » confie le chef des opérations indiennes, Robert Trouslard. « De plus, il faut assainir le système judiciaire, car on se retrouve avec des procès non justifiés en permanence », renchérit-il.

Au niveau humain, la diaspora indienne profite au pays. Elle permet une implantation culturelle à travers le monde, facilitant l'exportation des produits (le thé, l'artisanat.) Le *Brain Drain*, traduisez « fuite des cerveaux », permet à l'Inde de retrouver des Indiens ayant immigré aux États-Unis et qui reviennent, avec plus d'expérience, travailler dans leur pays d'origine. La conscience nationale et l'amour de leur pays poussent de nombreux ingénieurs à revenir en Inde pour apporter quelque chose à leur patrie, chose rare dans d'autres pays en voie de développement.

Rien n'est assuré pour l'avenir économique du géant asiatique, mais les solutions sont nombreuses, comme investir dans des secteurs encore non exploités... ou préserver ses fameux « avantages comparatifs », au détriment des droits sociaux. ♦

Alexandre Mathis



▼ Magasin Mont Blanc à Bombay (H. J)

Luxe

Louis Vuitton et viennoiseries, Mumbai aime aussi le luxe

Après New York, Shanghai ou Hong Kong, Louis Vuitton, marque emblématique du luxe français, a posé ses valises en 2004 à Bombay, au prestigieux Taj Hôtel. Et comme le confie Anup Sasidharan, assistant du gérant de la prestigieuse enseigne, « beaucoup d'Indiens viennent dans notre magasin, et le chiffre d'affaires est conséquent ». Confidentialité oblige, il n'est pas autorisé à nous indiquer les bénéfices de la marque française, mais il semble ravi.

En fait, relève-t-il, peu de touristes achètent à Mumbai, car les prix sont 5 % plus chers qu'en Europe, du fait de l'importation. Les sacs à mains et valises sont fabriqués à Paris, les montres en Suisse, et les chaussures viennent tout droit d'Italie. Le luxe séduit de plus en plus les Indiens de la haute société.

Autre enseigne prestigieuse : Mont Blanc, située dans la même galerie que Louis Vuitton. Le décor est similaire à celui des boutiques françaises. Là aussi, les clients sont des Indiens de la haute société, ainsi que quelques clients de l'hôtel de luxe.

De manière générale, les grandes marques occidentales sont très présentes à Mumbai. Dans la rue, les jeunes portent couramment du Lacoste, Adidas ou Lee Cooper, des vêtements qui contrastent avec les costumes traditionnels du pays. Les grandes banques et assurances telles BNP-Paribas, la Société Générale ou Axa, sont également le reflet d'une occidentalisation galopante de l'Inde. Sûrement pour pouvoir mieux échanger avec le reste du monde.

Mais le luxe, ce n'est pas seulement la haute couture, les bijoux et les parfums : à l'hôtel Hilton, dans le sud de Mumbai, une boulangerie française vend le savoir-faire hexagonal à des prix exorbitants pour l'Indien moyen. La baguette y coûte 1,30 euro et le pain au chocolat 3 euros. Les restaurants français et les boulangeries sont chers, mais à la mode. Dans ce paradis des viennoiseries, il y a une foule : c'est la ruée vers le croissant... d'or ! ♦

Kevin Afonso



▲ Nadir Godrej, patron du groupe Godrej. Impossible ne pas consommer un produit Godrej dans la journée en Inde (E. S)

Rencontre

Le monde ne suffit pas !

Le groupe Godrej, un des plus grands conglomérats industriels indiens, pèse 1,3 milliard de dollars. Nadir Godrej, un des deux patrons, est un homme courtois et modeste pour qui la mondialisation est une aventure passionnante et un défi à relever.

Issu d'une dynastie d'entrepreneurs parsis, comme la riche famille Tata, Nadir Godrej est à la tête d'une entreprise qui produit du savon, des réfrigérateurs, de l'huile, des logiciels informatiques, de l'horlogerie... L'entreprise affirme « toucher la vie de millions d'Indiens chaque jour », et il est vrai qu'il est quasiment impossible de ne pas consommer un produit Godrej dans la journée en Inde.

L'homme d'affaire aime raconter l'histoire de son grand-oncle, Ardechir Godrej : « Il était proche de Mahatma Gandhi. Cet inventeur a fondé une entreprise en 1897 car il pensait que la lutte se déroulait aussi sur le plan économique : boycotter les produits britanniques n'était pas suffisant, il voulait mettre en route une production indienne de qualité, si ce n'est supérieure, au moins équivalente ». Pirojsha Godrej, le grand-père de Nadir, prend la succession en 1920 et fait de Godrej un grand groupe. Nadir rejoint le business familial après avoir achevé ses études aux Etats-Unis. Cette éducation occidentale ne l'empêche pas de suivre les traditions familiales. Comme sa mère et sa grand-mère, il écrit des poèmes et il donne des discours publics en vers, avant de faire ses premières armes avec une affaire de nourriture pour bétail. « Depuis 30 ans, c'est toujours un défi » lance-t-il, réjoui.

Le commerce, un don chez les Parsis

Si l'on en croit le succès des familles Tata et Godrej, les Parsis sont doués pour le commerce.

Ces Perses de culte zoroastrien ont fui vers l'Inde dans le courant du VIII^e siècle pour échapper à l'islamisation. Installés au Gujarat, ils ont migré massivement vers Bombay où la Compagnie anglaise des Indes orientales leur a offert de nombreux privilèges, notamment religieux et fiscaux, à la fin XVII^e siècle. « Les Parsis construisaient des bateaux. Ils sont devenus commerçants et vendaient de l'opium aux Chinois, la seule chose que ces derniers n'avaient pas ! » s'amuse à raconter Nadir Godrej.

Les grandes familles parsies incarnent le dynamisme par excellence. Les Wadia ont réalisé les premiers navires indiens, les Tata les premiers avions. Bombay est redevable aux notables parsis et les Godrej n'ont pas manqué à cette tradition en créant des écoles, des logements ouvriers, une aile de l'hôpital de Breach Candy, un centre de recherches médicales, le Théâtre de Bombay, etc. Quant à Nadir Godrej, il dirige un « groupe citoyen », engagé dans le contrôle des naissances, la conservation du patrimoine et la protection de l'environnement. Il ne s'agit pas uniquement de marketing civique, « c'est également une façon de contribuer à la cohésion d'une mosaïque multiconfessionnelle et pluriethnique », affirme-t-il.

Francophile et francophone

Nadir Godrej élève trois jeunes enfants, se consacre à la science, sa passion, et trouve le temps de s'investir dans des associations. Il préside ainsi

l'Association technique indo-française (IFTA), qui vise à développer la coopération entre les professionnels des deux pays dans les domaines scientifiques et technologiques. Francophile et francophone, Nadir Godrej a succédé à son oncle à la tête de l'Alliance française. Il aime Gainsbourg, Brassens et Brel. Son apprentissage du français remonte à l'école en Inde, se poursuit au MIT à Boston pour finalement se confronter à la pratique dans le sud de la France : « A Saint-Tropez je me suis mis à parler français avec les gens sur la plage. C'est une très belle langue. Quand nous parlons français, avec le mouvement des lèvres c'est comme si nous faisons des bisous ».

« Il faut relever le défi... »

Côté business, pas de sentimentalisme. Godrej a recours à des méthodes de management japonaises pour améliorer la productivité, le point faible de l'Inde selon lui. Patriotique, le groupe n'a pourtant pas hésité à délocaliser au Vietnam, en Malaisie, en Indonésie et à Oman : « Certes on perd des emplois en Inde, mais les coûts de production, moins chers, profitent aux consommateurs », justifie-t-il. Et puis, la délocalisation ne serait pas un phénomène irréversible : « En Inde,

« La culture indienne, séculaire, va fortement contribuer au modèle global »

les centres d'appel sont déjà en train de se déplacer aux Philippines car seulement 5 % de la population indienne possède un anglais courant. Il faut donc relever le défi de l'éducation. »

Son défi à lui, c'est de « faire de Godrej un grand groupe mondial. » Fervent défenseur

Arcelor - Mittal

La mondialisation à l'envers ?

En juillet 2006, le groupe sidérurgiste indien Mittal a réussi, aux termes de plusieurs mois de bataille boursière et de polémique, à racheter son concurrent européen Arcelor. L'opération, qui a donné naissance au numéro un mondial du secteur, a suscité beaucoup d'inquiétudes en Europe, mais cette attitude a été mal comprise en l'Inde, comme le souligne Ujjval, de Typo Mumbai.

La première fois que j'ai entendu parler de l'affaire Mittal-Arcelor, c'était en lisant la presse économique. « Arcelor considère que l'offre de Mittal est hostile » annonçait-elle. Les médias avaient commencé à s'intéresser à l'homme d'affaires Lakshmi Mittal quand il était devenu l'homme le plus riche de l'Inde. En 2006, sa fortune s'est d'ailleurs classée au cinquième rang mondial.

C'est vrai que Mittal est toujours titulaire d'un passeport indien, mais il ne fait pas beaucoup d'affaires en Inde. Le siège de sa société sidérurgique, Mittal Steel, est à Londres, et toutes ses usines sont à l'extérieur de l'Inde. Si bien que j'ai cru, dans un premier temps, qu'il s'agissait d'un groupe européen qui essayait d'acquérir un autre groupe européen.

Lorsque Mittal a commencé à évoquer le rachat d'Arcelor, le dialogue n'a d'abord pas été concluant. Il a alors présenté une offre directement aux actionnaires d'Arcelor, et c'est cela que la direction d'Arcelor a pris pour une action hostile. Les journaux français ont crié au scandale, craignant la délocalisation des emplois en Inde si Mittal parvenait à acquérir l'entreprise. Pourtant on peut noter au passage que beaucoup de sociétés qui délocalisent en Inde ou en Chine appartiennent à des Européens ! Rappelons aussi que toutes les usines d'acier de Mittal sont implantées à l'extérieur de l'Inde.

Protectionnisme très fort

Le protectionnisme économique des pays occidentaux est très fort. Les hommes d'affaires occidentaux veulent investir dans le Tiers-monde, mais ils n'acceptent pas l'idée qu'un Indien dirige une grande société commerciale en Europe. La preuve : la direction d'Arcelor a même essayé de fusionner avec l'entreprise russe Severstal, une solution qu'elle préférerait à un rachat par Mittal. Mais les actionnaires d'Arcelor ont fini par accepter l'offre du groupe indien.

Finalement, cette histoire nous révèle deux choses. La première est qu'une société commerciale a

de la mondialisation, il l'envisage comme une opportunité. Avec une population très jeune alors que la natalité chinoise a déjà décliné, il prédit un avenir radieux à l'Inde. Aux esprits chagrins qui pensent que la culture américaine va tout écraser, il réplique que « la culture globale va emprunter de partout et que la culture indienne, séculaire, va fortement contribuer au modèle global. »

Entre Bombay et Mumbai, il a choisi Bombay, « un nom qui correspond mieux à cette cité vibrante, très cosmopolite. La colonisation et le contact avec beaucoup de cultures nous ont rendus très ouverts, à l'est et à l'ouest. Et c'est encore plus vrai dans cette grande métropole qu'ailleurs. » Il est persuadé que cette ouverture est la clé du succès économique de la ville : « En Inde, il y a des castes et on croit qu'un homme est défini par cette appartenance. Mais à Bombay, on apprécie les hommes pour ce qu'ils font. »

Même les discriminations religieuses seraient moindres à Bombay. Intéressé par la religion, il dit la regarder comme une étape mais considère qu'elle ne doit jamais devenir trop dogmatique : « Je ne peux pas comprendre les fondamentalistes. Je suis humaniste par philosophie et cartésien. La religion Parsi ne contredit pas l'humanisme. »

Ni pour, ni contre les quotas...

La disparité qui s'accroît ? « Il faudrait effectivement une distribution plus équitable mais vous seriez étonné par le prix exorbitant des locations et le nombre de téléviseurs dans les bidonvilles ! ». Il n'est ni pour, ni contre les quotas et s'agissant de la corruption, « la meilleure réponse, selon lui, viendra d'une plus grande libéralisation ». ♦

Eddy Spann et Prerna Mahadik



toujours pour objectif principal le profit de ses actionnaires. Si cela passe par la délocalisation d'usines dans des pays où les coûts sont plus bas, c'est une stratégie valable pour l'homme d'affaires indien Mittal comme pour n'importe quel homme d'affaires européen.

La deuxième est que, dans une bataille pour le contrôle d'une entreprise, ce sont les actionnaires qui décident, en fonction du profit qu'ils espèrent en retirer, et qu'ils sont prêts pour cela à passer outre l'opposition des dirigeants du groupe.

Les riches occidentaux devraient peut-être arrêter de penser que leur mission est d'améliorer la condition de vie des pauvres habitants du Tiers-Monde. Ils feraient bien d'accepter que les « petits » d'hier puissent devenir leurs concurrents d'aujourd'hui. ♦

Ujjval Nandgaonkar

Le **cinéma indien**, un des premiers du monde en terme de productions, est varié.

Les cinémas de Mumbai (anciennement Bombay), de Chennai au Sud ou de Kolkata à l'Est possèdent chacun leurs caractéristiques et leurs langues.

Le terme **Bollywood** ne représente pas tout le cinéma indien mais seulement les **films populaires en hindi** qui sont fabriqués à Mumbai.

À côté de cette imposante machine, difficilement, un **autre cinéma** tente d'exister.

Entrez dans Bollywood, un monde de stars, de Blockbusters (grosses productions), et de figurants.

Un univers en changement et pour sûr dépayasant !

Cinéma

Bollywood impose sa loi

Bollywood, un terme lancé ironiquement par la presse indienne à la fin des années 1970, désigne l'économie cinématographique qui s'est développée à Bombay. Ce cinéma populaire se caractérise par l'ambition d'être un spectacle total. Les films « hindi » sont en effet réputés « masala », littéralement combinaison de plusieurs épices, mélange de musique, de chants, de danses et de récits.

Par abus de langage, l'étiquette « Bollywood » s'est appliquée à tous les films indiens. Depuis quelques années, le terme a perdu sa connotation péjorative et Bollywood est devenu un genre reconnu. En 2002, le film Lagaan était nominé aux Oscars. La même année, le festival de Canne officialisait la reconnaissance mondiale du genre en rendant hommage à Raj Kapoor, « le Roi de Bollywood » et en présentant la grande production Devdas dans le Hors Compétition.

Un cinéma épique

Dans les films « hindi », il s'agit toujours de présenter une situation morale archétypale, un conflit entre la tradition ancestrale et le monde moderne et de l'illustrer par des personnages stéréotypés. La tradition rigide, les mariages arrangés, les remariages de veuves ou les castes, fournissent une mine inépuisable de conflits sociaux, moraux et familiaux à mettre en scène.

Tout paraît factice, kitch mais c'est justement le mélange naïf de clichés, de sentimentalisme et de moralisme qui ravit le public indien. De plus, les films usent de la répétition d'éléments déjà éprouvés dans les films précédents.

Filière cinématographique et filière musicale sont étroitement mêlées. Les histoires d'amour contrariées, les scènes mélodramatiques et comiques sont entrecoupées de pauses musicales sans rapport avec l'intrigue. Environ six chansons serviront de tremplin au film en passant et repassant à la radio, dans toutes les échoppes. Ces musiques qui assurent la propagande d'un film captent près des deux tiers du marché du disque.

Des stars vénérées

Des synergies se sont nouées entre le cinéma et la télévision qui diffuse abondamment les longs

métrages et confère aux stars glorifiées par de gigantesques opérations de marketing - émissions people, magazines d'actualité cinématographique, spots publicitaires, le tout relayé par Internet et la presse grand public - un statut de figures vénérées. Les films sont conçus sur mesure pour des acteurs devenus des marques très puissantes. Représentant la marque suisse Louis Vuitton, Shah Rukh Khan permet aussi de vendre des voitures, des montres, des ordinateurs, et aussi des biscuits en Chine.

Les acteurs profitent de leur fortune, respectent leur mère mais vivent leur histoire d'amour à leur guise. Ils font, à leur manière, « évoluer » la société. Aishwarya Rai, actrice bollywoodienne par excellence, égérie de l'Oréal et Miss Monde 2004 n'hésite pas à s'afficher en minijupe.

Bollywoodianisation du cinéma

Datant de 1938, Métro Adlabs est un des plus fameux cinémas de Mumbai. Malgré toutes les stars bollywoodiennes qui ont foulé son tapi rouge, il a dû, lui aussi, se transformer en multiplexe pour rester dans la course. La réouverture s'est faite avec le film Kabhi Alvida Na Kehna, le plus attendu de l'année. Compris dans le ticket, l'ouvreur qui vous mène à votre place, l'hymne national indien qui retenti avant chaque séance et enfin trois bonnes heures de film, voir plus.

Dans KANK, film à la photographie léchée, le réalisateur Karan Johar, traite de l'infidélité dans le mariage en affirmant qu'il ne sert à rien de rester dans un mariage sans amour. Une petite polémique a eu lieu à la sortie du film mais finalement, rien de bien nouveau dans un cinéma assez à l'aise pour aborder l'adultère à condition d'éviter le happy end. De plus, il est difficile de s'identifier aux héros du film qui changent leur garde-robe à chaque scène et qui vivent à Manhattan, loin du regard pesant de la société indienne.



▲ Affiche du film *Kabhi Alvida Naa Kehna* qui réunit les plus grandes stars du moment. (Photo presse)

« Nous manquons de contenus intéressants, de recherche... Le cinéma ne donne pas la possibilité d'exprimer notre opinion sur des sujets qui comptent vraiment » écrit une lectrice du *Mumbai Mirror* dans l'édition du 15 août. Pourquoi en effet, les romanciers ont été capables de traduire les grandes mutations du monde indien et pas les cinéastes? Trop d'obstacles? Bollywood écrase le cinéma indépendant. « Les francs-tireurs doivent affronter d'énormes difficultés d'un point de vue financier ou de distribution. L'industrie ne laisse pas de place aux frondeurs et aux pourfendeurs de clichés » affirme Rashid Irani, critique cinéma pour le *Times of India*. « Conformismes, les studios fonctionnent par clans. Beaucoup de salles leur appartiennent. Pourquoi feraient-ils le procès d'une société qui leur offre des privilèges » renchérit Shaan Khattau, jeune documentariste de Bombay.

Des irréductibles tentent leur chance, la plupart du temps avec des cofinancements étrangers. Avec sa trilogie, *Fire, Earth et Water* qui aborde le sexe, le nationalisme, la religion et comment ces sujets influencent la vie des femmes, la réalisatrice Deepa Mehta s'est heurté aux fondamentalistes hindous. *Fire*, qui traite de l'homosexualité, a vu ses plateaux de tournage brûler et en 2005, le tournage de *Water* a été bloqué.

Il semblerait que les films hindis n'aient pas pour fonction de révéler les maux d'une société injuste, mais au contraire de fournir à celle-ci des divertissements. En Inde, devant le grand écran, toutes les castes sont mélangées et on oublie, le temps de quelques heures, les difficultés de la vie. ♦

Eddy Spann

Ne jamais dire au **revoir**

Dans le grand monde de Bollywood, certains blockbusters sont destinés à battre tous les records. *Kabhi Alvida Naa Kehna* (traduisez "ne jamais dire au revoir") est de ceux-là, la polémique en plus : il met en scène un amour interdit.

Imaginez Al Pacino, Julia Roberts et Tom Cruise dans une même production, avec le budget de *Ocean's Eleven* et la durée de *Titanic* : c'est un peu ce qui a débarqué en août dernier dans les salles indiennes de cinéma. Sans les riches acteurs évoqués plus haut, mais avec leurs équivalents bollywoodiens : de beaux gosses répondant aux doux noms de Shahrukh Khan, Amitabh Bachchan ou encore, côté féminin, les belles Rani Mukherjee et Preity Zinta.

Depuis, la foule se bouscule dans les salles obscures pour assister à un spectacle de près de quatre heures, où finalement il ne se passe pas grand-chose d'intéressant. Niveau réalisation : le style typique de Bollywood, quelques chansons ridiculement chorégraphiées viennent agrémenter une histoire à l'eau de rose jouée façon soap-opéra et où tout le monde chiale pour un oui ou pour un non.

Malgré le désastre qualitatif de la réalisation, l'œuvre frappe cependant par son scénario : à New York, une star déchue du football rencontre

une jolie fille promise à un mariage avec son frère adoptif. L'amour leur tombe dessus, et de là commence un jeu de séduction fulgurant, sulfureux et interdit. Au final, le film prône, selon les Indiens, l'adultère et le divorce, bref, l'amour tel qu'il est vu en Occident. Dans un pays où le mariage, parfois arrangé, est forcément conclu pour la vie, et où le divorce est proscrit, du moins par la tradition, *Kabhi Alvida Naa Kehna* choque. Pis, on y entreperçoit une scène d'amour où le sexe a lieu hors mariage et dans le dos des conjoints légitimes.

Les associations religieuses et conservatrices s'indignent, tandis que les blogs et autres sites Internet à l'encontre du film se multiplient. Ainsi, dans un pays à la tradition fortement ancrée, un film-choc se targue du plus gros scandale social de l'année en Inde.

L'œuvre n'a cependant pas été interdite, car elle rapporte gros. La loi du marché a battu la tradition, sans scandale. ♦

Alexandre Mathis

Shreyas Talpade, star montante de Bollywood

La famille s'agrandit

Si Bollywood était une famille, Shreyas Talpade serait l'adolescent qui cherche obstinément à y faire sa place. Cet acteur qui approche de la trentaine a connu son premier succès en été 2005 grâce au film *Iqbal*. Remarqué par ses aînés, il enchaîne depuis lors les tournages bollywoodiens.

C'est dans une petite pièce ronde prêtée par la production que la nouvelle star reçoit. Assis en tailleur au milieu de coussins bien rangés, Shreyas Talpade affiche un look sportif de citadin local *upper class*. Les quarante jours du tournage d'*Iqbal* ont été déterminants dans sa vie. Dans le film, il incarne un paysan sourd-muet d'une vingtaine d'années qui s'entraîne secrètement au cricket. Son père, qui lui porte peu d'estime, lui fixe un ultimatum : *Iqbal* a un an pour faire la fierté de sa famille. Le jeune homme décide de passer à l'acte et tente de réaliser son rêve, devenir un joueur professionnel. Histoire idyllique qui plaira au grand public ? Pas si sûr. Le metteur en scène Nagesh Kukunoor a pris un risque en lançant ce scénario inhabituel dans une industrie cinématographique bien réglée.

« Rares sont les metteurs en scène qui osent essayer ce genre de film original et non commercial » souligne Shreyas

en posant son téléphone portable. « *Iqbal* n'est pas un *masala movie** traditionnel ». Les cinéphiles indiens sont habitués aux histoires d'amour impossible, d'action et d'argent avec de la musique et des danses. Nagesh Kukunoor avait une recette particulière :

une bonne dose de sport national indien agrémentée de quelques seconds rôles bollywoodiens expérimentés, le tout pimenté de l'intervention furtive d'une des plus grandes stars du cricket, Kapil Dev. Le dosage était bon puisque le film a été largement récompensé, notamment lors des Zee Cine Awards où Shreyas a reçu le prix du meilleur espoir masculin.

Rares sont les metteurs en scène qui osent essayer ce genre de film original et non commercial

« Ma carrière commence maintenant »

« Je considère que ma carrière commence maintenant » sourit-il satisfait, comme pour oublier les années difficiles qui ont précédé son premier succès. Mais il ajoute qu'après *Iqbal*, il a connu un vide de six mois. « Les producteurs m'avaient remarqué, ils se disaient que j'étais un bon garçon mais doutaient de ma capacité à jouer dans un film commercial. On ne me proposait que des rôles dans des films sur le sport. Puis j'ai décroché ce rôle dans *Apna Sapna* où je joue un gentil voisin, mais qui a du style, une coiffure à la mode... »

Shreyas a désormais le droit de jouer dans la cour des grands. Il sera bientôt à l'affiche de cinq grandes productions. Dans *Apna Sapna Money Money*, il se fera passer pour un homme simple -mais stylé- qui tient un petit garage et rêve d'épouser sa voisine. Il portera l'habit traditionnel rajasthani pour *Love story*, puis abandonnera son turban pour jouer dans un groupe de musique avec des amis dans *Pirate*. On le verra aussi dans *Dor* ou *Hangman*.

Un rêve de petit Mumbaïkar

L'industrie du film hindi était un rêve pour Shreyas. Voilà dix ans que le Mumbaïkar essayait de percer ce milieu qui fascine beaucoup d'Indiens. Pas évident pour un fils de commerçant en automobiles et de perceptrice des impôts. « Ma mère acceptait que je fasse du théâtre comme passe-temps mais elle voulait que je travaille pour une banque, que j'aie un travail stable, ce qui est



▲ Shreyas Talpade, acteur principal du film « *Iqbal* » (E. R)

normal de sa part. » Alors qu'il était étudiant en marketing, il a commencé à travailler pour le théâtre. « Je ne gagnais pas beaucoup, ça me payait juste la nourriture et les transports, qui sont chers à Mumbai ». Puis il s'est lassé d'une passion devenue monotone. « Je suis arrivé à saturation. J'ai quitté le théâtre et je me suis retrouvé sans rien pendant un an. Mes parents s'inquiétaient et en juin, ma mère m'a dit que si je n'avais pas trouvé de travail dans les six mois, je devrais retourner à la banque. » Du déjà vu ?

Sauf que contrairement à *Iqbal*, le projet du jeune Shreyas ne s'est pas réalisé à temps. « Je suis donc retourné dans le secteur bancaire où j'ai échoué lamentablement ». Deux mois plus tard, sa mère l'autorise à se faire embaucher trois jours pour une série télévisée. Il se fait peu à peu connaître des ménages indiens par la série télévisée *Abhalmaya*.

L'enfant de ce couple lambda semble à l'aise dans sa famille d'adoption. Arborant désormais une barbe de trois jours, il passe une à une les portes qui le séparent des sommets de Bollywood. Si les films commerciaux font partie de ce monde, il ne dédaigne pas pour autant les films d'auteur. « Que la production soit grande ou petite, c'est la même chose pour moi, ça reste un film et je fais le même travail ». L'acteur est en route et rien ne l'arrêtera, pas même la barrière linguistique. « Si j'avais le choix entre une grosse production en hindi et un petit film d'auteur en français, je n'hésiterais pas à choisir la seconde option » salue-t-il plein d'ambition. ♦

Elodie Raitière
avec Revati Kulkarni

*« film épique »

Star-system

J'ai été figurant à Bollywood

Au temple indien du cinéma, les touristes de passage peuvent accéder à une (relative) célébrité. En s'improvisant figurant devant une caméra, ils peuvent avoir leur (petite) heure de gloire.

Les touristes-figurants sont, en général, recrutés dans la rue, ou dans des hôtels dont les tenanciers sont en contact avec des agents de Bollywood. Des bus entiers d'Occidentaux partent ainsi chaque jour de Colaba, le quartier touristique du sud de Mumbai, pour la « Cité du cinéma », à 1h30 plus au nord.

Le trajet et une frugale collation sont offerts, de plus chacun reçoit de 500 à 1000 roupies (10 à 20 euros) pour sa participation. À l'intérieur des studios, les règles de conduite pour les figurants en herbe ne sont pas très strictes. Il est interdit de prendre des photos dans la galerie de portraits d'acteurs, mais pour le reste on peut assez librement circuler et essayer de se faire photographier avec la délicieuse Aishwarya Rai ou encore le très désiré Salman Kahn.

Première étape pour les figurants : l'habillage. Un couturier, muni d'une rudimentaire machine à coudre manuelle, se charge des ajustages de dernière minute, pendant que des habilleurs distribuent des vêtements qui feront ressembler à de « vrais touristes » selon la méthode indienne.

Les tournages peuvent parfois durer neuf heures d'affilée et finir à deux heures du matin

Les plus chanceux se verront attribuer un accessoire extravagant, style lunettes de soleil kitch ou bandana rétro. Pour les autres, ce sera chemises hawaïennes de mauvais goût et marcelles aux motifs abominables. Situations cocasses et rires garantis pour les touristes. De son côté le personnel, qui a bien compris que les figurants se moquent gentiment de lui, rit moins volontiers.

Le tournage est souvent long, même si on est là pour une ou deux scènes. Les prises à répétition sont souvent pénibles pour les figurants non habitués. Certains doivent danser en faisant des vagues avec les bras et en souriant, d'autres sont contraints de manger un hamburger dans un bar de plage. Les uns auront la chance de donner la réplique à un comédien très connu, tandis que d'autres joueront discrètement au billard au fond du décor.

Les tournages peuvent parfois durer neuf heures d'affilée et finir à deux heures du matin. Mais en général, chacun est satisfait de son expérience, qui permet de rencontrer d'autres voyageurs et de jeter un œil dans les coulisses de la grande machine Bollywoodienne. ♦

Mathieu Brelière

▼ Tournage devant la « Porte de l'Inde » (D. G)



Bollyworld et la mondialisation

« Le héros Bollywoodien moderne est commercial et mondialisé : il porte des Reebok et danse les Pizza Hut avec des blanches en maillot de bain ».

On dit que l'Inde bouge ? Ses grands écrans ne tiennent pas en place. Bollywood, première production cinématographique mondiale, est un miroir révélateur des changements de la société.

Dans la chaleur humide de l'été 1896, Maurice Sestier, un émissaire des frères Lumières, débarquait dans le port de Bombay pour y vendre leur nouvelle invention. L'idée du cinéma se répand, et dès 1913 et les premiers films indigènes trouvent à Bombay un centre d'impulsion pour le septième art.

Dès le début, l'objectif est commercial. Avec l'indépendance en 1947, les productions s'orientent exclusivement vers les classes populaires. Bollywood c'est le divertissement, les chants et les danses. Largement diffusé, ce cinéma s'appuie sur la promotion de l'hindi comme langue véhiculaire. Il est rapidement opposé à un cinéma d'auteur, plus régionaliste, qui se veut le meilleur représentant de l'identité indienne.

Dans les années 1970, le film commercial est également un film social : il doit construire l'idée de la nation. Les héros sont issus des catégories populaires (souvent musulmans ou de castes inférieures) et ont un passé douloureux. C'est pour ça qu'ils ont la rage : ils sont pauvres et en colère contre une société qui les exploite. Amitabh Bacchan est le parfait héros-voyou, l'impertinent (voir *Sholay* ou *Coolie*).

C'est une vision qui correspond en grande partie à la société indienne des années 1970 et 1980. Les changements politiques du début des années 1990 ont bouleversé les représentations propres au cinéma. La figure du héros actuel s'est transformée.

À partir de 1991, l'Inde ouvre ses barrières douanières, les conditions d'existence d'une partie de la population s'améliorent, le public du cinéma commercial évolue. Les classes populaires sont désormais ignorées et les films entendent s'adresser à une classe moyenne qui détient l'essentiel du pouvoir d'achat. De toute façon, les productions Bollywoodiennes n'ont plus besoin de remporter des succès en salle, la plupart sont rentabilisées avant leur sortie par la vente des droits de diffusion radiophonique des chansons et autres produits dérivés. Autre changement, les Indiens expatriés représentent un nouveau marché. Les DVD et les CD-V voyagent avec eux.

Ces transformations politiques et sociales sautent aux yeux dans les films commerciaux. Les expatriés sont souvent à l'écran, tiraillés entre leurs racines indiennes et une acculturation occidentale - qui n'est pas que vue que négativement -. Le héros, populaire et révolté des années 1970 s'est calmé. Il s'est embourgeoisé et fait partie des classes moyennes supérieures. Hindou, d'une caste élevée, il ne vient de nulle part. Il n'a ni région d'origine, ni dialecte précis. C'est un héros commercial, mondialisé. Il porte des Reebok et danse dans les Pizza Hut avec des blanches en maillot de bain. C'est un athlète parfait ! Ses muscles sont saillants et huilés quand ils ne sont pas augmentés par effets spéciaux. Prenez le corps d'un acteur comme Hritik Roshan (*Krish*), il est à ce point parfait qu'il semble factice. Alors qu'il se trémoussait gentiment auparavant, ce héros des années 1990 devient un professionnel de la danse aux mouvements élastiques. Il est au cœur d'un triangle amoureux où il est désiré par deux femmes en concurrence pour lui (le film *Hum Aapke Hain Koun* introduit ce nouveau modèle en 1994).

Le héros moderne est ainsi fait : désirable, riche, sans doutes. C'est un homme sans passé. Individu du libre marché, de la mondialisation libérale, il refuse tout héritage, tout contexte social. Il ne se rebelle plus, mais, au contraire, incarne les valeurs traditionnelles, le conformisme, la société de consommation et la valorisation de l'homme bigame, machiste. ♦

Henri Lefebvre

Au-delà de Bollywood

Un autre cinéma existe !

Le philosophe Prabodh Parikh dirige le tout récent *Katha Centre for Film Studies*, un centre de recherche sur le cinéma qui organise des projections-débats pour initier les spectateurs indiens à un cinéma alternatif. L'été dernier, il a organisé la projection de 25 films internationaux lors du festival « Dans le ciel du cinéma ».



▲ Prabodh Parikh, philosophe et directeur du Centre de recherche sur le cinéma (H. J)

Quel est le but de votre association ?

Prabodh Parikh : L'idée c'est d'ouvrir un espace dans lequel on peut engager des conversations sur le cinéma. Quand on regarde un film, nous en avons tous une opinion mais il faut élever le débat en apportant de l'information, dépasser le « j'aime » ou « j'aime pas ». Bollywood constitue un gros déficit car il exerce un enchantement suprême sur le public, en donnant du rêve et de l'insouciance. C'est un divertissement de masse pour toutes les communautés, même dans les petits villages.

Comment expliquer un tel succès de Bollywood ?

Prabodh Parikh : Il y a 50 ans, les classes supérieures considéraient Bollywood comme un divertissement bon marché, pour les classes sociales inférieures. Cette industrie a commencé à prospérer car elle parle de mythes et nous adorons ça. C'était une nouvelle façon de raconter des histoires, nos épopées vieilles de 250 ans... Et ça, ça rassemble les gens en Inde.

Puis, au moment de l'indépendance, on a pris conscience que le cinéma est un art. Ce souffle d'indépendance a apporté une idée de liberté et la volonté de construire une nation. À cette époque, il y avait deux modèles cinématographiques. Le modèle américain, très commercial, avec Hollywood; et celui de l'URSS qui visait à rassembler le peuple. Nous avons mélangé ces deux modèles en y ajoutant notre propre inspiration. Ceci a donné le cinéma de Bollywood, avec ses chants, ses danses, ses émotions fortes et ses mélodrames familiaux.

Et aujourd'hui ?

Prabodh Parikh : Bollywood a gagné en légitimité auprès de toute la société car il faut admettre que c'est un bon divertissement. Mais c'est toujours la même histoire de beaux jeunes gens

de 20 ans qui vont à l'étranger, dansent, chantent et tombent amoureux. L'industrie veut plaire à la classe moyenne grandissante qui adore cette image virtuelle de l'Inde.

Qu'est ce qui vous plaît dans le cinéma ?

Prabodh Parikh : J'adore les films de Bollywood ! J'ai grandi avec. Mais le bon cinéma se trouve dans les films étrangers, hongrois, sud-africains... Il y a des artistes qui font de la magie, tel des architectes, des poètes.

J'aime les films d'il y a vingt ans, des réalisateurs étrangers touchés par la Seconde guerre mondiale. Certains racontent des histoires très touchantes. Mais ce cinéma est vu par peu de spectateurs. Je veux partager cela avec d'autres à travers le Katha Center Film. Le cinéma prend vie lorsque nous nous asseyons ensemble.

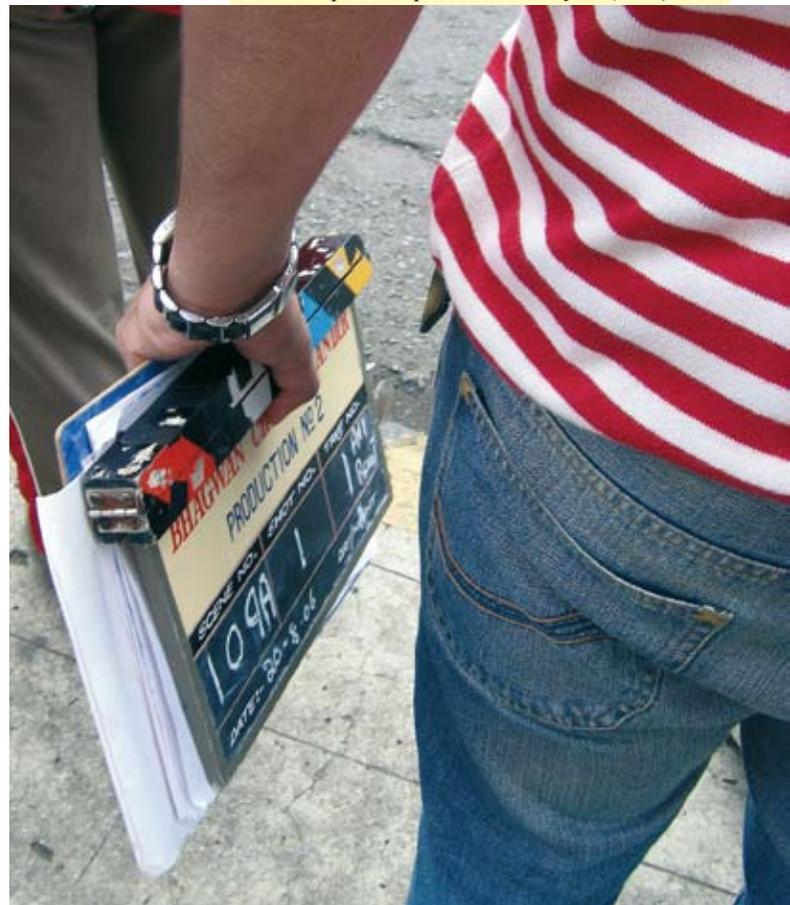
Comment pensez vous faire évoluer le cinéma indien ?

Prabodh Parikh : Nous essayons d'aller dans les villages pour faire des projections où nous invitons acteurs et réalisateur, suivies de débats. C'est vraiment très intéressant de parler avec ces populations, de voir leur réaction. À la rentrée 2006, nous avons projeté entre seize et vingt films dans six universités. Après les

projections, les étudiants discutaient et écrivaient un essai sur le film, publié sur un site internet. Nous voulons enrichir le débat sur le cinéma, le diversifier. Si nous pouvons créer ne serait-ce qu'une petite résistance alternative à l'industrie bollywoodienne, ça serait déjà bien ! ♦

Elodie Raitière

▼ Le « Clap » indispensable à tout film (D. G)



Vers une exportation du cinéma indien ?

Alors que la production cinématographique de l'Inde représente presque le quart de la production mondiale, combien ce pays a-t-il produit de chef-d'œuvre et combien de cinéastes indiens comptent-ils dans la cinématographie du XX^e siècle ? Paradoxalement très peu. Deux ou trois réalisateurs sont reconnus comme cinéastes universels, mais le cinéma populaire hindi a étouffé l'émergence d'autres cinémas.

Créée en 1975, l'agence gouvernementale National Film Development Corporation (NFDC) veut justement favoriser l'excellence dans le cinéma indien. Cette agence a pour objectif de développer et de promouvoir l'industrie cinématographique indienne. La NFDC a jusqu'ici produit ou financé plus de 300 films : « Ces films, dans des langues indiennes diverses, ont été largement acclamés et ont gagné beaucoup de récompenses nationales et internationales » se félicite un responsable de l'agence.

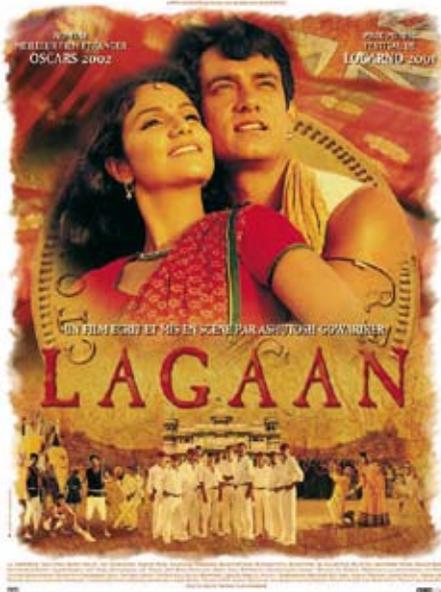
Financer des œuvres d'auteurs

La NFDC aide à financer des œuvres d'auteur de facture exigeante, mais ces aides sont modestes et ne touchent qu'une minuscule proportion de la production indienne. L'agence octroie de moins en moins de prêts à ceux qui veulent sortir des sentiers battus de Bollywood.

« Les coûts de production augmentent. Nous ne pouvons plus tenir la distance avec les gros studios. Avant nous produisions 15 films par an. Maintenant le chiffre est tombé à trois ou quatre » expliquent des responsables à la NFDC. On se contente donc du catalogue de films de la NFDC, parmi lesquels des films coproduits avec la France, le Canada ou encore les États-Unis. Des VRP qui ont déjà leurs billets pour le prochain Festival de Cannes vont tenter de vendre leurs films dans ce nouveau marché qu'est l'Europe.

Les portes du marché international ont en effet commencé à s'ouvrir au cinéma indien au début des années 2000 grâce aux succès de *Lagaan* et de *Devdas*. Encore une fois Bollywood est en tête. Sorti en Inde le 15 juin 2001, *Lagaan* a été un immense succès ralliant le public et la critique. Le

film de Ashutosh Gowariker qui remporta un franc succès en dehors de son pays natal est le premier succès international d'un film bollywoodien, et ce, notamment grâce à son Prix du Public à Locarno en 2001, mais surtout à sa nomination aux Oscars en 2002 pour meilleur film étranger. *Lagaan* est le troisième film indien ayant été nommé aux Oscars, après *Salaam Bombay* en 1989 et le fameux *Mother India* en 1958. Dernièrement *Devdas* de Sanjay Leela Bhansali fit l'ouverture du Festival de Cannes en 2002. Et en 2003 Aishwarya Rai (reconnue pour sa prestation dans *Devdas* l'année précédente) fut la première actrice indienne membre du jury cannois.



Un avenir radieux

L'avenir, tant sur un plan économique qu'évolutif, s'annonce radieux pour Bollywood. De gros studios comme la Warner Bros et la

20th Century Fox ont ouvert des bureaux en Inde et commencent à financer des films hindis comme *Ek Hasina Thi*, produit en 2004 par la 20th Century Fox.

Les films commencent à s'écarter de leurs structures habituelles. Ceci est dû principalement au fait que la jeune génération se lasse de voir toujours les mêmes histoires et n'est plus intéressée par ces scénarios trop prévisibles. C'est pour cette raison que les réalisateurs commencent à changer leur façon de faire. Et cela explique peut-être pourquoi ce cinéma, devenu plus accessible, commence à se répandre un peu partout. Mais Bollywood ne cherchant absolument pas à imiter son homonyme américain, évoluera en gardant un pied dans ses traditions. ♦

Eddy Spann

www.nfcdindia.com

Rencontre

Rashid Irani, cafetier et critique cinéma

D'origine iranienne, Rashid Irani a une double vie. Il est le patron du café Brabourne sur Girgaume road, à deux pas du cinéma Métro. Mais quand il n'est pas derrière son comptoir, il assiste à des festivals de cinéma et se transforme par passion en critique de film.

C'est un peu une célébrité maintenant, car dans le domaine du cinéma, son érudition est appréciée et son opinion reconnue. Shaan Khattau, jeune documentariste à Mumbai dit de lui « qu'il n'y a personne en Inde avec une aussi grande culture cinématographique! »

Humblement, il affirme tout connaître du cinéma français des années 70-80 : « J'ai pu voir les films grâce à l'alliance française à Mumbai. » Il égrène les noms de films et de réalisateurs comme autant de bons souvenirs : « Pierrot le fou et Jean-Luc Godard, c'était incroyable, ça a changé ma vie ! Robert Bresson... »

Rashid Irani est éclectique. Il aime le cinéma américain des années 60-70 et les films d'Alfred Hitchcock. Il aime un peu moins le cinéma contemporain, mais concède que « c'est peut-être un truc générationnel. » Parmi les réalisateurs contemporains, sa préférence va vers l'Autrichien Michael Haneke puis vers Clint Eastwood et Michael Mann, réalisateurs américains. Il entretient également une passion pour les films japonais en particulier Tokyo Story de Yasujiro Ozu.

Tout cela n'a pas grand-chose à voir avec les films commerciaux dont il doit assurer les critiques pour le *Times Of India*, et le *Daily News Analysis* : « J'ai appris à resituer dans le contexte les nouveaux films et je garde le lecteur en tête. »

Pour le cinéma indien, il regrette qu'il n'y ait pas de réalisateurs qui puissent parler des problèmes de société contemporains. « Le blocage vient des finances. Dans les années 70-80, nous avions de bons réalisateurs, mais ils ont été étouffés par le système. » En 2003, il a tout de même aimé *Chokerbali* de Rituparno Ghosh et en 2005 il a apprécié *Iqbal* de Nagesh Kukunoor.

Le blocage provient également du public : « Personne ne veut voir des problèmes dans les films. On en a assez comme cela. Le public a besoin d'être cultivé et c'est un long processus. » D'après lui, pour éduquer le public, il faut lui montrer des films étrangers : « Je reviens de New Delhi où j'ai assisté à un festival de films internationaux. Les Chinois ont beaucoup moins de moyens, mais ils ont de très beaux films. Si l'Iran et la Palestine le font, on peut le faire. Nous avons la finesse technique, il nous faut innover sur les contenus. » ♦

Eddy Spann

Mais qui ils sont, ces **Indiens** qui fascinent l'Occident? Mosaïque de cultures et de langue, de castes et de religions, pas toujours évident de s'y retrouver dans la diversité. C'est depuis Mumbai, **échantillon composite** de l'Inde, et c'est avec de jeunes Mumbaikars que nous tentons de comprendre ce qui rassemble les Indiens. Une question demeure non élucidée: comment font-ils pour rester **fascinés pendant des heures devant les matchs de cricket?**

Sans oublier sur le **Web**

www.typomag.net

◆ *D'autres articles sur notre site*



Dis, c'est quoi un Indien ?

Indien jusqu'à l'os

Comment les Indiens se définissent-ils? Hors des clichés occidentaux, des perceptions indiennes, accompagnés de vécu et sûrement plus proche de la réalité. Alors voyons, comme ça, avec eux, quelle image leur renvoie leur miroir.

Jitha George, 19 ans, étudiante: « Selon moi, un Indien, c'est quelqu'un qui est prêt à mourir pour son pays. Il ne pensera jamais à tuer quelqu'un pour atteindre ses intérêts personnels. Ici, on est très patriotique. Un Indien travaille dur. Il est tolérant. Il a du respect pour les gens d'autres religions. »

Manisha Dhingra, 23 ans, journaliste: « Un vrai Indien est un homme de contrastes: des fois il est comme Gandhi, sage et non-violent et parfois il est comme Bhagat Singh (un révolutionnaire qui a rejeté l'idéologie de Gandhi et choisi le chemin de violence) qui est prêt à lutter pour ses droits. Il est laïc. Il est aussi content pendant Noël que pendant Diwali (une fête hindoue) ou Id (une fête musulmane.) En plus, c'est un vrai gourmet. À mon avis, il est aussi un hypocrite qui crache dans son pays et se comporte bien à l'étranger. C'est une tendance qu'il doit contrôler pour réussir. »

Delany D'souza, 29 ans, avocat: « Un Indien est un grand travailleur. Il apprécie Hollywood mais adore aussi Bollywood. Il a une profonde connaissance de sa religion, des manuscrits et des livres sacrés. Les gens, ici, pensent que toutes les activités sont corrompues de plus en plus par les politiciens qui gouvernent le pays. Mais les Indiens ne font rien. Pire, des hommes battent leur femme mais font la poule mouillée quand il faut lutter contre les injustices et les inégalités. »

Mohini Sakhrani, 54 ans, femme d'affaire: « C'est un homme de la famille. Un Indien sera toujours attaché à sa famille! Toujours prêt à aider ses confrères en qualité principale. Sa culture dirige ses actions et ses idées. Chacun parmi nous est différent. Mais le vrai Indien apprécie la différence et ces différences le font indien. » ◆

Propos recueillis par Sangeeta Khemani



Musique

De Brahma à Bollywood

En Inde, la musique est indissociable de la religion hindoue : le dieu Brahma lui-même a créé l'univers au son d'instruments de musique. Mais loin de ces considérations mystiques, l'industrie du disque tire aujourd'hui sa force des musiques des films de Bollywood.

L'origine de la musique classique indienne remonte à des temps très anciens, vers 5000 ans avant notre ère. Plus proche de nous, entre le XIV^{ème} et le XVIII^e siècle, l'influence des musiques persanes et mogoles au Nord de l'Inde a conduit à l'apparition de deux styles distincts, qui forment aujourd'hui la musique classique indienne : au Nord, la musique hindoustani, influencée par l'islam et les cultures pakistanaise et persane ; au Sud la musique carnatique, beaucoup plus liée aux traditions indiennes, notamment aux danses qu'elle accompagne.

La forme musicale la plus répandue : le « raga »

L'une des plus formes musicales les plus répandues est le « raga », d'un terme sanskrit signifiant « passion », « couleur » et « attachement ». Le raga est en quelque sorte le mode d'emploi à l'usage des musiciens : un soliste improvise sur un thème mélodique ou rythmique, et parfois les autres musiciens prennent le relais, un peu à la manière d'un boeuf. Très spirituel, le raga évoque des sentiments particuliers, de la joie à la tristesse, selon l'occasion, le moment de la journée ou de l'année. Ainsi, un raga du soir ne sera jamais joué en matinée.

La musique, qui accompagne presque toutes les cérémonies religieuses, est jouée sur des instruments très divers. Le **sitar**, le plus connu des instruments à cordes de l'Inde, utilisé depuis près de sept siècles, a été popularisé en Occident par Ravi Shankar, qui en a joué à Woodstock. Mais les mélomanes indiens utilisent également volontiers le **violon**, introduit dans le pays il y a près de 450 ans, et vite adopté par les musiciens locaux, car tout à fait adapté pour respecter les nuances et les éclats des mélodies traditionnelles. Dans la famille des vents, on distingue le **shehnai**, un instrument très répandu, proche du hautbois, ainsi que la **flûte**, généralement traversière et en bambou. Enfin, les percussions par excellence sont les **tablas**, qui permettent de jouer des rythmes très complexes et virtuoses. La voix est également considérée en Inde comme un instrument de musique, si bien que souvent les paroles n'ont que peu d'importance, ce sont même parfois des notes chantées. Les chanteurs confirmés utilisent des techniques vocales propres à la musique indienne,

et qui de ce fait peuvent paraître étranges pour des oreilles occidentales : les modulations très rapides de la voix donnent parfois l'impression d'un « chevrottement ».

On retrouve d'ailleurs certaines de ces techniques dans les intermèdes musicaux des films de Bollywood, un secteur qui compte lourd dans l'industrie du disque, au point qu'il n'y a pas de variété autre que les chansons des films.

Des bandes musicales des films piratées à des millions d'exemplaires

Les bandes originales des films sont disponibles sous forme de cassettes ou de CD, et sont piratées à des millions d'exemplaires longtemps avant la sortie du film, si bien que les spectateurs connaissent les chansons avant d'avoir vu l'œuvre. Cela participe à une ambiance parfois surexcitée dans les salles obscures ! Certains films ne sont bénéficiaires que grâce aux revenus engendrés par leur bande originale, et les producteurs ont bien compris que la musique jouait un rôle capital. Le public exige une histoire d'amour, de la comédie, du mélodrame, mais surtout de la musique en abondance.

Les chansons du cinéma indien connaissent un grand succès populaire, on les entend partout : dans les rues, les taxis, les magasins, ou à la radio, que l'on écoute sur son portable pendant les longs trajets vers l'école ou le travail. Le cinéma et les chansons permettent probablement d'oublier un peu la réalité, la chaleur, la poussière et la pauvreté pour entrer dans un monde imaginaire de châteaux et de millionnaires, un monde où l'amour conquiert tout et où le bon l'emporte sur le mal. La musique filmi est un genre à part entière, mais elle intègre les influences musicales de toute l'Inde, en puisant dans son répertoire classique, mais également dans la samba, le calypso, le rock, le disco, etc.

Tout comme dans le cinéma, la culture américaine est quasi inexistante, en revanche Shakira et ABBA ont su conquérir les Indiens. ♦

Mathieu Brelière

Mode

La tradition résiste

Le sari

D'une grande élégance, il se porte avant tout pour les grandes occasions. Souvent de soie, léger et aérien, il est noué autour de la taille, puis rabattu par-dessus de l'épaule, recouvrant une blouse très courte et étroite. Pour le mariage, les Indiennes le portent toutes, car il affine la silhouette et donne un air majestueux. Actuellement, les femmes et jeunes femmes ne l'utilisent que pour les cérémonies, tandis que les plus âgées continuent à le porter au quotidien.

Le punjabi

Une longue tunique (*kamis* en hindi) recouvre un pantalon (le *sawar*), plutôt évasé au niveau des hanches, et qui se ressert aux chevilles. Une sorte d'écharpe, la *dupatta*, complète la tenue. Ce vêtement très agréable à porter, car confortable, fait partie du quotidien de beaucoup de femmes, et cela à tout âge. ♦

Marion Avarguès

Le sanscrit et le pali, deux langues culturelles et liturgiques pétrifiées

Le védique, forme la plus ancienne du sanscrit, est employé dans les Védas, le plus vieil ensemble de textes sacrés de l'hindouisme. C'était la langue parlée par les Aryens nomades autour de 2000 av. J.-C. Vers le Ve siècle avant notre ère, cette langue évolue vers le sanscrit préclassique. Le vieil indien s'unit ensuite avec les langues locales préexistantes pour donner naissance à une multitude de *prākritis*, des dialectes ordinaires d'usage quotidien, moins « nobles » que le sanscrit. Ces « bâtards » deviendront les langues indo-aryennes (1) présentes en Inde actuellement (hindi, bangali...).

Les linguistes, craignant l'influence néfaste des langues vulgaires sur le sanscrit ont développé une grammaire qui n'a pas bougé depuis l'ère chrétienne. Le sanscrit classique est ainsi devenu un idiome littéraire et immuable pratiqué par quelques familles brahmaniques (2) et des sectes hindoues.

L'un des *prākritis*, le pali, est lui aussi devenu langue sacrée, celle du bouddhisme theravāda, « doctrine des Anciens » qui s'appuie sur des textes prononcés du vivant de Bouddha (bien que les historiens contestent que Bouddha s'exprimait en pali). Cette langue véhiculaire a stimulé la diffusion du bouddhisme en Inde du Sud et en Asie du Sud Est, mais son statut de langue liturgique a stoppé son évolution. ♦

Elodie Raitière

(1) branche de la famille linguistique indo-européenne

(2) caste la plus élevée de l'hindouisme

Sans oublier sur le Web

www.tyomag.net

◆ Mousson

- ▶ We are working on the rain (K.A.)
- ▶ La rêverie ou le cauchemar (H.J.)
- ▶ Festival de la noix de coco (M.A.)

Diversité de langue et de culture

Entre traduction et modernité

Avec plus de 3 000 parlars, l'Inde se morcelle en multiples groupes linguistiques. L'hindi, censé rassembler, ne fait pas l'unanimité.

On compte officiellement 22 langues en Inde. En y ajoutant les langues non reconnues et les dialectes, on obtient un total de 3 000 idiomes à travers le pays. On peut classer les langues officielles en deux blocs inégaux. Les trois quarts appartiennent aux langues indo-européennes qui sont parlées dans le Nord; les langues dravidiennes sont employées dans les Etats du Sud. A l'intérieur de chaque groupe, les langues ont beaucoup de liens de parenté entre elles. Ainsi, lorsqu'un Marathi parle à un Gujrati, tel un Français à un Italien, ils ne se comprennent pas d'emblée mais en faisant quelques efforts, ils pourront s'entendre.

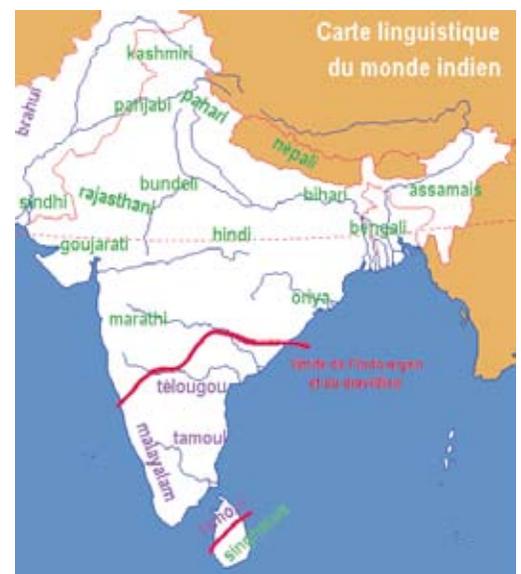
De la parole à l'écriture

Toutefois, deux personnes peuvent parler la même langue mais l'écrire différemment. Ainsi les Pakistanais parlent l'ourdou, la sœur jumelle de l'hindi, bien que les écritures soient distinctes. Lors de la partition du Pakistan et de l'Inde en 1947, l'hindoustani a donné naissance à deux langues, avec deux alphabets artificiellement différents. Des nuances de vocabulaire ont poursuivi cette séparation mais à l'oral, un Pakistanais et un Indien parlant hindi se comprennent parfaitement. La plupart des langues indo-européennes s'écrivent en devanagari, l'alphabet de l'hindi, ou dans une écriture proche, avec une barre horizontale supérieure qui joint les lettres d'un même mot entre elles. Les langues du Sud adoptent généralement un alphabet plus arrondi.

Compétition linguistique

Depuis les années cinquante, l'État indien défend fermement l'utilisation de l'hindi, qui n'est pourtant la langue principale que de 30 % de la population seulement. La langue officielle de l'union depuis 1949 fête son anniversaire tous les 14 septembre. À cette occasion, des hommes politiques apparaissent à la télévision pour inciter les Indiens à employer leur langue officielle. L'anglais n'est que la langue « associée » de l'hindi d'après la loi sur la langue officielle de 1963.

Les Tamouls résistent. Affirmant que leur langue est la plus ancienne, les habitants du Tamil Nadu qui parlent une langue dravidienne préfèrent utiliser l'anglais pour communiquer vers l'extérieur plutôt



que de se plier aux exigences de Delhi. Parce qu'ils sont étroitement liés à l'identité, les choix linguistiques ont une portée politique particulière en Inde. Les parlementaires sont libres d'employer leur langue régionale lors des sessions, même si cela suppose un système d'interprétariat digne de l'Union Européenne!

Deux langues ont été rajoutées à la liste des langues officielles en 1992, puis quatre autres entre 2004. En 2004, les Tamouls ont obtenu que leur langue soit reconnue « langue classique ».

Et en pratique ?

Avec l'ouverture de l'économie indienne au commerce mondial, l'anglais continue de progresser. De nombreuses chaînes de télévision, étrangères ou indiennes utilisent l'anglais, de même que certains journaux. Mais des solutions intermédiaires existent. À Mumbai, le *bambaiya* est un langage de rue qui mêle l'hindi (langue nationale), le marathi (langue régionale), l'anglais indien et quelques mots familiers. Entre traduction et modernité, les Mumbaïkar, champions du pragmatisme, ont innové. ♦

Elodie Raitière

De Babel il fait son miel

Polyglotte autodidacte, Kishore Shevade, traducteur à Mumbai, explique sa passion dans un pays où l'on parle officiellement vingt-deux langues.

Telugu, gujrati, tamil, kannada... Voilà quelques-unes des 12 langues indiennes que pratique couramment Kishore Shevade, 52 ans. Passionné et autodidacte, il bâtit petit à petit sa connaissance des idiomes à coup de notices d'appareils électroménagers plurilingues, d'émissions de radio, de journaux, et du moindre bout de papier en langue étrangère. Diplômé en littérature anglaise, il s'exprime aisément dans la langue de l'ex-colonisateur comme nombre de ses compatriotes urbains.

M. Shevade parle également le japonais, ce qu'il vous démontre en alignant un « Bonjour - Comment ça va? - Comment vous appelez-vous? » en nippon.

Cet enthousiasme pour les langues étrangères le tient depuis au moins 40 ans. « Quand j'avais 10 ans, je m'amusais déjà à essayer de lire les paquets de lessive dans toutes les langues » sourit-il derrière ses lunettes. Depuis 1978, il traduit pour l'État des documents d'assurance de différentes langues indiennes ou de l'anglais vers l'hindi, langue nationale du pays. Traduire des dossiers toute la journée ne suffit pas à assouvir son penchant polyglotte. « Je traduis aussi des chants patriotiques dans les différentes langues » s'enorgueillit le fonctionnaire.

Son grand voyage

M. Shevade apprend les langues pour les parler. En 1988, il a décidé de voyager un mois à travers l'Inde pour mettre son savoir en pratique. Du Nord au Sud du pays, en passant par la côte Est, « j'allais dans les marchés et je parlais aux gens. Juste pour le plaisir de communiquer dans la même langue » explique-t-il. Lorsqu'un Indien sort de sa région d'origine, il est rapidement dépaycé par le changement de langue et d'alphabet. Il doit alors mêler ses connaissances



▲ Kishore Shevade (E. R)

« Quand j'avais dix ans, je m'amusais déjà à essayer les paquets de lessive dans toutes les langues »

d'hindi et d'anglais pour se faire comprendre. « Quand on arrive dans un nouvel Etat, il n'y a pas d'interprète à votre disposition, il faut se débrouiller! C'est plus difficile de négocier un taxi et de convaincre les commerçants quand on parle comme un étranger ».

M. Shevade reste assidu à son apprentissage des langues du monde. « Je n'ai pas encore appris toutes les langues indiennes mais celles dont l'alphabet est similaire au marathi (sa langue maternelle) m'intéressent moins.

J'adore apprendre à lire des alphabets différents, comme le chinois et l'arabe que j'apprends actuellement » ajoute-t-il, enthousiaste. « Vous ne sauriez pas où je pourrais trouver un journal en chinois? » ♦

Elodie Raitière
en collaboration avec Revati Kulkarni

Quelques expressions populaires incontournables en hindi...



▲ **Manger des pois chiche en métal** : faire quelque chose de très difficile.

▶ **Se faire couper le nez** : se faire humilier (vient du livre sacré hindou Ramayana où le héros punit un démon de cette manière).

▶ **Lever son dhodi** (pantalon drapé porté par Gandhi) : s'apprêter à courir.

▶ **Avoir une toupie dans les pieds** : être pressé.

▶ **Avoir les pieds lourds** : être enceinte.

▶ **Broyer du blé** : aller en prison (travaux forcés).

▶ **Se baigner dans le Gange** (fleuve sacré) : se laver de ses péchés.

▼ **Ses parents lui ont fait les mains jaunes** : ils l'ont mariée (on applique traditionnellement sur le corps de la jeune mariée un mélange d'épice jaune - le curcuma -, de lait et de bois de santal). ♦

Elodie Raitière
avec Sangeeta Khemani et Tibo pour les dessins



Palais indien

Au délice des épices

À cup of tea ?

Il n'existe pas de cuisine indienne à proprement parler, mais une grande variété de cuisines régionales : si les ingrédients sont sensiblement les mêmes dans tout le pays, chaque Etat possède ses propres spécialités. Pour l'État de Mumbai, on parle de cuisine « Maharati ».

Une grande partie de la population étant végétarienne (par choix ou surtout par conviction religieuse, notamment dans le jaïnisme et l'hindouisme), la gastronomie est riche en recettes sans viande, notamment à base de légumes secs : pois chiches, haricots, etc.

Les noms de plats sont souvent précédés du mot *masala* (littéralement « épice »), un mélange d'épices s'accordant aussi bien avec le riz qu'avec le thé. La cuisine indienne privilégie les contrastes, au contraire des plats occidentaux qui affectionnent les nuances.

Les saveurs, très différentes de tout ce que l'on peut trouver en Occident, reposent sur une grande variété d'épices : le curcuma (ou safran des Indes), le piment, le cumin, la cannelle, le clou de girofle, le poivre bien sûr, la moutarde ou encore l'anis.

La cuisson « tandoori »

La cuisson « *tandoori* » - ainsi appelée d'après le « *tandour* », four à bois en terre cuite - est assez répandue dans la région de Mumbai. Elle a été apportée en Inde par les musulmans mogols, au même titre que le kebab. Les plats sont accompagnés d'épices macérées avec du yaourt, puis cuites au four.

La gastronomie indienne fait aussi une large place à toutes sortes de poissons et fruits, cuisinés de manières différentes en fonction des traditions religieuses de chacun.

Pour le petit-déjeuner, on mange salé, souvent dans la rue qui regorge de vendeurs de mets en tout

genre. On peut boire un jus de canne à sucre ou de citron à toute heure de la journée et de la nuit. On trouve également des viennoiseries, mais cuisinées « à l'indienne ». Ainsi, les croissants à Mumbai sont fourrés de viande ou de légumes épicés... un peu difficile dès le matin !

Les plats indiens étant généralement très relevés, les voyageurs un peu curieux auront vite fait de se reconvertir en cracheurs de feu. Ceux qui ont l'estomac fragile pourront commander en premier lieu le *dhal*, plat incontournable et très peu épicé à base de lentilles. Pour adoucir le riz trop relevé, on sert le *dahi* (yaourt), ou le *raita* (yaourt aux légumes, en général du concombre).

le Chapati, galette de pain

Un plat se sert sous forme de plusieurs petits récipients contenant des sauces, des légumes ou des fruits. Traditionnellement, on déjeune assis en tailleur, avec les doigts, et toujours de la main droite. On roule le *Chapati* (la galette de pain de tous les jours) que l'on trempe dans la sauce. Pour se rafraîchir, on boit le *lassi*, une boisson à base de yaourt, sucré, nature ou salé. Enfin, le *pan qui*, une feuille de bétel entourant des épices (en général des graines d'anis et cardamome), aide à digérer.

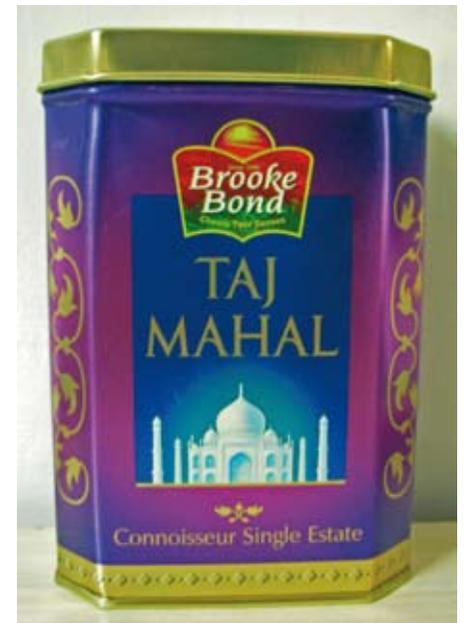
Beaucoup de cuisines régionales ont été influencées par les pays colonisateurs. Ainsi, les villes « comptoirs » de pays comme la France et le Portugal ont cuisiné le porc et le bœuf, viandes interdites dans les autres régions. Par exemple, le porc qui arrivait du Portugal à Goa dans des tonneaux de vinaigre a donné le « porc vindaloo ». Les ingrédients venus des Amériques (piment, pommes de terre, aubergine, tomate, maïs) ont également été intégrés dans les habitudes culinaires. Le résultat est une gastronomie très métissée.

L'Inde compte aussi ses stars des fourneaux, comme Sanjeev Kapoor qui s'est fait un nom à Mumbai. Plats métissés, mets exotiques, recettes faciles : tout le monde veut cuisiner comme Kapoor et manger « différent ». Les ménagères de Mumbai ne jurent plus que par son émission télévisée, « *Khana Khazana* ».

On peut dire que la cuisine indienne se concentre sur les contrastes, contrairement à la cuisine occidentale qui elle est plutôt axée sur les nuances. ♦

Mathieu Brièrre

Boisson populaire au Royaume-Uni, le thé a fait une entrée remarquée en Inde il y a une cinquantaine d'années. Paradoxalement, il a donc fallu attendre la décolonisation du pays pour que les Indiens se découvrent une passion pour cette boisson chaude, dont ils sont devenus de grands adeptes... et les deuxièmes producteurs au monde.



« Qu'avons-nous au petit-déjeuner ? Des toasts avec du thé Chai ou bien, omelette épicée avec encore du thé Chai », se délecte le jeune Occidental qui découvre l'Inde. Les petits-déjeuners sont toujours servis avec du thé. Et que les réticents s'y fassent, car la qualité du café indien vous pousse à consommer autre chose. Encore peu consommé à l'époque où les Britanniques contrôlaient le pays, le thé, apporté par les colonisateurs, s'est ensuite démocratisé et massivement installé en Inde à partir de 1954.

« Les Indiens préfèrent le Chai : du thé agrémenté de lait », explique le directeur d'un grand salon de thé réputé de Mumbai, qui propose des dizaines de thés différents dans un cadre feutré. Selon certains médecins, le thé au lait serait mauvais pour l'intestin. Mais les professionnels certifient que « c'est juste une question de préparation. Il faut faire bouillir l'eau d'un côté, le lait de l'autre. De plus, il



suffit d'utiliser les feuilles et pas de la poudre ». Au contraire, affirment-ils, la boisson favorite aurait des bienfaits sur la santé. Les scientifiques seraient en train de démontrer que le thé diminue les risques d'attaques cardio-vasculaires et fait baisser le cholestérol, selon un prospectus d'informations offert à la clientèle du salon de thé.

Sur le plan économique, le thé est devenu en quelques dizaines d'années un marché d'importance pour l'Inde. Malgré l'importance de la consommation sur place, le pays est devenu exportateur.

Trois grandes sortes sont cultivées : le Darjeeling, espèce la plus douce, le Nilgiri, un peu plus fort et enfin l'Assam, beaucoup plus relevé. En plus de ces trois grandes familles, mille sensations s'offrent aux papilles et à l'odorat de chacun : orange, miel, gingembre, jasmin ou rose, tout est possible. Ayant pris une dimension sociale, la boisson autrefois réservée à la bourgeoisie britannique est aujourd'hui devenue une caractéristique de la vie à l'Indienne, dont profitent également les touristes. ♦

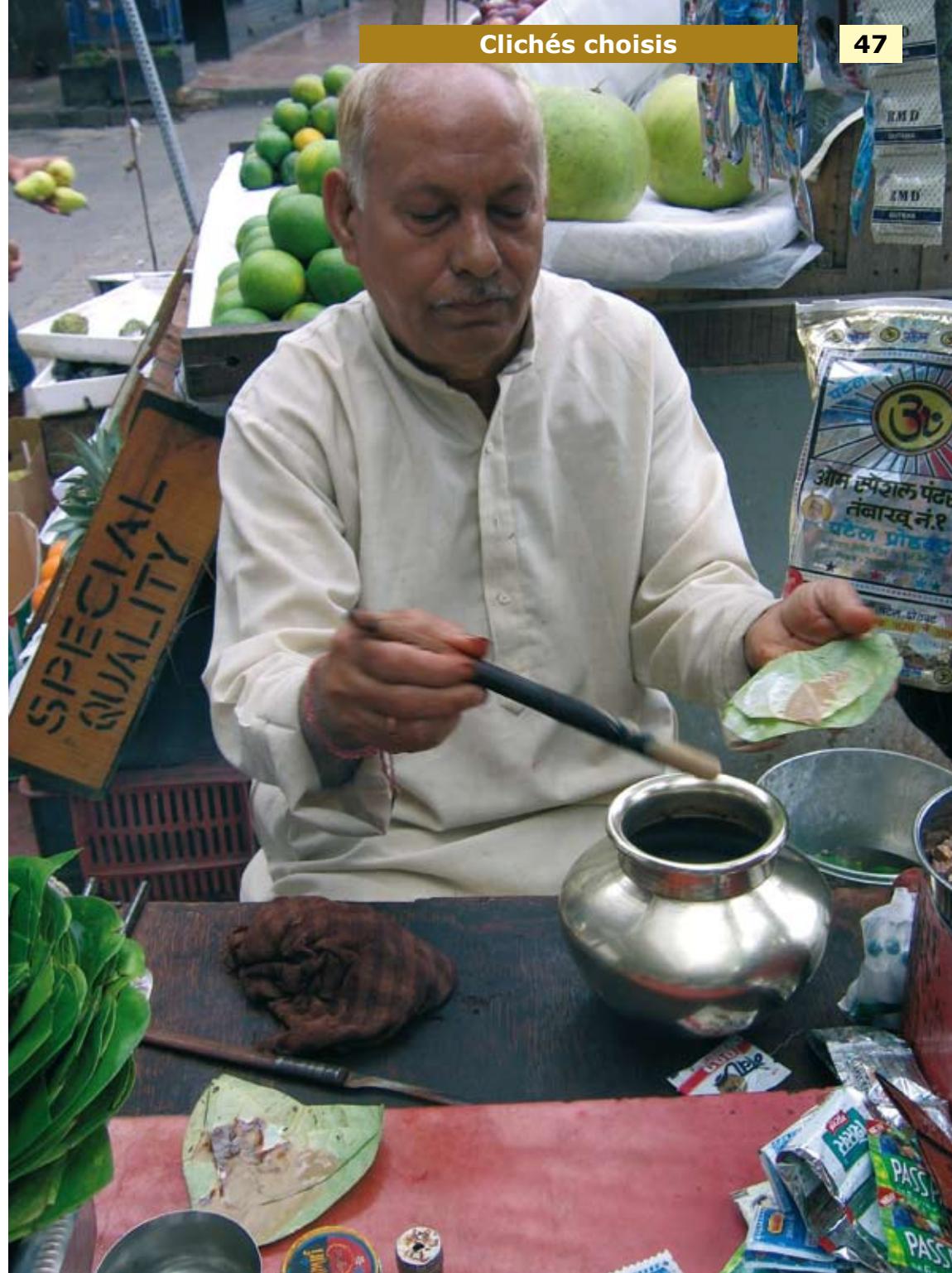
Alexandre Mathis en collaboration avec Sweetabh Sinha et Revati Kulkarni

Au délice du Bétel

Le bétel est une plante grimpante qui se consomme sous la forme d'une toute petite chique parfumée, savoureuse et odorante, d'une saveur délicieuse au début et d'un arrière-goût un peu amer. De nombreux Indiens sont de grands consommateurs de ce « chewing-gum », leur digestif favori.

Le « cognac » indien se mâche chez soi, au restaurant, lors de sorties entre amis ou en famille, chaque jour et dans toutes les couches de la société. Les paanwallas (vendeurs de chiques) font partie du décor quotidien : ils sont nichés à tous les coins de rue, aux entrées de bâtiments, d'immeubles ou de restaurants.

À l'étal du paanwalla, sur un grand plateau, en bronze ou en argent, sont disposées des feuilles vertes de bétel, en forme de cœur. À côté, des ingrédients dans des pots : de la noix d'arec, soit concassée soit râpée, et de la chaux. Outre ces trois ingrédients de base, la chique est composée d'épices, cardamome



▲ A chaque coin de rue, on trouve des vendeurs de bétel qui vous prépare votre « délice » (D. G)

et clous de girofle, tabac, candis, noix de coco, pétales de rose en sirop, menthol et tant d'autres, qui la rendent savoureuse et rafraîchissante. Chez le paanwalla, la chique est faite sur commande, comme le sandwich dans les bonnes boulangeries. Le client choisit la feuille et les ingrédients. Les composants sont pliés dans la feuille et l'ensemble est tenu par un clou de girofle.

La plus courante des chiques, le *sada paan*, contient de la noix d'arec, de la chaux et des épices aromatiques. Achetée pour une roupie, elle est mâchée et conservée au creux de la joue, au maximum une demi-heure. Plus tard, le reste, tout rouge, est recraché. La chique « meetha », composée en plus de noix de coco, de candis et de *gulukand* (un sirop de pétales de rose) est la plus savoureuse. Un vrai bonheur pour moins d'un demi-euro !

La feuille aide à adoucir l'haleine et à stimuler la digestion après un repas lourd. Les principes actifs de la noix d'arec, comparables à la nicotine pour son effet stimulant, procurent aux mâcheurs du bien-être, qui doivent cependant consommer avec modération, en raison des risques de cancer de la bouche et la gorge.

La consommation massive de bétel se traduit par de nombreuses taches rouges sur les murs des villes, qui noircissent l'image d'un pays émergent. Cette coutume rappelle cependant la vie élégante des *nababs* - princes musulmans- et des *rajahs* - leurs équivalents hindous - de jadis. Aujourd'hui, cette tradition liée à la fête et présente lors des cérémonies de mariage, continue à embellir la vie à tout moment. ♦

Cricket

Un sport complètement décolonisé

Une famille indienne s'attend naturellement à voir ses garçons aimer le cricket, tandis que les demoiselles rêvent de flirter avec un champion, le summum de la virilité. C'est que ce sport, introduit en Inde par les Britanniques au début du XVIII^e siècle, a réellement séduit les Indiens : les Anglais ont depuis été mis à la porte, mais pas le cricket, devenu quasiment le sport national.

Financièrement, dans les médias ou dans le cœur du public, aucun sport ne peut rivaliser. Il n'y en a que pour le cricket. Sur le site internet du journal *Times of India*, la rubrique « Cricket » est indépendante et chapeaute la rubrique « sport ».

Roi des médias

L'Oriental Cricket Club, le premier club indien, est fondé en 1848 par la communauté Parsi de Mumbai. Aujourd'hui, le cricket s'est emparé de l'imagination indienne au point d'être devenu un des symboles de son identité. Pourtant, du temps de l'empire britannique, jouer au cricket était pour les Indiens une aventure en terre inconnue dans la vie des classes supérieures victoriennes.

L'anthropologue indien Arjun Appadurai a étudié dans un livre* comment les médias, notamment la

radio et la presse en langue vernaculaire, ont imposé le cricket en le popularisant à une très grande échelle : « La presse publie alors biographies et schémas techniques qui vont rendre familier ce sport pourtant assez technique », explique-t-il. La télévision va parachever l'œuvre : « Avec ses nombreuses pauses et la concentration spatiale de son action, le cricket est particulièrement adapté pour la télévision. C'est d'ailleurs ce média qui a propulsé les joueurs de cricket au statut de stars. »

Il faut souligner aussi que le cricket est un des rares espaces dans la société, où on est jugé

Financièrement, dans les médias ou dans le cœur du public, aucun sport ne peut rivaliser

uniquement sur son talent. On fait peu de cas de la religion ou de la caste d'un joueur de cricket, s'il fait gagner l'équipe.

Argent et gloire

Le cricket est soumis à une intense commercialisation et les joueurs à une marchandisation plus importante chaque saison. Cela va de pair avec une gourmandise accrue de victoires de la part du public. L'extraordinaire popularité du cricket en Inde est clairement

liée à un sentiment nationaliste très musclé, et les matchs entre l'Inde et le Pakistan sont des guerres nationales à peine déguisées.

Mumbai abrite, à deux pas du Brabourne Stadium, le « BCCI », le bureau de surveillance du cricket indien, qui assure chaque année la programmation de la saison ainsi que la sélection de l'équipe nationale et chapeaute les associations de cricket dans chaque état de l'Union indienne. Dans des locaux qui ne payent pas de mine, le staff permanent, composé de douze personnes, s'active.

M. Seth, l'intendant principal du bureau, n'est pas peu fier : « Quand on travaille pour le BCCI, on représente l'Inde. » Il apprécie cette proximité privilégiée avec les joueurs. Il n'y a pas cinq minutes, il était, affirme-t-il en conversation téléphonique avec Sourav Ganguly, capitaine de l'équipe nationale de 2000 à 2005.

Vingt joueurs évoluent régulièrement en sélection nationale. Ces privilégiés sont à l'abri du besoin : certaines stars peuvent gagner environ 85 000 euros par an, et le BCCI couvre tous leurs frais de voyages et d'équipement. S'ajoute à cela l'argent des sponsors et des publicités, que gèrent leurs agents. Le BCCI fait partie des organisations sportives les plus riches au monde. Les droits concernant toutes les compétitions internationales qui vont se dérouler en Inde jusqu'en 2010 ont été vendus pour 612 millions de dollars. Nike a versé

▼ *Le dimanche, les jeunes se réunissent dans les parcs pour jouer au cricket (D. G)*





▲ Portraits des grands joueurs indiens dans les couloirs du Brabourne stadium (E. S)

Les droits des compétitions internationales se déroulant en Inde jusqu'en 2010 ont été vendus pour 612 millions de dollars

43 millions de dollars pour être équipementier officiel jusqu'en 2010 et Air Sahara en a versé 70 pour s'afficher comme sponsor officiel. Cette liste de contrats juteux n'est pas exhaustive.

Le Brabourne Stadium, situé près de la gare Churchgate au sud de la ville, appartient au Cricket Club of India, une des équipes de Mumbai. On peut y lire, sur les couloirs tapissés de portraits des joueurs, l'histoire du cricket indien. On y trouve Kapil Dev, Sunil Gavaskar ou encore Sachin Tendulkar. Originaire de Mumbai, ce dernier est surnommé le « petit maître » car il est considéré comme un des meilleurs batteurs de tous les temps. De 1948 à 1972, le stade a accueilli les grands matchs internationaux. « Maintenant, il se contente de quelques matchs de gala et accueille l'équipe nationale pour des entraînements », explique M. Naik, le « responsable cricket » du stade.

Les bureaux du Cricket club of india donnent directement sur le stade. Quelques personnes d'un certain âge, en tenue sportive, se promènent dans les tribunes. Ce sont des passionnés nostalgiques. « Le cricket a changé. Il y a moins de charme. Avant, on jouait pour le plaisir, pour la gloire et pour le pays. Aujourd'hui, les joueurs ne sont motivés que par l'argent », regrette un supporter de la première heure. Décidément, le cricket n'en finit plus de changer. ♦

Eddy Spann et Prerna Mahadik

* *Après le colonialisme - Les conséquences culturelles de la globalisation, un livre de Arjun Appadurai*

Règlement : Se batte jusqu'à la manche

Le cricket se joue à deux équipes de onze joueurs s'affrontant sur un terrain comportant deux « guichets », chacun protégé par un batteur. Les joueurs de chaque équipe s'efforcent de marquer des points en frappant une balle à l'aide d'une batte en bois, tandis que l'autre essaie de les mettre hors jeu.

Les équipes sont normalement composées de joueurs ayant des qualités complémentaires : certains sont plutôt de bons batteurs, d'autres plutôt des lanceurs, tandis que le gardien, placé derrière le guichet, avec un équipement de protection spécial, doit posséder des réflexes aiguisés.

La rencontre est divisée en manches. Les équipes jouent leurs manches consécutivement. L'équipe qui batte (qui attaque) doit marquer le plus grand nombre de points (runs). Celle qui défend tente de l'en empêcher en éliminant les batteurs adverses aussi vite que possible. Si les dix batteurs d'une équipe sont éliminés, la manche de cette équipe est alors terminée. ♦

Portrait : Jehaan Parekh, 12 ans



▲ Jehaan Parekh en tenue de gardien (P. M)

Jehaan Parekh, 12 ans est élève à la Cathedral and John Connon School. Comme beaucoup de jeunes garçons, il rêve d'une place de batteur dans l'équipe nationale. Difficile d'expliquer une passion : « Tout ce que je sais, c'est que quand je prends la batte, je sens cette fébrilité avant de frapper la balle. J'aime aussi le fait que le cricket soit non seulement un sport physique, mais aussi un jeu mental. Ça me fascine. »

Son modèle, c'est Rahul Dravid : « Pas parce qu'il est le capitaine de l'équipe nationale mais parce que, pour moi, c'est un joueur complet avec des qualités de leader incontestable et qu'il sait garder une maîtrise totale de lui-même dans les situations tendues. »

Jehaan est persuadé que le cricket est plus une question de travail assidu que de talent, même s'il reconnaît qu'il en faut : « Par exemple, je sais que je dois perdre un peu de poids et qu'en m'entraînant sérieusement j'y arriverai. Je suis convaincu que si je travaille j'accomplirai mon rêve ». ♦

Lassés des **rituels** qui **perdent de leur sens**, mais n'ayant pas envie de couper les ponts, les jeunes Indiens vivent une époque charnière. Entre deux mondes, entre deux codes, il est difficile de trouver sa place. Toute la société s'agite en sentant le cadre changer. Au quotidien dans les familles et dans l'intimité des couples, **des petites révolutions témoignent de la métamorphose. Débats de jeunes, débats de femmes, chacun cherche sa place.**

Quotas, castes et polémique

Une partie de la jeunesse se révolte contre la **discrimination positive**

A chaque jeunesse sa lutte: tandis que, début 2006, les jeunes Français se battaient contre le CPE, dans le même temps une partie de la jeunesse indienne luttait contre le projet du gouvernement d'augmenter, dans les universités, le quota de places réservées aux basses castes.

Il est rare de voir les jeunes Indiens mouiller leur chemise pour protester contre l'action des pouvoirs publics. Pourtant, lors de l'été 2006, plus de 100 000 adhérents du syndicat étudiant « Jeunesse pour l'égalité » sont descendus dans les rues partout en Inde, pour manifester contre la nouvelle proposition du ministre du Développement des ressources humaines, Arjun Singh, d'augmenter de 22,5 % à 49 % le pourcentage de places réservées dans les universités publiques aux étudiants des basses castes.

Les fondateurs de l'Inde indépendante, dont Bhimrao Ambedkar, grand intellectuel appartenant à la caste des intouchables, ont inscrit dans la Constitution le principe de la non discrimination des castes inférieures, qui selon des statistiques officielles

représentent 36 % de la population. Dans cette optique, des quotas de discrimination positive ont été instaurés dans le domaine de l'éducation, afin de favoriser le progrès social de ces classes défavorisées. Lors de sa mise en place, il était prévu que le quota dure 20 ans, mais il est toujours en vigueur aujourd'hui.

Dans la Constitution: non-discrimination des castes inférieures, représentant 36 % de la

Dans les années 1980, une commission indépendante – la commission Mandal - a jeté un pavé dans la mare en considérant que, outre les intouchables, de nombreuses castes intermédiaires étaient également victimes de discrimination, et a suggéré en conséquence d'augmenter encore les quotas en faveur des classes inférieures. Quelques

années plus tard, les autorités ont tenté de mettre en application cette proposition, mais se sont heurtées à de vives protestations, parfois violentes, et à un veto de la Cour suprême. Or, le gouvernement actuel veut revenir à la charge sur cette question - électoralement très payante, vu le poids des basses castes - en augmentant les quotas à l'université.

Les quotas, fléau ou bénédiction ?

« C'est triste de voir les hommes politiques nous diviser en utilisant le sujet des castes », observe Gunjan Sharma, responsable pour Mumbai de « Jeunesse pour l'égalité », qui voit dans le projet de loi du ministre Singh un projet « farfelu », à visée purement électoraliste. « S'ils veulent défendre les pauvres et les exploités par le biais de quotas, pourquoi le faire sur le critère des castes ? Cela garantit aux personnes de basse caste de pouvoir s'inscrire dans les meilleures institutions du pays ».

Mansi Seth, une élève-ingénieur, croit qu'il est nécessaire d'aider cette classe de la société qui s'est isolée depuis longtemps, mais le mérite et la situation familiale doivent être selon elle le principal critère de sélection pour les institutions prestigieuses. « Il

▼ Jeune mendiant dans les rues de Mumbai (D. G)



Sans oublier sur le Web

www.tyomag.net

► Les émeutes de Dalits :

L'affaire Kherlanji (H.J.)

► Ecologie :

Action écologique dérisoire et illusoire (A.M.)

► Jeunesse indienne :

Une jeunesse à deux vitesses (K.A.)

► Rapport parent-enfant :

Deux mondes différents ? (E.A.)

► La fête de Mangalagauri (R.K.)



▲ *Ecoliers attendant le bus à Mumbai (D. G)*

est injuste qu'un élève d'une famille aisée obtienne une place avec une note catastrophique de 35 points sur 100, pour la seule raison de sa caste, alors qu'un élève de situation modeste va être refusé même s'il a obtenu un score de 90 points », argumente-t-elle.

Arun D'souza, professeur de sociologie à l'université Saint-Xavier de Mumbai, ne soutient pas la proposition du ministère. Pour lui, il est injuste de comparer les notes d'un lycéen qui vit dans un village sans électricité, avec celles d'un étudiant qui vit dans un appartement avec toutes les facilités modernes.

On ne manque pas d'exemples où les élèves de basse caste réussissent à intégrer des institutions scolaires par le biais d'un concours d'entrée. Souvent, leurs propres parents avaient bénéficié de quotas pour faire des études. Mais on trouve aussi des personnes qui abusent de leur origine de caste pour obtenir des places dans les meilleures institutions, alors qu'elles sont issues de familles aisées.

Ce débat très vif divise l'Inde en deux camps. Les « contre » argumentent que la commission Mandal a mis en avant des chiffres trompeurs, et qu'elle s'est basée sur des critères obscurs pour différencier et répertorier les castes. De plus, le fait que la proposition du ministre Singh survienne en période pré-électorale, conduit certains à soupçonner le gouvernement de manœuvre électoraliste.

A l'inverse, ceux qui soutiennent le projet disent qu'une société ne peut pas progresser si la majorité n'a pas pleinement accès à l'éducation, qui est un droit fondamental. Ils constatent que l'énorme fossé économique qui existe aujourd'hui ne fera que s'agrandir si les privilégiés continuent d'ignorer le reste de la population.

Bref, beaucoup abordent ce débat de manière manichéenne, tout en noir ou tout en blanc, alors que la situation est sans doute beaucoup plus proche du gris ! ♦

Perna Mahadik

Casser les castes

Dans l'hindouisme, le système de castes, bien que moins présent qu'auparavant, n'a pas disparu. Son origine remonte à un hymne saint, qui proclame que Brahmâ, le créateur du monde, a fait naître quatre catégories de personne : de sa bouche sont nés les Brâhmanes, de ses bras les Kshatriyas, de ses cuisses les Vaishyas et de ses pieds les Shudras.

Ce texte sacré a hiérarchisé la société en castes. Dans la première, on trouvait surtout des prêtres, des enseignants et des professeurs ; dans la seconde, des administrateurs et des soldats ; dans la troisième, des artisans, des commerçants, des hommes d'affaires et des agriculteurs ; et, dans la quatrième, des serviteurs. Certains, ceux qu'on associe aux travaux dégradants, sont hors

castes : ce sont les Harijans, ou Intouchables.

Mais, bien heureusement, les choses ont grandement évolué depuis. Dès l'indépendance

en 1947, l'Inde a garanti l'égalité juridique de tous les citoyens. Un principe officiel qui, bien sûr, est plus difficile à traduire dans la réalité.

Les Harijans commencent, petit à petit, à s'intégrer dans la société.

Les Harijans commencent, petit à petit, à s'intégrer dans la société. Les castes se mélangent et, même si on privilégie encore les mariages entre des personnes de même caste, il arrive de plus en plus souvent que la famille, après de longues discussions, finisse par accepter le choix de leur enfant, qui parfois tombe amoureux par-delà les barrières de caste.

Ainsi, l'avenir semble vouloir anéantir le système des castes. Bientôt, les différencier risque de ne plus avoir le moindre sens. Un pas vers l'égalité ? Certainement. ♦

Marion Avarguès



▲ *Bhimrao Ambedkar (www.ambedkar.org)*

Bhimrao Ambedkar (1892-1956), né intouchable et devenu ministre indien de la Justice, a beaucoup fait pour le recul du système des castes.

Brimé, persécuté dans son pays en raison de sa caste, c'est aux États-Unis qu'il obtient un doctorat d'économie. De retour dans son pays, il doit à nouveau subir les humiliations. Il se lance alors dans une lutte acharnée : celle de la justice sociale. Son but suprême ? Affranchir toutes les classes opprimées, et avant tout celle des intouchables.

La lueur, puis la flamme

Il participe également à la libération de l'Inde et dès 1947, prône l'abolition des castes. Nommé ministre de la Justice par Nehru lui-même, il rédige la constitution de son pays. En 1956, quelques mois seulement avant sa mort, Ambedkar, se convertit de l'hindouisme au bouddhisme. Cette conversion aura un impact énorme : des centaines de milliers d'intouchables suivront son exemple. Encore aujourd'hui, Bhimrao Ambedkar reste, aux yeux des Indiens, le symbole de l'héroïsme. ♦

Marion Avarguès

Fiançailles

Une promesse en public et en musique

Dans sa course à la modernité, l'Inde n'en oublie pas pour autant ses traditions. Pour ce peuple aux valeurs très familiales, des fêtes telles que le mariage ont une grande importance. Les fiançailles qui l'annoncent s'organisent également selon certains rituels.

Environ 200 personnes remplissent la grande salle que Visha et Grishma ont louée pour l'occasion. Ils ont invité leurs familles respectives entières et leurs amis. Les jeunes ont laissé leurs jeans pour des tenues plus traditionnelles, telles que le sari ou le salwar kamiz, composé d'un pantalon et d'une tunique en tissu très fin. Les femmes portent beaucoup de bijoux, mais c'est bien sûr la fiancée qui scintille le plus, sur l'estrade. Appelée au micro, les parents proches puis éloignés, vont saluer le couple à tour de rôle, en commençant par la famille du fiancé. De nombreuses photos immortaliseront ces présentations. Menka, amie de la fiancée, confie qu'elle trouve cette partie de la cérémonie, la plus longue, « un peu ennuyeuse ».

La famille du garçon offre sari et bijoux d'or à la fiancée. Le fiancé reçoit lui des vêtements, du parfum et une chaîne en or.

La vraie fête commence ensuite. Le couple ouvre la danse sur une chanson de Bollywood dans laquelle un garçon propose le mariage à une fille. Les fiancés jouent, alors, leur future demande en mariage. Les invités les accompagnent, les encouragent en tapant des mains. L'estrade est bientôt remplie de personnes aux vêtements colorés, qui chantent et dansent autour des futurs mariés.

La demande est suivie de l'échange des anneaux de fiançailles. Là encore, les photographes s'en donnent à cœur joie. Les fiancés ne s'embrassent pas : en Inde, cela ne se fait pas en public.

Des serveurs amènent ensuite les gâteaux, qui seront goûtés par le couple sous les encouragements des convives.

La cérémonie se termine par un repas sous forme de buffet, dans une autre salle. Les fiancés, tous deux de confessions Jain, sont de caste différente. Une table décorée attend le couple et leurs familles proches, tandis que les autres s'assoient autour de tables plus petites. Les deux tourtereaux sont désormais engagés l'un envers l'autre, même si cet engagement, contrairement au mariage, peut être rompu (ce qui est rare).

Visha et Grishma se marieront bientôt, dans six mois, ou un an au plus tard. Pour connaître le moment propice, les familles s'adressent généralement à un pandit (savant indien) qui leur indique une date qui portera bonheur. Mais dans les villes, il arrive de plus en plus souvent que les jeunes déterminent eux-mêmes quand célébrer leur union.

Impossible pour les amoureux de vivre ensemble avant le grand jour : en Inde, il est très mal vu de partager un logement sans être mariés, sauf peut-être pour les acteurs de Bollywood, ou les jeunes partis vivre à l'étranger. Certains le font cependant en cachette.

Dans le cas de Visha et Grishma, il s'agira bien d'un mariage d'amour, bien que beaucoup de jeunes couples se rencontrent encore de manière arrangée. Une liberté dont ont bénéficié les deux tourtereaux, et qui montre, une fois de plus, que les mentalités évoluent. ♦

Emmanuelle Alfeef

Laissez-moi le choix

Reena a 30 ans. Vêtue d'un sari coloré, elle rayonne. Mais, au fond, tout au fond de ses yeux, c'est la tristesse qui se dévoile.

Petite, Reena vivait à la campagne, au milieu d'une grande famille. Bien au milieu, c'est le cas de le dire, puisqu'elle avait deux sœurs aînées et deux frères cadets. « Il n'y avait aucune tension, se rappelle-t-elle. Nos parents, contrairement à la coutume, ne faisaient pas de différence entre les filles et les garçons. Nous avions la même éducation, la même nourriture aussi. » Car souvent, en Inde, les filles vont dans une école où l'on apprend que l'hindi tandis que les garçons ont accès aux écoles beaucoup plus chères. Là-bas, on leur enseigne l'anglais. « J'ai eu beaucoup de chance, admet la jeune femme, car, comme ma naissance a précédé celle de mes frères, c'était comme si j'avais apporté le bonheur. »

Je tenais à mon indépendance

À cette époque, Reena débordait de rêves et d'envie. « Je voulais devenir architecte, mais avant tout, je tenais à mon indépendance. » Adolescente, elle s'est forgée une sorte d'idéal qui ne peut exister. Et puis, elle est tombée amoureuse d'un médecin. À ses yeux, c'était la perfection, il incarnait tout ce qu'elle avait toujours désiré. Hélas, la famille du prince charmant a refusé leur union, alors, pour elle, tout s'est écroulé. « Ma vie était brisée, raconte-t-elle gravement. » Depuis cela, plus jamais elle n'a aimé. Ainsi, une vie mourait, une autre naissait. Après l'effervescence et la lumière, ce furent les ténèbres. Quand ses propres parents l'ont obligée à accepter le mariage arrangé, elle s'est d'abord révoltée : « Je criais, je pleurais... et cela jusqu'au jour du mariage. » Jusqu'à la date fatidique, la belle ne vit jamais son futur mari. Elle du se contenter d'une vulgaire photo. Et, depuis ce mariage, son mode de vie a changé radicalement : « J'ai beaucoup plus de responsabilités. Auparavant, j'étais indépendante mais aujourd'hui, je dois demander de l'argent à mon mari. Et malgré tout, je dois rester digne pour l'honneur de ma famille ».

Quant à ses parents, Reena ne risque pas de leur pardonner. Alors, où trouver de l'espoir dans ce tableau noir ? La jeune femme glisse un regard sur son enfant : Aaradhya. L'amour submerge ses traits. Oui, on sait à quel espoir elle se raccroche. ♦

Marion Avarguès
avec Bharati Mishra

▼ Le gâteau des fiançailles (E. A)



Mariage

Le mariage arrangé, pas toujours une contrainte

Les mariages arrangés n'ont pas disparu de la société à Mumbai. Ils sont cependant l'objet d'une certaine libération, les conjoints n'étant plus forcément imposés l'un à l'autre sans même se connaître. De nombreux jeunes aujourd'hui choisissent eux-mêmes leur partenaire, pourvu que leurs parents soient d'accord.

Dyumna a refusé huit prétendants proposés par ses parents avant d'accepter de se marier. Peut-être aussi pour contenter enfin sa famille. Ils ont vécu quelques mois ensemble, pour voir s'ils s'entendaient bien, puis se sont mariés. Beaucoup de mariages arrangés se font sur ce système qui laisse un choix relatif aux futurs époux. Les rubriques d'annonces matrimoniales des journaux sont pleines de recherches par les parents d'un mari idéal pour leur enfant. Certains critères sont très précis : diplôme de médecine, jolie voix, musicien...

L'idéal : un mariage d'amour

Cette solution peut être aussi une alternative quand le jeune n'a pas trouvé lui-même la personne avec qui il veut vivre. Revati en témoigne : « L'idéal pour moi serait de faire un mariage d'amour. Mais si je ne trouve pas le prince charmant, mes parents le chercheront pour moi. » Vandita, célibataire à vingt-quatre ans, assure qu'un mariage arrangé ne la dérangerait pas, car elle considère « qu'avec des concessions de la part des deux personnes, tous les caractères peuvent s'entendre ». Vers 25-30 ans, on conçoit mal de vivre seul, d'où pour certains la solution du mariage arrangé. Les filles, particulièrement, car elles ont peu d'existence sociale en restant célibataires.

Des mariages d'amour de plus en plus fréquents

Les mariages d'amour sont de plus en plus courants avec le changement des mentalités qui a surtout lieu dans les classes moyennes et supérieures. Avec cependant certains critères, imposés cette fois par les parents. Il est en effet difficile de se marier quand on est de religions différentes. Les parents de Perna, hindous, lui ont promis d'accepter le mari qu'elle choisira, à la condition que celui-ci ne soit pas musulman. Le cas échéant, ils donneraient tout de même leur accord mais

ne viendraient pas à la cérémonie, et interdiraient à cet homme d'entrer chez eux.

Le niveau de richesse est également important, même si le système des castes n'existe officiellement plus. Il est quasiment impossible de se marier entre deux personnes de milieux sociaux très différents. Mais les rencontres de ce type sont plutôt rares, les jeunes ne se côtoyant généralement qu'au sein d'une même classe sociale. La sélection par le prix des écoles, les fréquentations des parents ou les milieux de travail n'incitent pas au mélange des origines sociales.

Dans la majorité des cas, le garçon sera plus riche que la fille

Mais dans la majorité des cas, le garçon sera plus riche que la fille. En effet, « les parents d'une fille souhaitent qu'elle vive hors du besoin, explique Toshan, jeune commercial. Le mari doit

être capable de lui fournir une vie confortable. » Le contraire serait très « mal vu », l'homme n'étant pas jugé capable de rendre sa femme heureuse.

Après le mariage, la jeune femme va habiter le plus souvent avec la famille de son mari

Après le mariage, la jeune femme va habiter le plus souvent avec la famille de son mari. La plupart des familles indiennes sont traditionnelles, ce qui implique parfois des rapports houleux entre la jeune mariée et sa belle famille. Perna souhaite pour cela qu'elle pourra échapper à ce schéma et construire une famille nucléaire, un modèle qui commence tout juste à se répandre. ♦

Emmanuelle Alfeef



▼ Le mariage de Vijaya

Fête de Mangalagauri

Danse, vis, oublie...

En Inde comme partout dans le monde, la parité est un combat de chaque instant. Dans ce contexte, la fête de Mangalagauri, entièrement dédiée aux femmes, apporte sa pierre à l'édifice.

Quand une Indienne se marie, on lui offre une statuette de la déesse Annapurna. Pendant cinq ans d'affilée, elle devra la prier pour souhaiter longue vie à son mari. C'est de cette tradition qu'est née la fête de Mangalagauri. Le soir du 15 août, jour de l'indépendance, cette cérémonie permet aux femmes, et rien qu'aux femmes, de s'amuser. En effet, la majorité se marient très jeunes et se consacrent exclusivement aux tâches ménagères et à leur travail de mère.

Le mariage marque ainsi une coupure radicale dans leur vie, le moment où elles doivent renoncer soudainement à cette part d'enfant qu'elles portaient en elles.

Lors du Mangalagauri, cette part d'enfance peut resurgir. Ce soir-là, les femmes laissent exploser leur spontanéité. Ce ne sont que danses et rires. Certaines se laissent même aller à se rouler sur le sol, tournoyant telles des toupies. L'heure de Cendrillon est passée depuis belle lurette, mais elles demeurent infatigables.

Trottant tout autour, quelques enfants combattent, tant bien que mal, leur épuisement. Un peu à l'écart de ce tableau, trône un autel. Le puja, rituel de vénération, se compose d'offrandes, et parfois, d'une statue représentant la divinité.

Bharati, directrice d'un jardin d'enfants, prend part aux réjouissances. Pour elle, l'égalité des sexes n'est pas acquise, loin de là, mais les progrès sont flagrants :

« La différence entre les filles et les garçons provient de la culture et de l'éducation, mais avant tout du mariage », explique-t-elle. « La condition de la femme en dépend ».

L'inégalité des sexes est plus marquée en campagne qu'en ville, du fait des traditions et du conservatisme. Toutefois, les femmes commencent à pénétrer dans tous les domaines. Mais, dans certains, les contrastes restent encore énormes : « À Mumbai, précise Bharati, seules deux femmes sont cheminots. »

Enfin, il est temps de dormir. Des couches sont déroulées à même le sol, côte à côte. La fête est finie, le combat continue. ♦

Marion Avarguès

Le statut de la femme

Sous le règne des hommes

La société indienne demeure toujours profondément enracinée dans ses traditions et ses rituels qui la nourrissent, mais aussi la pourrissent. La femme y est forcément prisonnière de ces valeurs démodées. Elle souffre, mais ne se révolte pas.

Une femme indienne incarne trois rôles - la fille, la femme et la mère -, toujours sous la coupe d'un homme. Dans l'État du Maharashtra, dont Mumbai est la capitale, son prénom est suivi du prénom et du nom de son père. Et après le mariage, de ceux de son mari. Elle n'a pas son mot à dire - c'est la loi qui l'impose. Elle, elle ne vaut rien. La famille et la société au sens large conditionnent sa conduite socio-familiale.

Après le mariage, presque toujours arrangé, un autre fardeau l'attend. La famille élargie étant la norme, elle vit avec celle de son mari. Son prestige et sa reconnaissance au sein de cette famille dépendent de sa fécondité, en particulier de la naissance d'un garçon. La famille attend qu'elle lui donne un garçon le plus vite possible. Cela assure le lignage et une retraite confortable pour les parents. D'ailleurs, c'est le fils qui doit mener la cérémonie des funérailles de ses parents.

À 60 ans, Sunita aux yeux tristes se souvient de sa fille Punam, morte il y a cinq ans. « Nous avons

fait marier notre fille dans une famille aisée de même statut social que la nôtre. Elle a accouché d'une fille, son premier enfant. Et sa vie conjugale a tourné au cauchemar ». « Coupable » de n'avoir pas donné naissance à un fils, Punam a en effet perdu toute envie de vivre. « Elle n'arrivait pas à s'occuper de sa propre fille qui réclamait de la tendresse maternelle. Petit à petit, notre fille s'affaiblissait sous nos propres yeux. Presque cinq années de souffrance plus tard, elle s'est éteinte », confie Sunita.

Au XXI^e siècle, les femmes indiennes envahissent le secteur des services suite à la croissance économique de l'Inde. Le nombre et le niveau de l'éducation des femmes croissent si forts que leur statut socio-économique s'améliore. Pourtant, la société reste fermée et tient fortement aux traditions ancestrales. Ainsi les femmes continuent, au fond, à subir les mêmes contraintes sociales. ♦

Harjeet Jhans

Karwachauth

« Mon mari est mon dieu »

Chaque année au mois d'octobre, le quatrième jour du mois hindou de Kartik, les Indiennes célèbrent le *karwachauth* (mot à mot : « tasse du quatrième jour »). La tradition veut que les femmes mariées ou fiancées jeûnent pour rallonger la vie de leurs maris, en suivant un rituel précis qui dure toute une journée.

Elles se lèvent à 4h30 du matin, et après leur toilette, elles mangent du *sergi*, un plat sucré qu'on ne prépare que pour cette occasion. Pendant toute la journée elles ne mangent ni ne boivent, jusqu'à l'apparition de la lune, symbole de l'immortalité. Dans la soirée, elles se maquillent pour être aussi jolies que de jeunes mariées. Arrive alors le moment le plus important. Elles contemplent la lune à travers une passoire, se tournent vers leur mari, puis le regardent de la même façon. À la fin du rite, elles boivent un verre d'eau et peuvent manger à nouveau. Ce geste symbolise l'amour sacré, pur et inconditionnel.

Il peut sembler incroyable qu'au XXI^e siècle, même des gens diplômés continuent de pratiquer la tradition ancestrale. Le rituel a même tendance à se développer, véhiculé par certains films de Bollywood. Pour imiter les stars, les jeunes femmes

branchées, modernes et libérées, jeûnent elles aussi. La différence est que, traditionnellement, le jeûne était un devoir, qu'on accomplissait de manière désintéressée. De nos jours, les maris, le soir venu, offrent des cadeaux à leur bien-aimée, ou l'invitent à sortir en boîte de nuit.

Pourquoi une fête pour accroître la vie de l'homme mais jamais celle de la femme? Cela revient à se demander ce qu'est une femme en Inde : une domestique? une machine à pondre? En tout cas, même les plus malheureuses en mariage, celles qui n'aiment pas leur mari et ne sont pas aimées par lui, les victimes de harcèlement sexuel ou moral, celles que l'on humilie, continuent d'appliquer la tradition en proclamant : « mera pati, parmashwar hain » (« mon mari est mon Dieu »). ♦

Bharati Mishra

Jeunes couples

Notions de savoir-vivre...

Les sorties entre amis, l'école mixte ou les jobs d'étudiant peuvent être autant d'occasions pour les jeunes de se rencontrer, et d'éviter ainsi que leurs parents ne recherchent pour eux le partenaire idéal. Pour une jeunesse qui se cherche, l'amour devient une préoccupation de plus en plus importante.

L'âge du premier flirt est nettement plus élevé qu'en Occident, et ce n'est pas une honte de ne pas l'avoir connu à 18 ou 20 ans. À cet âge, il n'est pas rare de rencontrer des jeunes qui s'interrogent sur la question.

Prerna, jeune fille de 19 ans, raconte la formation d'un couple avec un certain humour : « on sort entre amis, on rencontre quelqu'un, mais il ne faut pas se rapprocher de lui trop vite, sinon on passe pour une fille facile. Un jour, on commence à faire des sorties à deux, au cinéma par exemple. Jusqu'à la déclaration d'amour ». Une tirade quasi officielle qui marque le moment à partir duquel les deux jeunes sont effectivement ensemble. Elle ne doit surtout pas arriver trop tôt : « pour sortir avec une fille, j'ai besoin de la connaître parfaitement » explique Sameer. Pour s'embrasser, il faudra attendre encore un peu.

Tout un programme... Prerna envie la spontanéité possible en Occident. « J'aimerais bien que cela se fasse naturellement. Mais si je faisais le premier pas directement, je me ferais une très mauvaise réputation ! »

Les couples de tous âges ne doivent pas se montrer en public. Se tenir la main dans la rue peut être interprété comme un manque de pudeur. Tanya raconte que la veille de la Saint-Valentin, alors qu'elle était dans les bras de son petit ami dans un train, une femme est intervenue pour leur reprocher leur conduite !

Les rapports sexuels sont rares avant le mariage, une caractéristique encore très ancrée dans la culture. C'est une question de respect, pour la famille, mais aussi pour soi-même. « Je veux me réserver pour celui que j'aimerai vraiment, ne pas regretter plus tard » confie Amrita. Également parce que les naissances hors mariage sont quasiment inconcevables. La contraception est de plus en plus utilisée, assure Armin Jamshedji Neogi, femme médecin au planning familial de Mumbai. Mais dans la plupart des cas, ce sont des couples mariés, ayant déjà des enfants, qui viennent la demander.

La conception de l'amour chez les jeunes est encore assez influencée par les valeurs traditionnelles. Des différences que de jeunes Occidentaux pourraient juger négativement... tout comme de jeunes Indiens pourraient trouver choquante la liberté à l'occidentale. La marque d'une innocence gardée un peu plus longtemps ? ♦

Emmanuelle Alféef,
avec Prerna Mahadik

Planning familial

Contraception, sexualité à l'ordre du jour

Faire évoluer les esprits pour changer les vies : tel est le slogan du planning familial de Mumbai. Son but : permettre à la population, et particulièrement aux jeunes femmes, d'être informées sur des sujets aussi difficiles que la contraception, la sexualité...

Le planning familial compte 40 branches réparties à travers le pays, qui font beaucoup de prévention à travers des « programmes de prise de conscience » effectués par des médecins qui vont à la rencontre des populations.

La contraception est promue pour les couples qui ont déjà des enfants et ne pourraient pas subvenir à leurs besoins s'ils en avaient davantage. Baisser le taux de fécondité est une priorité : il est d'environ 2,3 enfants par femme, ce qui représente un trop grand nombre par rapport aux ressources du pays. Il s'agit également de lutter contre les grossesses non désirées qui peuvent se traduire par des infanticides ou des avortements effectués dans des conditions déplorables. Aujourd'hui, de nombreux couples viennent demander la contraception, délivrée gratuitement par le planning. 25 % d'entre eux sont des jeunes, un chiffre qui montre bien la prise de conscience qui se dessine peu à peu.

En cas de nécessité d'avortement, le planning dirige les femmes vers des médecins spécialisés, formés aux nouvelles techniques de l'Interruption Volontaire de Grossesse. Le but est d'éviter que les familles ne pratiquent des avortements sauvages ou se tournent vers ces cliniques privées qui proposent des avortements à des prix exorbitants et souvent risqués pour la mère.

Le planning lutte aussi pour l'égalité des sexes, par des programmes de revalorisation de l'enfant fille, souvent délaissé. Des membres conseillent les familles sur l'éducation de leurs enfants, parvenant parfois à les convaincre de poursuivre la scolarité de leur fille, une dépense souvent considérée comme une perte. La domination du mari sur la femme et également remise en cause, le planning apportant son aide, juridiquement ou psychologiquement, à des femmes battues qui souhaitent sortir de cette situation.

L'organisation souhaite également impliquer les hommes en les mettant en face de leurs

Le planning lutte aussi pour l'égalité des sexes : revalorisation de l'enfant fille, souvent délaissé

responsabilités. Des programmes s'adressant directement aux hommes sont organisés pour les convaincre de subir une contraception définitive lorsqu'ils ont déjà eu plusieurs enfants.

Des cours d'éducation sexuelle existent dans les écoles pour informer les jeunes sur la sexualité, sujet assez tabou. L'association veut éviter qu'ils n'aillent chercher des informations erronées dans les médias et auprès de leurs amis. Chacune des 40 branches s'occupe de deux écoles en particulier. Pour lever les tabous lorsqu'ils ne sont

pas encore tout à fait installés. ♦

Emmanuelle Alféef

▼ Guide du Planning familial (H. J)



बृहन्मुंबई महानगरपालिका
सार्वजनिक स्वास्थ्य विभाग



परिवार नियोजन
मार्गदर्शिका

सौजन्य : स्त्री केंद्रित स्वास्थ्य प्रकल्प

Ici, comme ailleurs

SIDA : informer pour faire tomber les tabous

L'Inde compterait 5,7 millions de malades du sida, d'après la Société de contrôle du sida de la région de Mumbai (MDACS), un organisme public chargé de la lutte contre le virus, de la prévention et de l'aide aux malades.

En Inde, la maladie reste très taboue, d'où ce slogan qui invite les personnes à « rompre le silence pour lutter contre le sida. » Par la parole, principalement. Dans les écoles de tous niveaux, des intervenants viennent expliquer les risques et comment les éviter, dans le cadre d'une action nommée les « clubs du ruban rouge ». Des programmes de préventions spécifiques sont destinés aux groupes les plus vulnérables : prostituées, travestis, routiers, homosexuels.

Intervention dans les maisons closes

Les membres du MDACS, une organisation fondée en 1986 qui compte des équivalents dans l'ensemble du pays, interviennent jusque dans les maisons closes. Les banques du sang sont également très surveillées, et les tracts recommandent pour cela de ne s'adresser qu'à celles qui dépendent de l'État.

Le problème de la transmission de la maladie de la mère à l'enfant est particulièrement abordé. On estime en effet que 1000 enfants naissent chaque année avec le virus HIV en Inde. Grâce à l'association, les mères séropositives peuvent bénéficier d'un dépistage prénatal, et si elles le souhaitent, avorter dans les délais légaux, avant 20 semaines de grossesse.

Des mentalités en plein changement

Toutes ces actions semblent porter leurs fruits : les mentalités sont en plein changement, on ose davantage parler de la sexualité et des risques qui lui sont liés. Dans les écoles, il est très rare que les responsables refusent les cours d'éducation sexuelle. Les tabous s'effacent devant la nécessité... ♦

Emmanuelle Aleef

Sida au cinéma

« **Mon frère Nikhil** », un film d'Onir avec Sanjay Suri (2005).

En 1988 à Goa, Nikhil, champion de natation, est dépisté séropositif. Il est arrêté comme un délinquant, isolé et rejeté par ses parents, qui quittent Goa pour Bombay pour fuir le rejet de leurs concitoyens. Il ne reste à Nikhil, le premier séropositif de Goa, que sa soeur et son ami. Ces derniers vont se battre pour le faire libérer de son isolement et lui redonner ses droits, que garantit la constitution indienne à tout malade, à tout citoyen. Les parents reviendront aider, soigner, aimer leur fils avant sa fin lente mais certaine. Nikhil est homo, on le comprend petit à petit. Les parents de Nikhil traiteront, à la fin, ce compagnon comme leur propre fils... Le film est construit comme un reportage : interviews du père, de la mère, de la soeur, du petit ami, de

copains de Nikhil, d'un autre nageur rejetant son concurrent... et flash-back... et bien sûr des chansons, de la musique... du grand Bollywood... ♦

Avortement

Une loi qui fait débat

Même si l'Inde reste très traditionaliste, l'avortement y est autorisé, dans des conditions assez larges pour tenir compte à la fois des intérêts de la mère et de ceux de l'enfant. Des modalités qui peuvent être discutées : en effet, on n'a pas la même conception de la vie selon sa religion ou son milieu social...

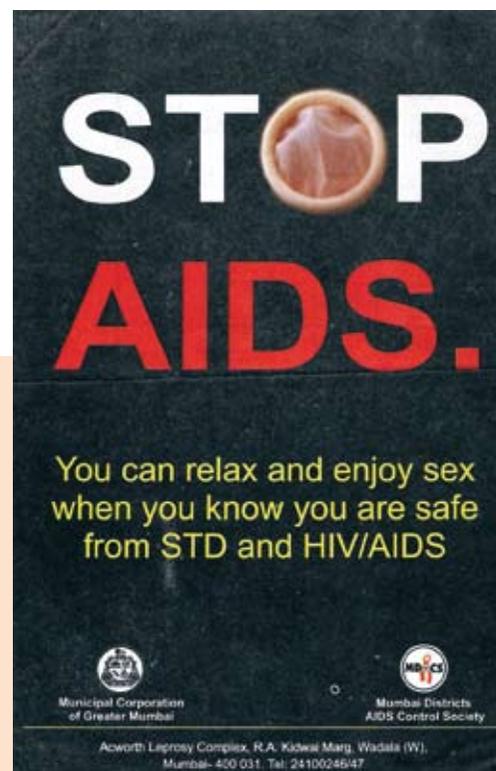
Depuis 1971 et sous certaines conditions, la loi autorise l'avortement avant 20 semaines de grossesse. Ainsi l'IVG peut être autorisée pour des raisons de santé : si la mère est en danger de mort, s'il y a un risque pour sa santé physique et mentale ou si le bébé est gravement handicapé ou atteint du sida. La loi mentionne également qu'en cas d'inceste, de viol ou de rupture de préservatif, la mère peut avorter. Des cas qui n'engagent pas sa responsabilité. Car, comme le signale Armin Jamshedji Neogi, femme médecin du planning familial de Mumbai, « il s'agit de responsabiliser les personnes. »

Pour Neenaz, un jeune Jaïn (une branche de l'hindouisme caractérisée par la croyance en la réincarnation), un avortement n'est pas acceptable, même si l'enfant à naître est gravement handicapé. « Je crois au respect de la vie. Même si le bébé souffre d'un handicap ou d'une maladie, il a le droit de vivre, et nous ne pouvons pas lui enlever la vie. »

La loi autorise également l'avortement pour des raisons « économiques et sociales », c'est-à-dire si la mère n'est pas en mesure d'élever l'enfant. Shania, une jeune femme de 24 ans, s'élève contre ce principe : « Je pense que l'on ne doit pas faire quelque chose qui entraîne une grossesse si l'on sait que l'on n'est pas capable d'assumer cette responsabilité. Il ne faut pas que le recours à l'avortement soit le résultat d'un simple amusement ! » En revanche, elle comprend les parents qui souhaitent avorter d'un enfant malade « Dans ce cas, il est mieux que l'enfant ne vienne pas au monde pour souffrir ».

Accepter qu'un enfant souffre au nom de la vie, ou refuser de lui donner une chance ? Le débat est mondial. Mais la politique indienne sur l'avortement est parfois jugée trop laxiste, comme pour le portail d'informations www.zeelearn.com qui signale que « l'avortement est considéré comme une méthode de planification familiale », comme une solution au problème de pression démographique. ♦

Emmanuelle Aleef



Sur les trottoirs de Mumbai

Corps à vendre, vies brisées

Ce n'est pas par plaisir que, la nuit venue, ces femmes vendent leur corps. En Inde comme ailleurs, la prostitution a presque toujours la pauvreté pour toile de fond.



La plupart des femmes quittent leur foyer par choix pour gagner leur vie et nourrir leur famille. Asha, 26 ans dont sept ans dans le « métier », est venue à la prostitution car c'était pour elle une activité synonyme d'argent facile.

Parfois, les « filles de joie » sont contraintes et forcées, par exemple si leur père les a vendues pour quelques sous, ou pour se débarrasser d'elles. Elles ont toujours vécu une vie exécrable. « Mon père m'a vendu à un maquereau pour rembourser ses dettes, mais je dois malgré tout lui envoyer une partie de ce que je gagne. L'argent qu'il a reçu ne lui a apparemment pas suffi », s'emporte Champa, qui n'a que 18 ans.

De nombreuses prostituées sont issues de classes sociales inférieures. Guère éduquées, elles n'utilisent pas de contraceptif – ce qui les expose particulièrement au sida – et vivent dans des bordels pathétiques et cruellement dépourvus d'hygiène. Les établissements sont dirigés par des maquereaux dénommés familièrement « Amma » (« mères »), à qui les filles sont vendues.

Certaines filles, de 14 à 35 ans environ,

travaillent comme danseuses, dans des bars où viennent s'amuser de nombreux Indiens. Les plus jeunes vont encore à l'école et se prostituent après les cours, à l'insu de leurs parents.

Au-delà du sordide, la prostitution est quasiment devenue à la mode dans des villes comme Mumbai et Delhi, très influencées par l'Occident. D'un côté des filles sont forcées, de l'autre quelques unes se vendent pour un peu d'argent de poche. Ce sont surtout de jeunes et riches bourgeoises, étudiantes à l'université, ou même lycéennes. Parmi elles, on compte même quelques vedettes de Bollywood et des mannequins. Elles se font appeler « Call girls », tandis que d'autres prostituées se présentent comme des « travailleuses du sexe ».

Cette évolution du vocabulaire traduit au moins un petit pas vers une certaine ascension sociale des prostituées. De nombreuses ONG essaient d'ailleurs de leur venir en aide. Mais au final, c'est avant tout à elles qu'il revient de lutter pour un meilleur avenir, pour elle et leurs enfants... ♦

Tanay Pinglay

Gaytitude

C'est mieux... **caché**

Si l'homosexualité est de mieux en mieux acceptée en Occident, elle est encore loin d'être considérée avec bienveillance en Inde, où les gays restent confrontés au regard des autres et au poids de la religion.

Dans le Code pénal indien, la sodomie est punie de 10 ans de prison. Cette loi ne s'appliquant qu'en cas de flagrant délit, elle est cependant rarement utilisée. Dans la pratique, l'homosexualité est plutôt un phénomène largement ignoré. « L'homophobie est très peu présente [en Inde], et il est rare que les gens 'cassent du PD', explique Vikram G. Doctor, journaliste à *The Economic Times*, homosexuel revendiqué et membre de l'association Gay Bombay (www.gaybombay.org). « En réalité, les gens ne veulent pas y penser. Certaines chanteuses sont lesbiennes et tout le monde le sait, mais vu qu'elles ne le disent pas, les gens font semblant de l'ignorer. »

Pour les gays et lesbiennes, la véritable difficulté est de trouver sa place. « C'est dur de draguer, avoue le journaliste, il y a quelques soirées spéciales, mais elles sont assez rares. »

Dans une société où le mariage d'amour est rare, même chez les hétéros, les homos sont obligés la plupart du temps de se fiancer à une personne du sexe opposé. Lorsqu'elles acceptent son orientation sexuelle, les familles préconisent à leur enfant homo de vivre sa sexualité cachée, sans le dire à sa femme ou à sa grand-mère.

Un homme, contacté par téléphone, car tenant à rester anonyme, essaie aujourd'hui d'enfouir cette période de son adolescence où il était attiré par le même sexe. Aujourd'hui marié, il n'en a jamais parlé à sa femme ; il juge que les gens devraient « faire ce qu'ils veulent, mais [qu'ils n'ont] pas besoin de le dire aux autres. » Nous n'arriverons pas à en savoir plus sur lui. Son discours sonne comme un lavage de cerveau, celui d'une société prônant le refoulement des pulsions naturelles, au prétexte qu'elles ne seraient pas naturelles. Comme si l'homosexualité devait être étouffée, de peur qu'elle ne se propage comme un virus.

C'est pourtant un virus qui pourrait débloquer les esprits : le sida. Très touchée par la maladie, la communauté homo fait l'objet de campagnes de prévention qui lui sont spécifiquement destinées. Ainsi, pour éveiller les consciences, l'association Gay-Bombay a organisé en 2005 un stand de prévention et de réunion pour les homos. La manifestation fut considérée comme un succès, alors même qu'elle n'avait réuni que... 200 personnes ! Preuve que les gays en Inde n'osent pas encore se montrer publiquement, même lorsqu'il s'agit d'un problème de santé majeur.

Mais qu'importe, c'est un début. Vikram avoue même se plaire à imaginer un jour l'instauration d'un PACS à l'indienne. Pour cela, il faudra vaincre les Églises chrétiennes, grandes ennemies homophobes des gays. Ces dernières pourfendent l'homosexualité avec la plus grande virulence, tandis que toutes les autres religions préfèrent garder le silence. ♦

Alexandre Mathis avec Revati Kulkarni et Ujjval Nandgaonkar

L'Inde est un état **laïc à majorité hindoue**. À côté de cette religion la plus répandue, **les musulmans, les parsis, les sikhs, les jaïns, les chrétiens, les bouddhistes...**

trouvent leur place...

Impossible d'en faire un inventaire exhaustif, ni de leur donner dans nos pages la place que méritent toutes ces religions.

Pourtant, le sentiment religieux est très présent au quotidien en Inde.

Le sacré s'invite dans les **foyers** et accompagne

chacun au marché, au travail, sur les routes...

À commencer par **Ganesh**, l'incontournable pachyderme mumbaïkar.

Festival Ganapati

Des éléphants dans les rues

Au début du mois de septembre, les hindous fêtent le festival de Ganapati. Ces festivités dédiées au dieu éléphant Ganesh durent une dizaine de jours et transforment la mégalopole de Mumbai en une ville magique.

Entre la gare et la pharmacie, une petite tente ouverte s'est élevée en quelques jours. En s'approchant, on constate qu'elle abrite une statue rondouillarde voilée par des fumées d'encens. Des hindous, parfois dotés d'un troisième œil couleur moutarde ou paprika, saluent un par un la mystérieuse incarnation.

Plus loin, coincée entre un immeuble et une épicerie, une autre effigie subit stoïquement le même rituel. Celle-ci est plus grande, pas besoin de risquer sa vie en traversant la « quatre voies » pour distinguer l'étrange animal.

L'objet de ces pieux défilés n'est autre qu'un gros éléphant souriant à quatre bras. Ganesh est le dieu de la fortune et de la réussite pour tous les Hindous. D'ailleurs, en période d'examen, la plupart des écoliers écrivent le nom de la divinité sur leur copie pour s'attirer ses faveurs... « On ne sait jamais ! » avouent-ils d'un œil malicieux.

Ganesh est célébré lors du Ganapati, une fête de 10 jours qui se déroule en septembre. Elle a beaucoup de succès à Mumbai, ville d'entrepreneurs. Au début du festival, chaque famille, quartier, entreprise, se procure une statue et l'installe chez soi ou dans la rue. On peut alors observer déambuler dans les rues des animaux dont la longueur varie de quelques centimètres à plusieurs mètres. De grands échafaudages en forme de U inversé sont bâtis à l'entrée des rues, puis recouverts d'un soyeux tissu mauve. Derrière ces arches se cachent souvent quelques pachydermes...

Le dernier jour du festival, une marée de fidèles déferle sur les principales plages de la ville. Une personne est désignée dans chaque groupe pour porter la divinité sur sa tête et s'immerger avec elle dans la mer d'Oman. Cette baignade apporterait fortune et réussite à toute la communauté. ♦

Elodie Ratière

▼ Ganesh dans les rues de Mumbai (E. R)



▼ Prêtre hindou recevant des offrandes (D. G)



Sans oublier sur le
Web

www.tyomag.net

◆ Diversité des spiritualités

- ▶ Centre de méditation (A.M.)
- ▶ Bouddha, une philosophie (M.A.)
- ▶ Bouddhisme, la paix, le salut (M.A.)
- ▶ Fête du Rakshabandhan (R.K.)
- ▶ Rakshabandhan ou l'unité de la famille indienne (M.A.)
- ▶ Fête de Krishna (M.A.)
- ▶ Temple de Sai Baba (M.A.)

◆ Diwali : la fête des lumières

- ▶ Reportage photos (E.R.)
- ▶ Diwali dans une famille (P. S.)



▲ Sous l'oeil de Ganesh, dieu de la fortune et de la réussite, célébré lors du Ganapati, fête de 10 jours en septembre (M. B)

La préparation des statues de Ganapati

Les grandes statues se réservent un an à l'avance.

Flash-back. Trois mois avant la fête, les sculpteurs débarquent à Mumbai. Tout est déjà presque prêt : ils ont préparé les membres du corps de Ganesh à l'avance. Les statues se réservent un an à l'avance. Pour les moins prévoyants, il existe des modèles de moins bonne qualité et déjà assemblés. Mais pour les vrais, les gigantesques, seuls les gens ayant réservé y ont droit. En effet, il faut au moins un mois pour créer une statue de six à sept mètres, sculptée et peinte

Les prix dépendent de la taille : de 500 roupies (9 euros) pour les plus petites, à 20000 roupies (350 euros). Sachant qu'à la fin de la fête, leur propriétaire les immerge dans l'eau... ♦

Menka Dave

▼ Artiste en plein travail. Petit Ganesh se colore (M. B)



Ganesh, la naissance du dieu éléphant

Ganesh, le dieu éléphant, est le plus vénéré à Mumbai. Chaque année, du 4e au 14e jour du mois de Bhadrapad (selon le calendrier hindou), toute la cité se mobilise pour le fêter et l'honorer. Incarnant la sagesse, l'intelligence et l'éducation, il est capable de lever tout obstacle.

La déesse Parvati, l'épouse du dieu Shiva, se lavait. Sur sa peau, la gomme coulait et de cette gomme, une idole est née. Elle représentait un garçon. Alors, Parvati, l'instinct maternel, décida de lui donner vie. Ainsi, le jeune garçon dut quitter la salle de bains pour laisser sa mère, encore et toujours, se laver. C'est à ce moment que Shiva arriva. Découvrant le garçon à la porte de la salle de bains, il ordonna : « Laisse-moi entrer. »

- Non, répondit le garçon, maman ne veut pas.

- Je n'ai qu'un garçon, s'emporta le Dieu, et tu n'es pas mon fils.

Et sur ce, Shiva le décapita.

Lorsque Parvati, plus tard, découvrit le carnage, elle ne put que rugir :

- Pourquoi as-tu fait ça ? À notre fils !

Soudain honteux, Shiva se repentit.

- Il faut lui donner une tête, poursuivit Parvati, lucide. Va dans la forêt, et rapporte-moi la tête d'un animal, le premier que tu verras.

Shiva, sans un mot, s'exécuta. Dans la forêt, il croisa d'abord un tigre.

« Trop violent, songea-t-il. » Il reprit donc sa quête, mais n'aperçut que des animaux de petite taille. Cependant, au bout d'un certain temps, il trouva enfin l'animal adéquat : un éléphant. Sur-le-champ, il lui coupa la tête qu'il remporta avec lui. De retour aux côtés de Parvati, il la posa sur le cou de son fils, puis lui redonna vie. Ganesh était né. ♦

Marion Avarguès

Hindouisme

Être Hindou, la quête du bon karma

L'hindouisme est sans doute la religion la plus difficile à définir. Elle est vaste, si vaste, que les hindous eux-mêmes s'y perdent.

Contrairement à une idée répandue, l'hindouisme n'est ni polythéiste, ni monothéiste. Il s'apparente davantage à une façon de vivre qu'à une religion clairement définie. Les divinités sont multiples, certes, mais toutes ne sont que des formes de l'Un, le dieu unique, Brahman. Cette infinité de formes permet de rendre le dieu accessible aux Hommes, et par-là de leur enseigner les préceptes sacrés, les Vedas. Brahman, l'âme universelle, est aussi représentée par une trinité : Brahmâ, le créateur ; Vishnu, le conservateur ; et Shiva, le destructeur.

Divinités multiples mais toutes ne sont que des formes d'un dieu unique, Brahman

Mais la religion hindoue est avant tout intérieure. Pour mieux se connaître, la recherche doit être tournée sur soi, l'expérimentation du Dieu est donc personnelle. Ainsi, pour y parvenir, il y a toute une initiation à suivre. En fait, dans l'existence, tout dépend du karma, c'est-à-dire l'acte, ou plus précisément l'intention de l'acte. Si, durant une vie, le karma s'avère plutôt mauvais, l'âme se réincarmera dans un corps inférieur. Dans le cas contraire, elle s'élèvera plus haut. La fin, l'achèvement du chemin, c'est le Moksha (la libération).

Et puis, l'hindouisme, c'est aussi un mode de vie, des traditions et des rites. Par exemple, la non-violence est prodiguée, de même que la tolérance, et le plaisir est permis, voire conseillé. Toute vie, humaine comme animale, doit être respectée, ce qui explique que la plupart des hindous sont végétariens. Et, à l'opposé de notre conception, la vache est considérée comme l'animal le plus sacré de tous. Pourquoi ? Parce que, par son lait, elle symbolise la maternité. ♦

Marion Avarguès

La vache sacrée : la poule aux œufs d'or

Les vaches sacrées sur les trottoirs de Mumbai évoquent un pays incompréhensible aux yeux des étrangers. On est loin de l'image du géant informatique !



▲ Nourrir une vache est considéré comme une vertu. C'est aussi un gagne-pain (M. B)

En Inde védique agricole, la vache était au centre de la vie rurale. Du lait à la bouse en passant par le veau auquel elle donnait naissance, elle était le plus utile des animaux domestiques. Après sa mort, sa viande était consommée par les basses castes, et sa peau servait à fabriquer des produits en cuir. Au fil des siècles, la vache est devenue un symbole de vie et de douce mère. Elle ne doit pas être frappée ou abattue. C'est une évidence dans la mythologie, car le Dieu Krishna la protège, mais également dans l'Histoire : en 1857, un bataillon indien de l'armée anglaise refusa de déchirer avec les dents les balles enduites de graisse de vache. Ainsi, elle fut à l'origine de la révolte des cipayes* contre l'occupation anglaise.

Donner à manger est une vertu

Pour des hindous, donner à manger aux animaux, que ce soit aux fourmis ou aux vaches, est considéré comme une vertu. Ainsi, cette pratique est très répandue, et constitue même un gagne-pain dans le Mumbai d'aujourd'hui.

Un peu partout à travers la ville, tous les jours sauf le dimanche de 10 à 14 heures, de pauvres

veuves s'installent sur le trottoir avec un fagot d'herbe et proposent aux passants de nourrir leur vache sacrée, couchée à leur côté sous un abri. Pour quelques centimes d'euros, les gens peuvent louer la vache pour la journée, ou bien s'acheter une vertu en la nourrissant d'un peu d'herbe, contre quelques pièces à la vieille femme. Des Indiens apportent aussi de la nourriture ou des fruits pour l'animal, d'autres le touchent avec beaucoup de respect.

Cette pratique est-elle conforme à l'idée d'autrefois de la vache sacrée ? L'exploitation commerciale de l'animal obéit en tout cas à une logique : les vaches s'alimentent, les femmes gagnent un peu d'argent pour leur famille (de l'ordre d'un euro par jour), et les gens se croient bénis et en paix. De plus, le lait de vache sert à nourrir des enfants. Mais voilà le commerce encore !! Pour les pratiquants, cela aide tout le monde, et pour les sceptiques, c'est purement et simplement une exploitation de la vache sacrée. Le débat continue. ♦

Harjeet Jhans

* Soldat hindou au service d'une armée

Prières électroniques

Difficile de se rendre dans les grands temples hindous, lieux de pèlerinage, lorsque l'on habite à l'autre bout du monde ou que l'on est malade. Heureusement, une fois de plus, Internet a bouleversé les distances en permettant à ces personnes de pratiquer les rites traditionnels... sans sortir chez elles.

Le temple de Shri Siddhivinayake, à Mumbai, est connu des croyants hindouistes du monde entier. Mais tous ne peuvent s'y rendre pour pratiquer les rituels et prier leurs Dieux. Par l'intermédiaire d'Internet, ils ont maintenant la possibilité de payer un *Bajti* (prêtre hindou) qui effectuera à leur place le *Puja*, une cérémonie d'offrandes et d'adoration de la divinité.

Par un simple mail (accompagné d'un règlement par carte bancaire), les hindous peuvent ainsi demander la prospérité financière, la réussite dans les études ou la réalisation de leur plus grand

rêve. Ce procédé peut surprendre, le croyant ne s'adressant pas directement à la divinité concernée. De plus, l'idée de *payer pour prier* est loin de l'image traditionnellement désintéressée de la religion...

Ce n'est pas un business

Mais le directeur de Shri Siddhivinayake assure qu'il ne s'agit pas d'un business. « Dieu étant partout, le fait que le croyant s'adresse à lui par un intermédiaire ne change pas la signification du geste. » Au contraire, Internet est un très bon moyen

de répandre les croyances religieuses à travers le monde, assure-t-il. Pour preuve, environ 5 000 étrangers ont recours à cette pratique dans son temple, et 45 000 Indiens. Les croyants internautes s'inscrivent sur une liste, et passent commande des cérémonies, en précisant quand ils souhaitent qu'elles se déroulent et dans quel but.

Mais tous les croyants n'adhèrent pas à de telles pratiques. M^{me} Kemani, femme d'affaires très croyante, pense qu'« il est inutile de pratiquer le Puja par un intermédiaire, car les énergies positives générées par la prière n'iront pas dans le foyer familial ». Elle préconise d'ailleurs de prier à la maison plutôt qu'au temple.

Ces pratiques sont encore peu répandues : les commandes de cérémonies par Internet sont encore bien loin de remplacer les cérémonies traditionnelles dans les bâtiments religieux. Mais pourrait-on imaginer, dans un futur proche, des messes totalement virtuelles, des prêtres, des moines, des imams, des rabbins webmasters ? ♦

Emmanuelle Aleef, avec
Harjeet Jhans

Des dieux animés pour les petits

Les parents désireux de donner une éducation religieuse à leurs enfants disposent de revues spécialisées et de dessins animés réalisés comme outils pédagogiques.

Le phénomène n'est pas typiquement indien : les jeunes d'aujourd'hui ont tendance à ne plus s'intéresser aux mythes. Les shlokas (« vers » en sanskrit) sont très compliqués. Les adultes avouent eux-mêmes ne pas trop connaître ces légendes, pourtant partie intégrante de leur religion. Par conséquent, les plus jeunes ne comprennent pas forcément toutes ces histoires de mariages divins, appelés Gandharva Vivaha, ou de combats entre Ram et Ravan.

Des magazines style « journal de Mickey » sont régulièrement consacrés à ces thèmes

Alors, pour rendre tout cela plus sympathique, des dessins animés racontent la vie de ces personnages. Dans le même esprit, des magazines style « journal de Mickey » sont régulièrement consacrés à ces thèmes, un peu comme si chaque mois, le « petit Spirou » racontait la vie de Jésus ! En outre, lors des fêtes d'écoliers, les petites têtes blondes (ou plutôt brunes, en Inde), jouent et dansent dans des pièces de théâtre sur des musiques en l'honneur des amis du Dieu éléphant.

Dans l'hindouisme, un livre entier peut être consacré à chaque Dieu

Dans l'hindouisme, un livre entier peut être consacré à chaque Dieu. Or les Indiens eux-mêmes ne savent pas exactement combien de livres existent au total ! Des œuvres plus sérieuses vulgarisent tout cela pour les rendre accessibles. Mais finalement, ce sont directement les parents qui cherchent à transmettre leur culture hindouiste avec ces revues, moyen ludique d'éduquer les chérubins. ♦

Alexandre Mathis
avec Revati Kulkarni

PRIEZ EN UNCLIC !





▲ *Musulman : le ramadan pour s'élever spirituellement (E. R)*

Les Parsis, venus de Perse pour célébrer le feu

De la religion de l'ancien Empire perse, appelée zoroastrisme (si l'on se réfère à son prophète Zarathushtra) ou mazdéisme (si l'on se réfère cette fois à son Dieu, Ahura Mazda), il ne subsiste aujourd'hui que de petites communautés, implantées principalement en Iran (avec 10 000 personnes), et surtout en Inde, où ses quelque 200 000 adeptes s'appellent les Parsis.

Deux temps forts pour les musulmans

Dans les rues de Mumbai, la c'est lors d'Aïd el-Fitr et d'Aïd el-Khebir qu'on voit les musulmans faire la fête.

« La fête du mouton »

Le 1^{er} janvier 2007, le lever du soleil annonçait une double fête pour les 150 millions de musulmans indiens : le Nouvel An du calendrier grégorien, et la fête d'Aïd el-Adha. Le ventre creusé par le jeûne, ils se sont rendus au *salat* (prière) dans les mosquées et dans des lieux réservés aux grands rassemblements. Aussi appelée Aïd el-Kebir ou encore Bakr-Eid, c'est une des fêtes les plus importantes de la religion musulmane. Cette « fête du sacrifice » ou « fête du mouton » a lieu entre le dixième et le douzième jour du douzième mois du calendrier, le Dhou al Hijja. Très significative, cette célébration marque également la fin du pèlerinage à La Mecque. L'Aïd, qui signifiait la fête, commémore le sacrifice d'Abraham. Alors que le Prophète était prêt à sacrifier son fils sur la demande de son Dieu, l'enfant a été remplacé par un mouton. « Ce n'était que la preuve de son obéissance à Dieu » explique Shafeeq A. Shaikh, enseignant sur la religion de l'Islam à l'Université de Mumbai.

En Inde, les musulmans festoient pendant trois jours. Le premier jour, après le *salat* à jeun d'Aïd el-Adha, chaque famille doit, si elle a les moyens, sacrifier, de façon rituelle, un mouton, une vache

ou un chameau. À Mumbai, la bête est égorgée à l'abattoir ou dans des endroits réservés dans des quartiers musulmans. La viande est ensuite partagée en trois parts : un tiers pour la famille, l'autre pour les voisins et amis, et le dernier pour les pauvres. En réalité, « les restes sont gratuitement distribués à des commerçants d'industries diverses » précise le professeur.

« La fête de la charité »

Soixante-dix jours plus tôt, c'était l'Aïd el-Fitr, la « fête de la charité » ou de la « rupture » (du jeûne). Ouvrant le mois de Shawwal (dixième mois), elle met fin au ramadan. « L'essentiel du jeûne n'est pas de ne pas manger, mais de résister ou éviter toutes les tentations vulgaires comme le désir ou le plaisir, dans tous les sens du terme » explique l'enseignant. « Cela permet de s'élever moralement et spirituellement » précise-t-il. « Ce jour-là, avant la *salat* d'Aïd, chaque fidèle musulman doit verser 2,5 pour cent de son salaire, directement versé aux pauvres ou à des associations caritatives. Ainsi, on pratique l'esprit du partage, l'un des piliers de l'Islam » ajoute professeur Shaikh. ♦

Harjeet Jhans et Satyajit Pradhan

Les zoroastriens de l'Inde forment, grâce à leur haut niveau d'instruction, une communauté prospère, qui a donné de nombreux entrepreneurs riches au pays, comme les familles Tata ou Godrej. Leur religion les incite à s'investir pour la communauté, ainsi environ 60 % des bénéfices de la multinationale Tata sont reversés à des œuvres de charité. Ce comportement est peut-être dû à la « dette » qu'ont les Parsis envers l'Inde pour les avoir acceptés lors de l'invasion arabe.

Les Parsis vénèrent Ahura Mazda, un Dieu unique et éternel qui lutte contre l'esprit du mal, nommé Ahriman. Le nom d'Ahura Mazda, qui signifie « Dieu de la sagesse », s'est déformé en Horamazd, puis Ormuz (ce dernier subsiste dans le nom du détroit d'Ormuz qui ferme le golf Arabo-Persique). Il peut prendre six aspects différents appelés *Amesha Spenta* représentant les cinq éléments (eau, terre, air, feu, vent), ainsi que l'Homme juste.

Le culte mazdéen est centré autour du feu, qui symbolise la présence du dieu. On prie cinq fois par jour, à chaque fois dans un lieu de culte différent, dans des « temples de feu » réservés aux hommes, où brûle du bois dans de grands vases d'argent. A la fin, le prêtre frappe neuf fois dans une cloche pour charger les lieux en vibrations qui chasseront les esprits malins.

Les femmes ne peuvent pas devenir prêtresses, ni prier pendant leur cycle de menstruation, car elles sont alors considérées comme impures. Or le temple est un sanctuaire de pureté. Les prêtres parsis appartiennent à une caste héréditaire. À l'âge de sept ans en Inde, et dix en Iran, les jeunes mazdéens sont intronisés dans leur religion et reçoivent solennellement une chemise blanche (le *Sadra*) et une ceinture brodée de 33 rubans de soie, symbolisant les 33 anges d'Ahura Mazda.

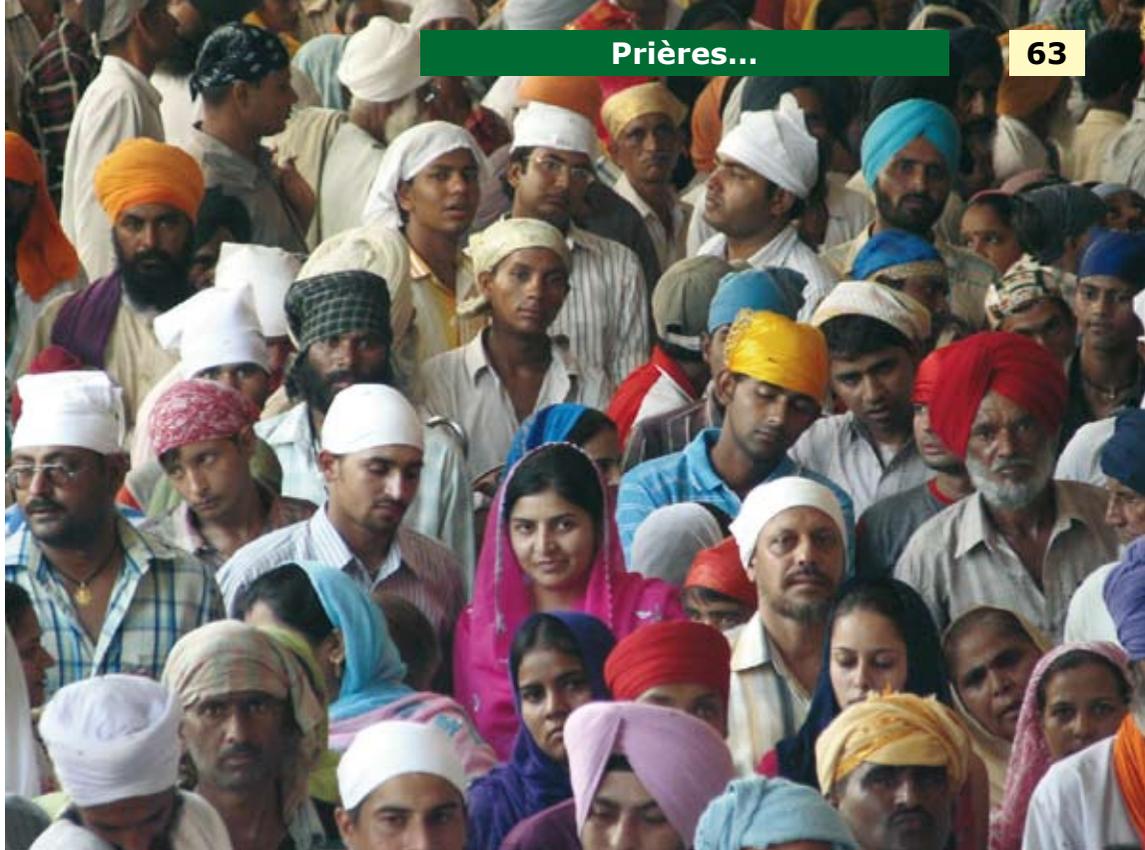
Un culte centré sur le feu

La religion parsie se caractérise par des rites funéraires très particuliers : pour ne souiller ni la terre, ni le feu, considérés comme sacrés, les cadavres (enveloppés dans des draps blancs, la tête baissée en signe de soumission face à Dieu) ne sont ni enterrés, ni incinérés, mais dépecés par les vautours, après avoir été placés sur une plate-forme surmontant un bâtiment religieux. Les ossements sont ensuite jetés dans un puits. Interdites par le pouvoir en Iran, ces pratiques se maintiennent en Inde, à Mumbai par exemple. Il ne reste cependant plus beaucoup de vautours, si bien que les parsis doivent utiliser l'énergie solaire pour accélérer la décomposition du corps.

L'origine de cette religion remonte au prophète Zarathushtra, qui vécut vers le VII^e siècle avant notre ère et vénérat Ahura Mazda. Le mazdéisme s'est d'abord développé vraisemblablement en Bactriane, une région d'Asie centrale, puis dans tout l'Empire perse, dont il devint la religion officielle. Au X^e siècle, après l'invasion de la Perse par les Mogols, qui veulent les contraindre à se convertir à l'islam, la majorité des Parsis choisit l'exil vers le sud. Avec le chef Dhaval à leur tête, ils se rendent dans le Gujarat, au nord-ouest de l'Inde, où ils sont dans un premier temps fraîchement reçus. La légende raconte en effet que Rhana, roi du Gujarat, tend un bol de lait plein à Dhaval et lui dit : « mon territoire est comme ce bol, si j'y ajoute quelque chose, il débordera ». Le chef parsi ajoute alors dans le bol une cuiller de sucre et répond : « mon peuple n'apportera que du bonheur au tien », convainquant ainsi le roi d'accueillir son peuple dans cette terre indienne qu'il n'a plus quitté depuis. ♦

Mathieu Brelière

NB : Merci à l'architecte et prêtre parsi Jasdil Samsil pour ses précieux éclaircissements.



▲ Sikhs : égalité entre les hommes (E. R)

Le sikhisme : à la fois intégré et délaissé

Isolée au septième étage d'un immeuble délabré, à l'abri de l'agitation de la ville, se cache une salle de prière sikh. Convivial et coloré, l'endroit ressemble plus à une réunion de famille qu'à un lieu sacré.

« N'oubliez pas de vous laver les mains en arrivant et de retirer vos chaussures, nous rappelle un pratiquant. » Une fois le geste exécuté, il est possible de rentrer dans le lieu sacré. Ici, nous sommes bien loin de la froideur d'une église ou autre mosquée. Non, ici, des guirlandes colorent des ventilateurs toujours en activité, les gens se vêtissent de couvre-chefs chatoyants et des fleurs ornent l'autel d'offrandes. Au centre de la grande salle, une estrade bariolée sert de bunker protecteur au Guru Granth Saheb, livre sacré sikh. Femmes d'un côté, hommes de l'autre, les fidèles s'agenouillent pour prier. Bienvenue dans une salle de prière sikh. Pour ajouter à la convivialité, un petit groupe de fidèles jouent un peu de musique en sorte d'intermèdes aux paroles sacrées offertes par le prêtre à l'assemblée :

Tous les visages sont concentrés, mais joyeux. Stade ultime de la rencontre, un repas en commun. Chaque personne le souhaitant amène un plat que tous vont partager, se délectant allégrement des mets. « Nous sommes tolérants, explique Kharak Singh, prêtre des lieux, et tout le monde peut entrer dans les temples. ». Entre l'hindouisme et l'islam, la foi sikh est une sorte de pot-pourri des deux autres, ne gardant que ce qu'il estime de meilleur de ces deux religions. Ils y prônent « l'égalité entre les hommes (et les femmes!), l'honneur de la personne et la tolérance », ajoute le prêtre.

Les rites, qui commencent par le baptême, conduisent un vrai sikh à respecter la règle des « cinq k » : *Kesh* (cheveux et barbes non coupés), *Kangh* (un peigne pour avoir les cheveux toujours coiffés), *Kara* (bracelet d'acier,

symbole d'austérité et de sobriété), *Kach* (pantalon ample) et *Kirpan* (port d'une dague recourbée). Il faut y ajouter le port du turban obligatoire. Les femmes ont moins de contraintes à ce niveau; elles portent rarement le sari et lui préfèrent un habit nommé *Salwar Kameez*. Cette distinction physique n'empêche pas les sikhs d'être « bien intégrés à la société » si on en croit les fidèles. Pourtant, l'un d'eux avoue que « les lieux de prières ne sont pas assez nombreux comparés aux innombrables temples hindous. »

Les sikhs ne sont que cent mille à Mumbai et ne représentent pas plus de 2% de la population totale d'Inde. Ils sont originaires du Panjab, région du Nord Ouest de l'Inde. Ils connurent maints massacres, notamment lors des conflits d'après indépendance opposant à la base, originellement, musulmans et hindous. Pris entre deux feux, des milliers de sikhs périrent à cette période sombre. Souvent mal appréhendés, ils furent aussi la cible de révoltes à leur rencontre lorsqu'un extrémiste sikh assassina Indira Gandhi en 1964. Cela fit suite à une série de tensions avec le gouvernement indien. Aujourd'hui, bien que celles-ci soient retombées, il existe encore des incidents.

Beaucoup plus accueillants que de nombreux responsables d'autres ordres religieux, les sikhs s'intègrent finalement discrètement à la jungle humaine qu'est Mumbai. Sereins et heureux, le partage de leur foi ne demande qu'à s'épanouir. ♦

Alexandre Mathis avec Harjeet Jhans



▲ Prêtre Parsi (M. B)

307,000 km²,
100 millions d'habitants,
le **Maharashtra** est un
des états, les plus grands,
les plus peuplés et
les plus puissants de
l'Union indienne.

Situé au nord-ouest de
l'Inde, le Maharashtra peut
se vanter d'avoir été le point
de départ de la lutte pour
l'indépendance puisque
Gandhi y est né et y a mené
ses premières actions.

Mais le Maharashtra ne
saurait se limiter à Mumbai
(anciennement Bombay),
sa capitale.

En route donc pour une petite
expédition qui vous conduira
à **Pune**,
Shignanpur,
Nasik,
et **Bhivpuri Hills**.

Shingnapur

Le village sans portes

Pouvez-vous imaginer un instant vivre dans une maison sans portes et sans serrures? C'est le cas des habitants du village de Shingnapur, à 360 kilomètres de Mumbai. À proximité, un temple consacré au dieu Shani protégerait le village des voleurs.

Aucun vol n'a jamais été signalé dans le village. Aussi surprenant que cela puisse paraître, si vous laissez votre valise n'importe où dans la zone, personne n'y touchera et vous la retrouverez au même endroit, à moins bien sûr qu'elle ne soit devenue une attraction pour un chien ou une vache de passage.

Les habitants croient que les voleurs peuvent être frappés d'aveuglement, perdre un membre ou bien devenir fous. Avec ces risques, nul n'est assez téméraire pour tenter l'aventure.

Les histoires abondent pour soutenir la légende: des voleurs, venus au village commettre un vol dans la maison d'un fermier prospère, auraient volé une paire de bœufs puis essayé de s'enfuir dans l'obscurité de la nuit. Après de nombreuses heures de marche, au lever du soleil, ils se seraient rendu compte qu'ils n'étaient en fait pas sortis du village. Le dieu Shani ne leur avait pas permis de fuir. « Il y a 20 ans, il y a eu une

tentative de vol, mais le voleur n'a pas pu voir les bijoux » affirme Bhausahab Damodar Pankar, 46 ans, résident du village.

Dans ce village et dans toutes les habitations dans un rayon d'un kilomètre autour du temple, nulle maison ne doit posséder de porte. Même l'équivalent de la banque du village n'en possède pas. Les armoires et les coffres à bijoux ne sont pas verrouillés.

Même l'équivalent de la banque du village ne possède pas de portes

Né dans le village, Kisnabai Bhootkar, 60 ans dit ne pas être gêné par cette croyance dans le domaine de la vie privée, car les rideaux sont permis. Le voisin d'à côté possède deux magasins dans le village ainsi qu'une voiture. Il habite dans une maison un peu plus cossue, mais n'éprouve aucune crainte pour son téléviseur: « À quoi bon puisque le voleur ne pourrait de toute façon pas quitter le village! »

Trois gamins sur leurs vélos, Kishore, Ganesh et Sagar, quinze ans, affirment qu'ils sont bien décidés à construire leurs maisons ici, et sans portes. On n'est pas prêt de voir un serrurier à Shingnapur. ♦

Eddy Spann

Sans oublier sur le Web

www.typomag.net

◆ Pune

- ▶ Entre agitation et méditation (K.A.)
- ▶ Mumbai-Pune par la route (K.A.)

◆ Shignanpur

- ▶ Mythe du dieu Shani, le dieu vengeur (M.A.)
- ▶ Le temple de Shani: Sera châtié qui volera (M.A.)
- ▶ Le mythe Shani: Pourquoi le symbole est une pierre (R.K.)

▼ Aucune maison n'a de porte, les voleurs étant, selon les croyances, frappés d'aveuglement. (M. B)





▲ Les femmes prient et se lavent les cheveux dans le fleuve sacré (E. S)

Nasik

Ville sacrée

La ville de Nasik, dans l'État du Maharashtra, à l'ouest de l'Inde et à 200 kilomètres de Mumbai, est traversée par la Godavari, fleuve sacré marqué par l'épopée du Ramayana. De ce fait, la ville est l'un des grands lieux de pèlerinage de l'hindouisme.

Tous les douze ans a lieu le Kumbh Mela. En réalité, ce rassemblement se déroule tous les trois ans, mais alternativement dans quatre villes différentes : Nasik, Ujjain, Allahabad et Haridwar. La prochaine Kumbh Mela aura lieu en 2007 à Nasik. Selon le mythe, les dieux, en se battant pour le posséder, auraient renversé quatre gouttes du nectar d'immortalité. Ces gouttes seraient tombées sur Terre à l'endroit où furent construites ces quatre villes.

Lors de cette cérémonie religieuse plusieurs millions de fidèles se jettent dans les eaux du fleuve selon le rite de l'Ardh Kumbh, qui consiste à descendre les ghâts (pontons) et à s'immerger. Il s'agit du plus vaste rassemblement religieux du monde, seulement dépassé par le Maha Kumbh Mela qui, lui, a lieu tous les douze ans (70 millions de fidèles en 2001).

Le ramkund est l'endroit le plus sacré de la ville.

Il s'agit d'un bassin d'ablutions entouré de ghats où les pèlerins viennent se nettoyer de leurs impuretés. La dispersion des cendres funéraires dans son eau sacrée permet d'accélérer la moshka, la libération de l'âme.

Au bord du fleuve, le marché est un lieu de vie très animé. On y vend toute sorte de produits, parfois à même le sol. Le sacré n'est pas incompatible avec le sens pratique. Le fleuve permet de faire sa toilette, de laver non seulement son âme, mais aussi sa moto et son linge.

À Nasik on n'aperçoit pas de taxi. C'est le rickshaw, véhicule tricycle, qui règne en maître et qui permet de se rendre au Kala Rama Mandir, le plus grand temple

de Nasik et le plus sacré. Construit en pierres noires, on y rentre par quatre portes orientées face

Le fleuve permet de faire sa toilette, de laver non seulement son âme, mais aussi sa moto et son linge.

aux quatre points cardinaux. Un homme chante puis se prosterne face contre terre. Les rituels s'enchaînent sans que l'on comprenne bien qui dirige quoi et dans quel ordre. Tanay, un jeune homme qui visite le temple explique que l'hindouisme est compliqué : « L'hindouisme est vaste. Moi je ne sais même pas quel est le but. Mais je connais par cœur toutes les histoires. » Après tout, Les Vedas, textes de référence de l'hindouisme ne disent-ils pas qu'il faut faire des actions sans en attendre les bénéfices ? ♦

Eddy Spann

Industrie viticole

Nasik, capitale du vin indien



Photos : H. J

Après les vins australiens et californiens, voici le vin indien. Il y a peu, l'Inde et son milliard d'habitants était encore un petit pays sur la carte mondiale du vin. Mais depuis une dizaine d'années, des entreprises comme Sula Vineyards ont relevé le défi. Bienvenue à Nasik, capitale du vin indien.

Situé à environ 200 kilomètres au Nord-est de Mumbai, Nasik a toujours été connu pour son excellent raisin. Rajeev Samant, ancien ingénieur à la Silicon Valley, en Californie, a décidé d'y implanter Sula Vineyards, son entreprise viticole. « La région est située à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le climat est idéal », explique Ajoy Shaw, viticulteur à Sula Vineyards. Ancien gestionnaire d'hôtel, il a appris son nouveau métier en autodidacte sur internet avant de compléter sa formation par des stages en Californie et en France, à Bordeaux.

La récolte débute en janvier

La récolte, hivernale, débute au mois de janvier et s'étale sur deux à trois mois, laissant aux viticulteurs tout le temps pour cueillir l'ensemble de la récolte. « Tout est manuel.

Nous avons 35 personnes à plein-temps et environ 40 à 60 personnes par zones qui récoltent 20 tonnes par jour », détaille Ajoy Shaw. Avec le soutien technique du viticulteur californien Kerry Damskey, les premières plantations ont eu lieu en 1996 et la première récolte en 1999.

Sula Vineyard possède un peu plus de 120 hectares dont plus de la moitié est cultivé. 80 autres

hectares sont cultivés par des vignerons sous contrat. Si les volumes sont limités, l'éventail des produits est large : rouges, rosés, blancs, effervescents... « La diversité des sols nous permet de cultiver des cépages comme le Cabernet, le Shiraz, le Sauvignon, le Chenin, etc. », explique le viticulteur.

Pas vraiment considéré comme un produit de luxe, le vin est plutôt un produit « tendance »

En fin de semaine, plus d'une centaine de personnes, en provenance de Mumbai ou de Pune se presse à Nasik pour déguster les vins. En semaine, une moyenne de 80 personnes goûte au jeune Sauvignon, au Chenin blanc, très fruité, ou encore au Bluch Zinfandel qui possède un petit goût de fraise.

« Il faut éduquer le palais indien »

Pas vraiment considéré comme un produit de luxe, le vin est plutôt un produit « tendance ». « Nous sommes encore jeunes. Pour l'instant, c'est un peu une curiosité et il faut éduquer le palais indien » analyse Ajoy Shaw. Les producteurs comptent sur le tourisme car partout, on construit des hôtels et la consommation de vin explose littéralement dans les régions touristiques.

Par ailleurs, dans les films où les actrices ne

buvaient pas il y a dix ans, on voit aujourd'hui des femmes avec un verre de vin à la main, les alcools forts restant l'apanage des hommes. C'est un coup de pouce non négligeable car ces actrices sont adulées et imitées par une grande partie de la population.

Enfin, les religions ne semblent pas constituer un obstacle : « Les hindous peuvent boire et les musulmans se révèlent être de bons consommateurs ».

L'entreprise Sula Vineyards pense donc rentrer en bourse prochainement mais sait qu'elle doit aussi se préparer à une concurrence plus agressive : « Suite à notre succès, quinze vignerons se sont installés dans la région, dont un Français », raconte Ajoy Shaw. Et si la main-d'œuvre est meilleur marché en Inde, il faut tenir compte de l'importation très coûteuse des machines.

Pour l'instant, 90 % de la production est écoulee en Inde. Les exports qui se développent en direction de la France, de l'Angleterre et des USA sont freinés par des taxes douanières qui préservent, encore un temps, les vieux pays du vin d'un déferlement du breuvage indien. Maigre consolation pour les Occidentaux, les bouteilles sont toujours fabriquées à Saint-Gobain, en France. ♦

Eddy Spann

Sula Vineyards : www.sulawines.com



Photos : M. B

Respirez La mousson est la saison idéale pour organiser des treks. Entre averses et glissades incontrôlées, émotions garanties...

En plein milieu du mois d'août, C'est encore et toujours la mousson. Voilà pourquoi des élèves de Mumbai, provenant du même collège et membres du club nature, ont décidé d'organiser une marche sous la pluie. Ainsi, dès l'aube, l'expédition prend place dans le train, direction Bhivpuri Hills. Et, une fois sur place, le dépaysement est grand. Les jeunes citadins sont peu habitués à la verdure. Or, dans ce paysage de collines et de vallons, il est difficile de rester de marbre. Au loin, des cascades apparaissent, piquetant le décor de lignes blanches. Toutefois, chaque

vue se mérite. Car, pour accéder à ce paysage, il faut marcher, marcher, et même grimper. Sous la pluie incessante, les pierres ruissellent et la terre n'est plus que boue. Les pieds s'enfoncent jusqu'aux chevilles, les talons flanchent puis se reprennent in extremis. Dans les descentes, certains chutent, mais se relèvent presque aussitôt, un sourire aux lèvres. Près d'un lac, des jeunes filles qui vivent ici s'improvisent pêcheuses. Graciles, multicolores et éclatantes de beauté, les étudiants restent béats face à elles, fascinés. Car, pour eux, cet environnement est rare, voire inédit.

En effet, si Mumbai est fondée sur le bruit, la vitesse et le gris ; ici, c'est le silence qui règne. La nature a la parole, et sa voix, douce, berce le ciel. Le vert étincèle de mille feux, éblouissant, presque aveuglant. Il est même trop fort, trop dur à soutenir. Par moments, les étudiants se taisent et écoutent. Ce lieu, c'est comme un recueillement. Un temple, mais sans remparts. Un temple, mais sans frénésie. Un temple, mais sans serment. Seul, le vert demeure, le vert de l'espoir. ♦

Marion Avarguès



Photos : E. S

